# DAL "JOURNAL DU ROI CHARLES-ALBERT ÉCRIT PAR LUI-MÊME„ (2)

## GENOVA: I TRAFFICI E I CITTADINI.

*Gênes, ce 4 Décembre 1831.* — D'après toutes les notions les plux exactes que j'ai recueillies, le commerce de Gênes est le plus florissant de toute la Méditerranée; il l'emporte de beaucoup sur celui de Marseille; il gagnera encore extrêmement par la franchise entière que je viens de faire accorder dans l'intérieur du Port Franc; depuis peu de jours qu'elle est connue on a déjà fait pour plus d'un million d'affaires en surplus de l'ordinaire. Je me suis fait donner, avant de partir, par le Commerce une note que je porte à Turin pour l'examiner, sur tout ce que l'on pourra faire pour avantager encore plus le commerce. Le nombre des bâtiments de commerce patentés est de 4.000, dont 1.000 de trois mâts et Briks; se qui certes est prodigieux pour un Pays comme le nôtre (3).

Aussi n'y a-t-il maintenant plus de différence entre les Gênois et les Piémontais, et le nombre de personnes qui sont adverses au Gouvernement, ne le sont que par suite de la fermentation européenne; et plus, par désir de revenir ce qu'ils étaient. Le nombre même de ces personnes adverses est-il moins nombreux que dans plusieurs villes de nos anciens États. Le anciens chefs influents de l'Opposition, comme les Serra, Durazzo, Brignole, Pallavicini, sont tous venus chez moi et font tous leurs efforts pour prouver leur dé-

(2) Questo titolo è scritto sull'involucro esterno che racchiude tutti i fascicoli dei diari, dalla mano di colui che fu per tutta la sua vita geloso custode dell'autografo, e lo legò al figlio primogenito, attuale proprietario. « *Journal* », « *mon journal* » chiama questo suo diario, ripetutamente, nel contesto, lo stesso Re.

La nostra trascrizione ha rispettato rigorosamente l'autografo, modificando soltanto, dove appariva assolutamente necessario alla lettura, l'interpunzione e la grafia. I sottotitoli — superfluo dirlo — son nostri. I brani senza data appartengono alla giornata segnata nel brano che precede. Le note sono limitate al minimo indispensabile per l'identificazione di persone o fatti che non appariscano di comune conoscenza.

(3) I provvedimenti qui accennati da Carlo Alberto e da lui adottati, fin dai primi mesi del regno, a favore dei traffici di Genova, sono esposti, con ampiezza e novità di notizie documentate, da ANTONIO FOSSATI, *Saggi di politica economica carlo-albertina* (in « Biblioteca della Società storica subalpina », vol. CXVIII, Torino, 1930, spec. pag. 47 e segg., 112 e segg.).

vouement. Comme c'était le dernier Dimanche que je passais à Gênes, j'allais ce matin à la messe à la Cathédrale; elle était tellement encombrée de monde qu'à peine si on pouvait y respirer.

### La duchessa di Berry e il « Re Filantropo ».

*Alexandrie, ce 5 Décembre 1831.* — Depuis mon avènement au Trône, grand nombre de Français vinrent à Turin pour me voir, pour me dire combien le parti Royaliste plaçait en moi ses espérances. Mes réponses furent toujours, qu'en tout ce qu'aurait pu s'allier avec mon honneur, qu'ils pouvaient compter entièrement sur moi. Ils me mirent alors au fait de tous leurs secrets, de toutes leurs espérances... (4).

La Duchesse de Berry arriva à Gênes sous le nom de Comtesse de Sagona dans le mois de Juillet, tandis que j'y étais; mais par délicatesse elle ne me fit point connaître son arrivée. A peine fus-je à Turin, qu'elle m'écrivit pour me confier ses projets, disant qu'elle était venue en Italie se fiant sur mon assistance et espérant tout de moi. Ce que me répétèrent au nom des Royalistes de France tous ceux de leurs chefs qui vinrent exprès à Turin pour me voir.

Je ne pouvais rien faire d'ostensible pour eux comme Roi; car un ambassadeur de France était à Turin et un de Sardaigne à Paris; et d'ailleurs j'aurais compromis mon Pays. Je ne pus donc agir que comme particulier en certaines occasions, et en d'autres que comme un Roi *Philantrope*: expression que les libéraux affectent de chérir. Je fis donc prévenir les Gouvernements de Savoie et de Nice, de fermer les yeux sur tous les Français Royalistes qui auraient passé à la frontière; de viser les passeports sans s'inquiéter s'ils fussent en règle; d'en donner même quand on donnerait des noms supposés, sans avoir l'air de reconnaître la vérité. De cette façon des centaines de chefs royalistes parvinrent jusqu'à Chiavari où s'était rendue la Duchesse de Berry, sans que le Gouvernement Français en sut rien...

Notre voyage fut au reste fort heureux et, à mon grand étonnement et plaisir, je trouvai dans ma chambre à Alexandrie le modeste petit lit de fer du Prince de Carignan.

(4) Sulla attivissima partecipazione di Re Carlo Alberto a quella che fu chiamata l'*avventura della Duchessa di Berry*, il diario si diffonde largamente con notizie e giudizi atti ad integrare le nostre conoscenze ed a risolvere molti dubbi sull'argomento: al quale, nei riguardi politici del Piemonte, ha dedicato pagine notevoli, frutto di ricerche originali, il Lemmi, *La politica estera di C. Alberto* ecc. (Firenze, 1928, spec. pag. 122 e segg.).

## L'uniforme degli Ussari imperiali.

*Turin, ce 9 Décembre 1831.* — J'ai reçu ce matin l'uniforme des Hussards de mon régiment que l'on fit pour moi au Régiment même (5). On me l'a essayé: il va fort bien. On ne peut voir rien de plus riche; je ne sais vraiment comment font les officiers qui ne sont point riches, car le prix qui est juste celui qu'ils payent, le Général Radeschi ayant revu les comptes, se monte à 4.090 francs. Je compte en faire donner le double à celui qui me l'a apporté. Je ne mettrai probablement jamais cet uniforme, car je ne puis prévoir le cas que j'aille en Autriche; mais le Ministre d'Autriche ayant plusieurs fois répété qu'on le désirait et y tenait beaucoup chez eux, j'ai fini par en passer par là.

## Prevedendo l'abdicazione.

*Turin, ce 11 Décembre 1831.* — Quoique le Dimanche soit un jour de nullité complète pour moi, puisque je ne reçois personne, j'ai pourtant aujourd'hui quelques bonnes choses à écrire. J'ai d'abord appris qu'on m'envoyait des côtes de Barbarie un cadeau qui consiste en un lion, une hyène, des autruches, des antilopes, et plusieurs autres espèces d'animaux. Je compte en faire faire une espèce de ménagerie dans notre jardin de Turin, pour l'amusement du public.

J'ai puis terminé définitivement mes affaires particulières avec les Finances; ce qui me tenait excessivement à cœur, toute affaire d'argent m'étant fort pénible, lorsque mon intérêt propre peut y être mêlé, et désirant aussi de diviser entièrement mon patrimoine particulier de celui de l'État (6); afin que, si quelque révolution arrivât ou que des causes politiques ou particulières me fissent renoncer à la Couronne, que je pusse transporter librement mon bien avec moi. Car

(5) L'Imperatore d'Austria Francesco I aveva nominato, nel maggio 1831, Re Carlo Alberto colonnello-proprietario del Reggimento Ussari « Re Giorgio IV », del quale sino allora era stato proprietario il maresciallo conte Radetzky, che per invito dell'Imperatore vi aveva dovuto rinunziare. Pubblicherò altrove lo scambio di lettere seguìto allora fra Carlo Alberto, l'Imperatore e il Radetzky.

(6) Su questa determinazione di Re Carlo Alberto che, anticipando l'articolo 20 dello Statuto del Regno, attuò la separazione tra patrimonio privato del Sovrano e patrimonio della Corona e dello Stato, il diario contiene molti particolari che dimostrano, fra altro, la estrema delicatezza e generosità del Re, che volle il neoistituito Consiglio di Stato, libero e severo giudice, risolvesse ogni caso dubbio sempre a favore dello Stato e contro l'interesse personale del Re.

certes, en pareil cas, aucune raison au monde ne pourrait me faire accepter un sou de l'Etat ni d'aucune Puissance. Oh non! Je mourrais plutôt mille fois.

## Ricordi del Ventuno.

### La dama che gli salvò la vita.

J'ai reçu aujourd'hui avec beaucoup d'instances la demande de la Comtesse Masin née Borghèse de pouvoir venir à la cour, ce que j'ai aussitôt accordé, lu ayant de grandes obligations (7). Les voici: dans la révolution de l'année 1821, ayant reçu la proclamation du Roi Charles Félix, datée de Modène, qui ne reconnaissait en rien tout ce qui s'était passé, et qui ordonnait l'anéantissement de l'insurrection, je fis immédiatement partir la Princesse et mon fils pour Marseille, dans la conviction que il y aurait sûrement quelque massacre et que j'aurais été tué. Je fis venir les chevaux légers de Savoie de Savillan pour les unir à Piémont Royal et à l'artillerie pour marcher sur Verceil, où je comptais réunir toutes les troupes fidèles que j'avais dirigé sur Novara en les séparant avec grand soin de celles cangrénées; pour ensuite revenir sur Turin et Alexandrie et tout terminer sans secours étrangers. Les chevaux légers de Savoie étant arrivés au Valentin le matin de bonne heure, je fixai le départ et le moment de la contre-révolution à minuit du même jour. Mais il y avait dans ce malheureux temps trop de traîtres pour que le secret pût être gardé. Les révolutionnaires l'apprirent et résolurent de me massacrer, lorque je sortirais de mon palais. A cet effet, ils avaient réuni tous leurs sectaires et près de 2 à 3.000 bandits venus en grande partie du Canavais. La Comtesse Masin le sut et voulut aussitôt m'en prévenir. Ne sachant comment y parvenir, ne pouvant se fier à personne dans ce moment, Barbanie étant parti aussi pour Marseille, Costa, La Marmora et Tornafort ne quittant plus nos appartements, elle pensa d'aller chez la Marquise de Barol pour tout lui confier,

(7) È questa la prima narrazione autentica e circostanziata dell'episodio, accennato senza particolari e con inesattezze anche di nomi delle persone che vi parteciparono, da molti scrittori, quali il Costa de Beauregard, il conte de Reiset, il Saluzzo ecc. Carlo Alberto nel suo Memoriale *Particolari sulla mia reggenza* ne scrisse solo questo: «Parecchi cittadini mi avvertirono che se escissi, sarei assassinato. L'arcivescovo stesso mi scrisse che era stata presa la risoluzione di uccidermi quando partissi» *(Memoriali*, ediz. Gallavresi, pag. 54). E in modo anche più vago vi accennò nell'altro memoriale *Alla maggior gloria di Dio* (Ediz. cit., pag. 70). Nel noto *Simple Récit* (Parigi, 1822) si allude anche ad un incognito che porta al Principe un biglietto da parte dell'arcivescovo (pag. 127 dell'ediz. Fiorini, in «Bibl. storica del Risorg. ital.», serie I. n. 12).

sachant que je traitais avec beaucoup d'amitié son mari. Celui-ci fut saisi à cette nouvelle de violentes contractions; il lui prit mal, et ne fut plus capable de rien faire; mais il envoya chercher Sonnaz mon écuyer. La Comtesse Masin fit alors tout au monde pour le décider à venir chez moi m'en avertir; mais inutilement, la crainte, la peur paralysèrent cet homme. Il se décida pourtant, après tout ce qu'on lui dit, à aller chez l'Archevêque, auquel il demanda à confier un secret comme en confession. Il se mit à genoux et lui narra toute l'histoire. Aussitôt l'Archevêque m'envoya un de ses prêtres m'avertir de dangers que je courais. Je regardai sur la place: elle était déjà couverte de monde; les vociférations atteignaient déjà ce bourdonnement précurseur sinistre des tempêtes. Je n'avais presque personne autour de moi; pourtant j'envoyai Tornafort à la Vennerie porter l'ordre à Piémont Royal de monter à cheval; et accompagné de Costa, La Marmora, Omodey et Bartaux je sortis à 8 heures à cheval par la porte de mes écuries. La maison était entourée de monde aussi de ce côté, nous chargeâmes au milieu de la foule le sabre d'une main et le pistolet de l'autre. C'est ainsi que j'allai retrouver au Valentin les chevaux légers de Savoie et que la Comtesse Masin me sauva la vie.

## Lentezze ministeriali.

## Il Sultano e il Granvisir.

*Turin, ce 13 Décembre 1831.* — Le numéro 13 m'a vraiment porté malheur aujourd'hui, car je n'ai eu presque que des sujets de déplaisir tout le jour. La lenteur de certains ministres me met vraiment parfois sur la croix, car s'échiner à travailler pour rien est désespérant... J'ai signé ce matin les lettres de participation de mon avènement au Trône au Grand Seigneur, à l'Empereur de Maroc et aux diverses Régences. Ce qu'il y a de fort curieux, c'est que toutes les fois que les Souverains écrivent une lettre au Sultan, qu'on doit en adresser une presque semblable au Grand Visir. Car sa dignité lui donne toute l'autorité de son maître dans tout l'Empire, hormis dans le Sérail, où commande souverainement le favori du grand Seigneur. Telles sont les Règles musulmanes. Ce qui fait que souvent ces deux dignitaires sont ennemis et alors, comme chacun d'eux a le droit de mort dans sa domination, le favori ne sort du Sérail qu'à la suite du Grand Seigneur, et le Visir n'y entre que pour ses relations au Sultan.

### Orrore delle cerimonie.

Gazelli (8) est venu me conjurer de recevoir les harangues pour la nouvelle année. Mais j'ai une telle horreur des harangues et des complimens; de cette vaine cérémonie que les mêmes personnes adressent avec la même emphase et la même sincérité à tous les souverains quels qu'ils soyent et à tous les Gouvernements, que je lui ai répondu d'avertir que je défendrai expressément les harangues; que j'aurais seulement reçu les corps de magistrature et autres de cette espèce, et qu'ils m'auraient ensuite baisé la main. Je me rappelle toujours alors l'histoire d'un Bey d'Alger avec un Consul de France, qui dans une harangue lui prodiguait des éloges. Impatienté des flagorneries, il éleva la main et s'écria: « Consul assez mentir, venez au fait de votre mission ».

### La morte di un amico paterno.

*Turin, ce 18 Décembre 1831.* — Ce fut une bien triste et cruelle journée pour moi que celle qui vient de s'écouler: car mon valet de chambre, en me réveillant ce matin à cinq heures et demie, m'apprit la mort de ce pauvre Comte d'Auzers (9). Je lui était profondément attaché; car il fut pour moi, lorsque je fus malheureux, l'ami le plus chaud, le plus dévoué qu'on pût trouver. Etranger, sans ambition, n'ayant qu'à perdre en faisant tout ce qu'il fit pour moi, je ne pouvais douter de la sincérité de son affection. Quelques légers et superficiels défauts, inhérents à sa qualité de Français, étaient richement compensés en lui par l'élévation de son âme, par son cœur, un des meilleurs que j'aye connu; par une sagesse, une maturité de jugement rares; par un esprit supérieur et une instruction profonde. Il fut parfait pour moi. J'aime à le répéter; lorsque je fus abandonné de presque tout le monde, de ceux surtout à qui j'avais fait du bien, et lorsque ceux qui par tant de raisons auraient dû me défendre

(8) Paolino Gazzelli conte di Rossana (1782-1844), allora Mastro di cerimonie e introduttore degli Ambasciatori, poi dal 1834 Gran Maestro delle cerimonie.

(9) Il conte Luigi D'Auzers, già prefetto di polizia a Torino durante l'Impero, aveva in moglie Enrichetta Sellon, zia materna di Camillo di Cavour. L'amicizia fedele del D'Auzers e la sua influenza morale sul Principe di Carignano hanno da questo sfogo intimo del Re luce e premio ben degni. E cade, smentita da queste parole più ancora che dalla stessa data della morte del D'Auzers, subito dopo l'ascensione al trono del Re, l'accusa rivolta da Camillo di Cavour a Carlo Alberto (in una lettera del 13 dicembre 1831 allo zio Sellon) di aver ripagato d'ingratitudine quel suo vero « padre spirituale ».

contre les plus noires et infâmes calomnies, venaient augmenter le nombre de mes ennemis ou se faisaient leur échos, D'Auzers me défendait hautement, se rendait à Paris pour mettre le Ministère au fait réel de mes actions, pour me procurer une protection. Il fut enfin pour moi l'ami du malheur.

Je lui destinais une des premières grandes croix du nouvel Ordre de Saint Maurice, qui ne fut publié qu'aujourd'hui (10). Je comptais certes bien lui prouver ma reconnaissance. Hélas il ne me reste pas même la consolation d'avoir pu faire la moindre chose pour lui.

### Solo per il dovere.

Mon cœur criblé par le chagrin, par les malheurs, par les souffrances de toutes sortes dont je fus accablé depuis ma naissance, ne voit plus dans le monde, dans le si pénible, si cruel état auquel Dieu m'a condamné, qu'une suite non interrompue de nouvelles douleurs. Je sacrifie tout à mon devoir, je fais tout pour mon devoir; mais mon éloignement invincible pour le monde augmente chaque jour. D'amis nouveaux, ah certes jamais plus, avec mes idées je ne pourrais ni aimer ni même plus croire à l'attachement. Cette seule parole que tant de bouches répètent au Roi, me déchire l'âme. Il me reste bien peu, oui bien peu de cœurs qui depuis de longues années correspondent au mien. A part eux, le monde est un néant pour moi; dans lequel je ne connais plus ici bas que le sentiment du devoir.

### Il patto segreto con l'Austria.

*Turin, le 22 Décembre 1831.* — J'ai accordé ce matin la croix de commandeur de l'Ordre de St. Maurice au Colonel d'état major autrichien Martini, sur les sollicitations semi-officielles qu'en fit le Comte de Bombelles; cet officier ayant été envoyé de Vienne à Turin pour traiter et discuter le traité que nous signâmes deux mois après mon avènement au Trône (11). Ce traité extrêmement secret est fort honorable et avantageux pour notre Pays. Voici en quoi consistent nos engagements. En cas d'invasion des Français ou de guerre contre

(10) La «Gazzetta Piemontese» del 20 dicembre 1831, n. 152, reca infatti le Regie Magistrali Patenti date a Torino il 9 dicembre sulla nuove disposizioni e sui nuovi ordinamenti della «Sacra Religione ed Ordine Militare dei SS. Maurizio e Lazzaro».

(11) Il protocollo militare segreto tra il Piemonte e l'Austria, sottoscritto in Torino il 23 luglio 1831, è pubblicato dal Luzio nella sua memoria *Gli inizi del Regno di Carlo Alberto* (in «Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino», serie II, vol. LXVI, n. 3, 1926). Vedi anche il mio articolo *Carlo Alberto e l'Austria agli inizi del regno* («Corriere della Sera», Milano, 28 aprile 1831).

la France, les armées sardes et autrichiennes en Italie s'unissent et le commandement des armées en Italie est donné au Roi de Sardaigne; en cas de blessures ou de maladie, le commandement revient au général en chef autrichien; en cas d'empêchement semblable de celui-ci, à un Général en chef Piémontais. Toutes nos places fortes seront gardées par nos troupes. Nous serons tenus de mettre en campagne au moins 37.000 hommes et les Autrichiens 80.000 sans compter les réserves. Pendant les huit premiers jours que les troupes Impériales seront sur notre territoire, nous devrons les fournir de vivres, qui nous seront ensuite indemnisés, les deux armées agissant à leurs frais. Ce cas serait réciproque pour nous, si nous venions à être refoulés derrière le Tessin. En cas d'invasion en France, toutes les indemnités et butins seront répartis en proportion égale entre les deux armées.

### Doni alla madre e alla sorella.

J'ai pris aujourd'hui de La Croix (12) un beau bracelet, sur lequel j'ai fait mettre les portraits des enfants pour les envoyer à ma mère. J'ai aussi pris pour elle deux belles robes de nos Manufactures; j'ai aussi pris chez La Croix une montre jointe à une belle chaîne et à une aumônière pour envoyer à ma sœur avec deux robes.

### Capo d'anno augurale.

*Turin, ce 25 Décembre 1831.* — Le beau soleil, le superbe temps que nous eûmes aujourd'hui m'enchante, pensant qu'un tel jour de Noël devait être de bon augure pour toute l'année chrétienne qui commence et que nous triompherons, au moins chez nous, des Carbonari et autres vermines de ce genre.

Au reste, je me trouve comme tous les jours de grande fête sans nouvelles, n'ayant vu en particulier presque personne.

### C. Botta e « La Storia d'Italia ».

*Turin, ce 28 Décembre 1831.* — J'ai reçu une superbe lettre de Botta (13) dans son enchantement d'avoir reçu la croix de Savoie.

(12) Questo La Croix era un famoso gioielliere di Torino.

(13) La lettera, veramente superba, di Carlo Botta al Re (da Parigi, 21 dicembre 1831) è pubblicata, e riprodotta anche in fac-simile, dal Manno in *Curiosità e ricerche di storia subalpina*, vol. III, p. 205-206. Coronamento anche pubblico della protezione già da anni data da Carlo Alberto al Botta, il conferimento della croce del

D'ici à trois mois son histoire d'Italie sera imprimée et il viendra à Turin pour me la porter. On dit que c'est un ouvrage bien remarquable.

### Dolci salati.

*Turin, ce 28 Décembre 1831.* — Ma sœur m'ayant écrit qu'elle avait un *pari* avec une de ses Dames, la Comtesse Woyna; qu'elle m'aurait demandé de sa part de lui envoyer à son adresse des sucreries et bonbons de Turin, et qu'elle me priait de lui faire gagner son pari auprès de cette Dame; j'envoyai aussitôt chez Giacose, le chargeant de faire cet envoi d'une manière convenable. En effet les bonbons son partis aujourd'hui même; et la liste fut de 1.000 francs! J'en fus assez étonné. Il me paraît qu'avec ce prix on pourrait faire crever d'indigestion une compagnie entière.

### La prima seduta reale al Consiglio di Stato.

*Turin, ce 5 Janvier 1832.* — C'est la première fois que je l'ai présidé [il Consiglio di Stato] (14). Mon principal but fut de faire débattre devant moi les bilans particuliers, pour fixer le bilan général de l'État pour l'année '32, sur le pied de paix. Les bilans des Ministère de l'intérieur, des affaires étrangères, des finances, et de la justice offrent une diminution fort sensible de ceux des années précédentes, malgré la formation du Conseil d'état, de tous les établissements nouveaux que j'ai formes, les retraites que je fus obbligé de donner, qui sont en grand nombre; et malgré une augmentation pour l'entretien des grandes routes, ce qui certes est fait pour faire grand honneur à notre Gouvernement (15).

merito di Savoia, voluto dal Re, era stato osteggiato dal Ministro dell'interno Le Scarena, secondo cui «non dovevansi accordare grazie a chi era in disgrazia». Gli è che il Botta — come si vede — non era punto in disgrazia di Carlo Alberto.

(14) Il Consiglio di Stato, istituito da Re Carlo Alberto con Editto del 18 agosto 1831, doveva tenere le sue adunanze generali sotto la presidenza del Re o di altro dignitario da lui designato (art. 13). Sui propositi politici e le ripercussioni diplomatiche dell'istituzione pubblicherò un saggio documentato nel volume commemorativo, con il quale il Consiglio di Stato, per volontà del Capo del Governo, ricorderà la imminente ricorrenza del suo centenario. Sull'attività del Consiglio di Stato nel primo anno di vita, specialmente per la revisione dei bilanci, sono frequenti nel diario gli accenni lusinghieri del Re.

(15) Alla sistemazione finanziaria dello Stato attribuì Carlo Alberto la massima importanza e dedicò cure energiche. In quali condizioni avesse trovato le finanze, descrisse in un capitolo, irto di cifre, dell'ancora inedito suo autografo *Comment je me tirai de quelques pas difficiles* (cap. I: *Etat de notre Pays lors de mon avénement au trône*).

Il vient de paraître un ouvrage à Paris qui fut distribué à la bourse et qui fit grand effet, dans lequel on parle de l'état des finances de toute l'Europe et des divers emprunts qui furent contractés. Nos finances y sont représentées comme les meilleures et comme méritant les plus de crèdit, — ce qui est fort honorable pour nous.

### Le tragedie del Pellico composte in carcere.

*Turin, ce 17 Janvier 1832.* — J'ai appris que Bocca fait imprimer trois nouvelles tragédies de Pellico, qui passent pour être encore plus belles que toutes les autres qu'il a publiées jusqu'à ce moment. Ce qu'il y a de fort curieux et d'intéressant, c'est qu'il composa l'une d'elles dans les neuf ans de captivité qu'il eut à subir dans les secrets des prisons autrichiennes, où il ne lui fut jamais permis non seulement d'écrire, mais même de lire; de sorte qu'il ne put parvenir à bout de son ouvrage que par un prodige de mémoire (16).

### Re di tutta l'Italia. — Morire combattendo.

*Turin, ce 21 Janvier 1832.* — J'ai reçu ce matin une lettre fort curieuse du fils aîné du Baron de Peron qui réside à Paris (17). Il se montre fort ouvertement comme un des chefs de la propagande révolutionnaire, me confie la marche de la révolution, qui dans dix ans ne doit plus laisser un seul gouvernement monarchique dans toute l'Europe; mais seulement des espèces de républiques avec des présidents dans le genre de ce que l'on voit actuellement en France.

(16) *Le tragedie di Silvio Pellico scritte nel carcere* (questo il titolo di un saggio di Luigi Mancini in « La Rassegna Nazionale », a. XXVI, vol. CXXXVI, 1904, pp. 437 e segg.) sono l'*Ester d'Engaddi*, l'*Igrinia d'Asti* e il *Lionero da Dertona*. Ma le prime due risultano scritte nei Piombi a Venezia e l'ultima allo Spielberg. Lo stesso Pellico (*Le mie prigioni*, cap. 75) narra di questa « miserabile capacità che acquistammo [il Maroncelli e lui] di poetare a memoria lunghe produzioni... e ridurle a quel segno medesimo di possibile finitezza che avremmo ottenuto scrivendole ».

(17) Deve essere Ettore Perrone « del vivente Barone Carlo Francesco Giuseppe », come si legge nello « stato delle provvidenze emanate dalla Regia Delegazione » creata dal Luogotenente Generale del Re assente, conte Thaon di Revel di Pralungo, nell'aprile 1821 per conoscere dei delitti commessi nello « sconvolgimento seguito nello scorso mese di marzo ». Il Perrone era stato condannato, il 10 agosto 1821, in contumacia alla « pena di morte col mezzo della forca, da eseguirsi, stante la contumacia, in effige ». Ritornò in patria appena nel 1848 per battersi contro gli Austriaci e cadere eroicamente a Novara. Era stato, tra il 12 ottobre e il 9 dicembre 1848, presidente del Consiglio dei ministri dello stesso Re Carlo Alberto!

Il entre dans les explications sur le sang qui doit être versé, sur les désastres qui doivent engloutir à jamais tant de maisons régnantes, faisant tous ses efforts pour m'engager à me placer à la tête des révolutionnaires en Italie, qui à ce prix me feront alors Roi de toute l'Italie. Quelqu'événement que Dieu nous réserve, je suis tout prêt; jamais je ne reculerai, quelque perspective que je pus avoir, et lorqu'il en sera temps je saurai mourir en combattant.

## Italiani contro italiani, no.

*Turin, ce 22 Janvier 1832.* — On a mis dans la « Gazette de Turin » d'aujourd'hui les notes des Ambassadeurs des grandes Puissances qui sont à Rome, pour approuver la marche des troupes pontificales contre Bologne, dans le cas que les factieux refusent de se soumettre (18). Elles sont fortes, et coïncident parfaitement ensemble, ce qui ferait croire au public que toutes ces Puissances sont parfaitement d'accord. Ce qui certes est loin d'être la vérité, car nous reçûmes hier deux courriers, un de Rome qui apportait ces notes, et un de Paris, qui annonçait que Monsieur Casimir Périer se montrait de nouveau opposé à l'intervention autrichienne, qu'il la craignait même pour l'effet qu'elle produirait sur les Chambres. Ce qui le porta à faire de nouvelles démarches afin que l'intervention fût faite, si les Puissances y tenaient excessivement, par des troupes sardes et non par des troupes autrichiennes.

On voit donc que Monsieur de S. Aulaire a outrepassé ses instructions ou bien s'est trompé sur les vues du Ministère: ce qui certes sera un sujet de nouvelles craintes et de nouveaux déboires pour le Ministère Périer. Au reste le Comte de Sales (19) répondit d'après les instructions que je lui fis transmettre depuis longtemps; ayant refusé formellement au Pape lui même, cette intervention de nos troupes lorsqu'il m'en fit la demande; soit pour ne point nous mettre mal avec l'Autriche, que pour ne point exposer nos troupes à être corrompues par les Carbonari, ou à nous exposer à ce que les

(18) La « Gazzetta Piemontese » di sabato 21 gennaio 1832, n. 9, pubblicava (sotto Roma, 14 gennaio) i « seguenti atti autentici » di cui si guarentiva « la perfetta conformità cogli originali »: 1. nota circolare del cardinale Bernetti, segretario di Stato di S. S., in data 10 gennaio ai Rappresentanti delle Corti di Austria, Francia, Prussia e Russia; 2. risposte del conte di Lützow, ambasciatore d'Austria, del conte di Saint-Aulaire, ambasciatore del Re dei Francesi, del cav. Bunsen ministro di Prussia e del Principe Gagarin, ministro dell'Imperatore di Prussia, circa le operazioni militari pontificie nelle Legazioni.

(19) Il conte Paolo Francesco di Sales che tenne l'Ambasciata Sarda a Parigi dal 1830 al 1836.

Légations voulussent se réunir à nous, ce qui pourrait faire éclater des mouvements dans toute l'Italie; soit encore pour ne point faire battre Italiens contre Italiens sans nécessité absolue.

### Luigi XVI e Luigi Filippo.

*Turin, ce 25 Janvier 1832.* — Je n'ai eu au reste aujourd'hui aucune relation et presque personne aux audiences. L'Ambassadrice de France est allée au Théâtre le 21, anniversaire de l'exécution de Louis Seize, toute habillée de noir, ce qui certes est un peu fort pour la femme du représentant de Louis Philippe.

### Elogi inglesi.

*Turin, ce 28 Janvier 1832.* — Lord Palmerston a dit au Comte de Poulon (20), que le Pape devrait dans le gouvernement de ses États suivre mon exemple, la marche que je suois ètant fort sage, après quoi il s'étendit en longs éloges sur moi et sur le gouvernement: ce qui est fort flatteur et agréable, prononcé par un Ministre Anglais libéral.

### Il Re di Napoli e la Principessa Maria Cristina.

*Turin, ce 3 Février 1832.* — J'ai eu la visite de congé de Colobian (21), qui part pour Naples... Il m'a montré une lettre de Monseigneur Olivieri, l'ancien instituteur et ami du Roi de Naples, qui parle fort longuement du désespoir qu'éprouve ce Souverain de ne pouvoir plus épouser la Princesse Christine. Il faut vraiment qu'il ait une tête un peu vide et peu en ordre; car il se figure être amoureux fou de cette Princesse, qu'il n'a jamais vue, et dont même il ne connaît aucun portrait; cette passion à la Don Quichotte est digne de la farce qu'il fit lors de son entrée à Naples en montant sur le trône, s'étant en ce jour affublé d'une épaisse paire de moustaches postiches, pour se donner un air plus important.

(20) Il conte Giuseppe Nomis di Pollone, incaricato d'affari sardo a Londra.

(21) Il conte di Collobiano, gentiluomo e poi Gran Mastro della Regina Vedova. Sulle difficoltà per il matrimonio della Principessa Maria Cristina, figlia di Re Vittorio Emanuele e di Maria Teresa d'Austria, la futura Beata, Regina delle due Sicilie, il nostro diario narra oltre a questi che qui si riproducono, molti particolari importanti anche politicamente e talvolta piccanti, da integrarne il racconto del Croce in *Uomini e cose della vecchia Italia* (serie II, Bari, 1927, cap. XX) e quello del De Simone (« Il Risorgimento Italiano », vol. XVII, fasc. 1 e 2, a. 1924).

### L'ambasciatore di Francia balla...

*Turin, ce 7 Février 1832.* — Nous avons eu de nouveau un bal qui fut moins nombreux que le dernier et qui dura jusqu'à une heure. L'ambassadeur de France (22) n'a pas fait honneur aux leçons qu'il se fit donner par sa femme, pour pouvoir danser avec la Reine, ainsi qu'il le fit demander. Il excita les rires universels des spectateurs et surtout du corps diplomatique; il dansa entre autre avec des gants de couleur et en conservant son épée. Il me parla d'une tentative d'émeute qu'il y eut à Paris lors du bal de Monsieur Périer.

### Offerte franco-inglesi.

*Turin, ce 21 Février 1832.* — Monsieur Barante et Monsieur Foster (23) ont eu une longue conversation avec le Général La Tour, dans laquelle ils lui dirent qu'il était impossible que les Légations pussent rentrer sous l'autorité du Pape, qu'il y aurait toujours de la fermentation, qu'on devrait faire quelque traité pour les céder à l'Autriche; afin qu'elle nous donnât en proportion égale une partie de la Lombardie; leurs Puissances tenant infiniment à nostre agrandissement, afin que nous puissions encore mieux tenir la balance entre l'Autriche et la France. On voit qu'ils ont eu quelque instruction à cet égard. Nous chercherons toujours à entretenir ces bonnes idées, qui augmentent notre considération et pourront un jour nous être fort utiles.

### Per la partenza del Papa da Roma.

*Turin, ce 27 Février 1832.* — Nous avons reçu des rapports de nos consuls de Ferrare, de Livourne, de toutes les villes d'Italie qui nous annoncent que l'arrivée des troupes et du drapeau tricolore en Italie (24) a relevé l'esprit des factieux; que tous les pays sont dans une effervescence incroyable et qu'on s'attend journellement à des soulèvements et aux plus grands désordres. Tout dépend maintenant de la manière dont l'Autriche prendra la chose; mais certes

(22) Il barone di Barante, ambasciatore francese a Torino, del quale è interessante per questo periodo il vol. IV dei *Souvenirs* (Paris, 1894).

(23) Sir Augustus Yohn Foster (non Forster come si legge stampato ripetutamente, anche nel recente volume dell'attentissimo Rodolico), ministro d'Inghilterra a Torino tra il 1824 e il 1840.

(24) L'intervento armato francese con l'occupazione marittima di Ancona (22 febbraio 1832). Il tricolore a cui Carlo Alberto accenna, è quello francese.

il n'y eut jamais un aussi juste et honorable motif de guerre. Le Pape, avant de savoir cette infamie, avait déclaré qu'il aurait protesté devant toutes les Puissances, si les Français fussent entrés dans Ancône, et que si, après leur arrivée, il y eut de nouveaux soulèvements ou que des troupes fussent marchées sur Rome, qu'il l'aurait quittée et se serait refugié dans quelqu'autre Pays. Je fis écrire ce matin au Comte Crosa (25) de dire au St. Père, que dans le cas qu'il eût le dessein de s'éloigner de Rome, que s'il le désire, que j'enverrai deux frégates croiser sur ses côtes pour le recevoir et le transporter où il désirera. C'est vraiment une terrible histoire, dont on ne peut prévoir les suites.

### Accrescimenti territoriali.

*Turin, ce 14 Mars 1832.* — Le Comte de la Tour (26) m'a apporté un travail très bien fait dont je l'avais chargé pour être envoyé au Comte de Sales à Paris; afin qu'il le communique comme de lui-même aux Ministres de Russie et de Prusse, pour représenter combien il importerait à la tranquillité de l'Italie que nos États soient accrus: ce qui serait aussi indispensable pour que nous puissions maintenir la balance entre l'Autriche et la France et éviter par là bien de guerres.

### Doni alla Regina.
### Una lezione all'Ambasciatrice di Luigi Filippo.

*Turin, ce 21 Mars 1832.* — J'ai donné à la Reine pour sa fête une Sévigné en perles et diamants. Nous eûmes à dîner tous les grands de la Cour et toutes les Dames. Ce soir il y eut un appartement fort nombreux où se trouvèrent 190 Dames.

M'étant trouvé assis à côté de l'Ambassadrice (27) pendant le concert, elle me dit en grimaçant combien elle regrettait de ne me point voir porter la Légion d'honneur. Ce à quoi je lui répondis, que j'avais eu tous les ordres de France: que les deux premiers, ayant été supprimés, je ne pouvais plus les porter: que j'avais reçu le troisième à l'affaire d'Almoradiel; que je l'avais ensuite porté onze fois au feu, qu'il m'avait été donné par le Duc d'Angoulême; qu'actuellement la décoration avait été changée, ce qui faisait que je préférais ne la plus porter. Ayant encore insisté, je lui dis qu'un Roi ou un Prince ne

(25) Il conte Crosa de Vergagni, ministro sardo presso la Santa Sede.

(26) Il conte Vittorio Sallier de La Tour, ministro primo segretario di Stato per gli affari esteri, futuro Maresciallo.

(27) La contessa Barante, moglie dell'Ambasciatore di Francia.

porte un ordre que lorsqu'il peut y attacher quelque souvenir precieux: mais que la Légion d'honneur, ainsi qu'elle est actuellement, n'en aurait point pour moi. Ayant nouvellement insisté, je lui dis encore que je reçus l'ordre du S. Esprit par Louis XVIII devant toute la Cour, qu'il me fit, en me le donnant, toutes sortes d'éloges pour la campagne d'Espagne et pour les opinions politiques que j'y avais manifestées, ainsi qu'à Paris; et que je ne changeais jamais de façon de penser. Elle me dit alors qu'elle avait une lettre de Louis XVIII qu'elle conservait précieusement. Après quoi elle voulut encore insister. Je lui répondis finalement: que je ne l'aurais jamais portée, qu'on devait être content en France du Roi de Sardaigne; mais qu'on devait ne point rechercher les pensées ni les affections de son cœur; que peu de jours avant les fameuses journées, j'avais reçu un superbe cadeau de Charles X, et que je désirais seulement que ma conduite pût inspirer de l'estime au Gouvernement actuel.

### Un mirabile articolo di Libri.

*Turin, ce 29 Mars 1832.* — J'ai lu aujourd'hui dans la « Revue des deux Mondes » un article merveilleusement bien fait par Libri, sur l'état de la littérature dans nos États (28).

### Contro ingerenze straniere.

*Turin, ce 30 Mars 1832.* — L'ambassadeur de France et le Ministre d'Angleterre sont venus chez le Comte de la Tour pour lui confier le projet qu'auraient leurs gouvernements d'établir à Turin un congrès dans le genre de celui de Londres pour y terminer les

(28) Nel saggio che Guglielmo Libori (illustre matematico fiorentino, uno de' più autorevoli emigrati dopo i moti del 1830 in Francia, percosso poi dalle note disavventure) aveva pubblicato nella « Revue des deux mondes » del 15 marzo 1832 (ed era il primo scritto di argomento italiano, d'attualità, accolto dalla nuova rassegna) dovevano piacere a Carlo Alberto — ed è sintomatico che egli se ne rallegri nel diario — giudizi e presagi come questi: « En entrant en Italie, du côté de la France, on trouve d'abord le Piémont, qui, selon nous, va bientôt se placer à la tête du développement moral et intellectuel de la peninsule... S'il y avait espoir de parvenir à une régénération italienne par des forces intérieures, sans passer par une autre invasion et par l'esclavage complet, c'est à notre avis du *palais royal de Turin* que devrait partir le signal » (p. 702). E questa chiusa dell'articolo: « C'est lorsqu'on aura rappelé dans leur patrie des hommes qui l'honorent par leurs talens et leurs vertus; c'est lorsqu' enfin le gouvernement du Piémont sera entré largement dans la voie des améliorations, qu'il pourra maîtriser les éléments hétérogènes qui composent ses états, et se préparer aux destinées qui l'attendent » (p. 711).

affaires des États de l'Eglise, por l'engager à obtenir mon consentement (29); d'autant plus que ces Puissances, disent-ils, veulent proposer au Pape l'administration de notre Pays comme modèle. Mais autant que je pourrai, je compte d'éviter cet honneur; car, si jamais il arrivât des malheurs chez nous, je repousserais certes tout congrès qui voudrait s'immiscer des affaires de mon Pays.

### Il Duca di Modena ha paura.

*Turin, ce 3 Avril 1832.* — Il m'est revenu que la terreur qui s'est emparée du Duc de Modène (30) le rend fou; et qu'il est reconnu pour tel par les Généraux autrichiens. Une de ces dernières nuits il se réveilla prétendant d'avoir vu des fusées, et la dessus il envoya chercher le Général autrichien et il voulut le forcer à faire prendre les armes à ses troupes, à quoi il se refusa.

### L'istituzione dei Consigli di Ministri.

*Turin, ce 5 Avril 1832.* — J'ai resolu aujourd'hui, pour donner plus d'ensemble aux Ministères, de présider moi-même tous les jeudis le Conseil des Ministres (31), afin d'y faire discuter devant moi toutes les affaires importantes; sans quoi il est impossible absolument qu'il y ait de l'ensemble, de l'ordre et que les affaires marchent convenablement. Depuis longtemps j'avais ce projet; mais les Ministres et surtout le Comte de la Tour, je ne sais trop pourquoi, y mirent toujours obstacle. Toutes ces petites intrigues me mettent hors de moi, faisant un grand mal à la marche des affaires. Pour que les sessions de ce Conseil portent sûrement leurs fruits, je nommerai un secrétaire du Conseil des Ministres pour enregistrer toutes les discussions et les décisions qui y seront prises.

(29) Pubblicherò altrove nuovi documenti su queste suggestioni, non solo, come si vede, francesi. Intanto si può vedere Barante, *Souvenirs* cit. vol. IV, pp. 403, 405, 408, 435, 442 e 462; Guizot, *Mémoires*, vol. II, p. 299; N. Bianchi, *Diplomazia europea in Italia* ecc., vol. III, p. 102; Stern, *Geschichte Europas 1815-1871* (Stuttgart, 1921, vol. IV, cap. IV).

(30) Il Duca di Modena, Francesco IV, era, come si vede da questo e da altri passi del diario, giudicato da Carlo Alberto ben diversamente da quel che apparisce dai noti carteggi tra i due.

(31) Spetta a Carlo Alberto il merito di avere ristabilito i Consigli permanenti di conferenza, interrotti durante il regno di Carlo Felice, e di averli voluti e presieduti contro le stesse opposizioni di alcuni ministri. I verbali si conservano nell'Archivio di Stato di Torino con serie completa appunto da questa prima riunione.

## Per Dio solo.

*Turin, ce 21 Avril 1832.* — J'ai fait à huit heures trois quarts mes Pâques devant toute la Cour; ce qui j'avoue n'a point laissé que de me coûter extrêmement, ayant une grande répugnance à mettre du mondain et surtout de la pompe dans tout ce qui ne doit être que pour Dieu seul. Ce fut l'Archevêque qui, suivant l'usage, fonctionna en cette circonstance; il vint ensuite me faire une visite. Je le priai alors de découvrir quel serait le cadeau qui plairait le plus au Père De Luca (32); et il me fit dire cet après midi, que ce qui le flatterait le plus, serait la croix de S. Maurice; que je lui ai accordée avec grand plaisir.

La Grande Messe fut célébrée ce matin par le fameux Abbé Marentini (33) que je n'avais plus vu depuis l'année '21; il vient au reste d'obtenir un bref du Pape pour être dispensé de ses fonctions de Chanoine.

J'ai reçu aujourd'hui le serment de Monseigneur Lobatti, évêque d'Asti. C'est un Prélat fort instruit, qui a beaucoup de caractère et qui fera, je l'espère, rentrer dans l'ordre le clergé de son Diocèse, qui est non seulement le plus scandaleux des États, mais qui encore est cangrené de Jansénisme.

## La Principessa Maria Cristina e il Re di Napoli.

*Turin, ce 22 Avril 1832.* — « *Occhi di gatto, sarete pure miei* » — tel est le compliment que j'ai appris que le Roi de Naples adresse tous les jours à un portrait de la Princesse Christine qu'il s'est procuré. Je ne sais comment il avait demandé la fille aînée de l'Archiduc Charles, mais ce Prince la lui refusa, sous le prétexte qu'elle est trop jeune pour se marier. En revanche il vient de refuser une Princesse de Bavière et désire encore d'épouser la Princesse Christine, disant

(32) Abate Serafino Antonio de Luca, che si era reso benemerito della Corte anche trattando l'argomento della S. Sindone (Manno, *Bibliografia storica degli Stati della Monarchia di Savoia*, vol. I, 332).

(33) Il canonico Bernardino Marentini, presidente della Giunta rivoluzionaria di Torino dal marzo all'aprile 1821, esiliato a Lione, riammesso in patria e poi anche nell'ufficio ecclesiastico per volontà di Re Carlo Alberto appena salito sul trono. Si veda A. Luzio, *Il canonico Marentini e le sue discolpe a Carlo Felice* (in « Biblioteca di Storia italiana recente », vol. XI, 1923). Per il giansenismo del Marentini v. Francesco Ruffini, *I Giansenisti piemontesi e la conversione della Madre di Cavour* (Torino, 1929, cap. IX della Parte I).

seulement qu'il ne peut plus faire aucune avance à cet égard, et que c'est à moi de faire les premières démarches. J'ai déjà fait interpeller par la Reine la Princesse pour savoir si elle avait une opinion absolument adverse au mariage. Elle s'empressa d'assurer qu'elle n'avait jamais manifesté aucune adversion à se marier, qu'elle n'y pouvait penser dans ce moment de grand deuil, mais qu'ensuite elle fera tout ce que je voudrai. D'après cette excellente réponse je chargerai le Père Terzi de la disposer à épouser le Roi de Naples.

## Un anno di regno.

*Turin, ce 27 Avril 1832.* — C'est aujourd'hui un an que je suis Roi: grâce à Dieu j'ai beaucoup fait dans cette année et surtout beaucoup préparé pour celle que nous commençons. Des améliorations infinies se sont déjà introduites dans toutes les branches de l'administration et j'ai la consolation de pouvoir me dire que notre Pays fut le plus tranquille et heureux de l'Europe.

# LA CONCEZIONE UMANISTICA NEL MONDO

## I.

La filosofia si potrebbe definire come un grande sforzo compiuto dal pensiero riflesso per conquistare la certezza critica delle verità del senso comune e della coscienza ingenua: di quelle verità che ogni uomo si può dire che senta naturalmente e che costituiscono la struttura solida della mentalità di cui egli si serve per vivere. Si può quindi anche scherzosamente dire l'arte di render difficile quel che per sua natura è facile; quantunque sia subito da avvertire, almeno per non convertire in una banale e assurda critica della filosofia questa che può essere una riflessione seria sul suo ufficio specifico, che questa arte non è arbitrio malinconico e infecondo dei professionali della filosofia o di uno spirito malsano, anzi lo sviluppo necessario e in fine benefico del pensiero umano, indispensabile alla vita intellettuale e morale dell'uomo.

Esemplifichiamo. L'uomo sano crede in Dio e nella libertà del suo spirito. Anche senza rendersene conto, presuppone l'uno e l'altra, in ogni suo atto e in ogni sua parola. A cominciare dall'idea medievale, che è poi l'idea classica e greca, di Dio come *esse quo maius cogitari nequit* o essere perfettissimo o assoluto, fino al più elevato concetto cristiano di Dio come assoluto spirito che s'incarna nell'uomo e lo riscatta dalle sue tendenze naturali, la divinità è presente in tutti i suoi aspetti essenziali dentro alla intelligenza e al cuore d'ogni uomo come incrollabile realtà, che resiste ad ogni dubbio e negazione, e perciò mai non fallisce, e regge tutte le cose e insieme il pensiero e la volontà degli uomini, come il presupposto di ogni essere che esista e di ogni evento che accada. L'uomo stesso più efferato che vive una vita di delitti e di crudeltà, a un tratto, sorpreso dalla stanchezza, rientra in se stesso ed ode nel suo animo una voce che lo richiama alle leggi elementari della realtà morale, a cui egli per tanto tempo aveva creduto di potersi sottrarre. Così tutte le genti con-

vivono associate più o meno da una comune fede in una suprema Realtà, da cui tutto dipende e a cui l'animo umano si può rivolgere con la speranza di essere ascoltato e soccorso nel suo sforzo di dare alle cose naturali l'indirizzo più conforme alle sue aspirazioni. Realtà somma e spirituale, che diventa pel filosofo oggetto di dubbio; si smarrisce e si cerca; si pensa e non si possiede; è problema che richiede una soluzione; è asserzione problematica che a volta a volta par si converta in apodittica, e a volta a volta pare abbia bisogno di una più ferma e salda apodissi. Onde il mistico, saldo nella sua immediata certezza vissuta di Dio, entra in sospetto e trepidazione contro la teologia, che, ragionando e dimostrando il suo Dio, scuote la prima certezza, né giunge più a restituirla pura ed intera.

Così la libertà si può dire la pietra di scandalo di tutte le filosofie. La disputa dura da millennii e non pare conchiusa, se per conclusione si desideri una tesi universalmente accettata come un teorema di geometria. E ogni volta che un sistema filosofico ha presunto di aver dimostrato l'esistenza della libertà, ecco subito un nuovo sistema a distruggere l'ultima dimostrazione e a risospingere in alto mare la nave che stava già per gettar le ancore nel porto. Eppure chi nega in generale la libertà, nel suo stesso giudizio negativo compie un atto di libertà, né può ammettere ch'egli stesso pronunci un giudizio privo d'ogni valore perché determinato meccanicamente da condizioni altrettanto necessitanti che le condizioni da cui egli stima determinate tutte le azioni e idee degli altri, o in generale dell'uomo. E ogni uomo è legato alle proprie idee, al proprio modo di pensare e di sentire e al mondo quale egli se lo rappresenta e lo concepisce mediante questo suo modo di sentire e di pensare, che è quello che egli preferisce e sa che non potrebbe rinunziarvi perché esso è — finché è — il vero modo di sentire e di pensare: l'unico che abbia valore per lui: quel valore che sarebbe assurdo attribuirgli se egli non fosse quell'esser libero che è.

Perciò è stato detto con ragione che una mezza filosofia ci fa perdere la fede religiosa, ma una filosofia intera ce la restituisce. E in verità non solo la religione, ma tutto il patrimonio essenziale dello spirito umano si disperde e sperpera per effetto di una filosofia immatura e perciò negativa, che critichi per demolire e non sappia ricostruire, ponga problemi e non possa risolverli perché li ha posti male, abbozzi teorie che non sia capace di approfondire, colga e metta in rilievo verità frammentarie, che non sono verità appunto perché sono frammenti di verità. E la pietra di paragone di tutte le filosofie è quella stessa a cui si misura e giudica il valore di una poesia o di una dottrina religiosa: il consenso universale, che nasce dalla

rispondenza del sistema filosofico, come di una poesia o di un insegnamento religioso, a quello che universalmente si pensa nel pensare ingenuo degli uomini, a quello che naturalmente si sente in tutti i cuori dei mortali. La voce degli addottrinati, quando coglie nel vero, è l'espressione di pensieri che inconsapevolmente maturano in tutte le anime, quasi parola che nel petto dei più umili e dei più semplici non provenga da altri, ma suoni spontanea dall'interno. Può in un primo tempo una filosofia riuscire paradossale e indurre a pensare che essa debba essere *paucis contenta iudicibus*. In un primo tempo anche l'arte riceve tale accoglienza dal gran pubblico. Effetto dell'originalità del pensatore e dell'artista. Ma a poco a poco un concetto filosofico, se è vero, deve diffondersi e poter diventare modo comune di pensare; e un fantasma poetico impadronirsi di tutte le fantasie, e regnare nel mondo della realtà che l'uomo conosce ed ammette, come creatura anch'essa vivente e reale, che a tutti diventi familiare.

## II.

Una delle verità primigenie e connaturate allo spirito umano, che la filosofia si sforza di conquistare criticamente, è l'umanità di tutto quello che l'uomo vede intorno a sé nella natura, o pensa al di sopra di sé come realtà ideale idonea alla spiegazione di quella che lo circonda o che egli trova dentro di se stesso. Le religioni primitive sono più o meno antropomorfiche; e la natura nella fantasia degli uomini incolti e più ingenui o viene divinizzata e per tal modo umanizzata indirettamente in guisa da potersi associare alla vita umana e parteciparvi non pure costretta, per quanto ciò è possibile, e con l'arte indotta a servire ai fini dell'uomo, ma spontaneamente con volontà che sia dato all'uomo propiziare; o è animata poeticamente, e così direttamente sentita come umana e capace di corrispondere al sentire dell'uomo, e udire il suo canto e il suo pianto, e riecheggiare la sua voce nel murmure delle acque, nella musica delle stelle o nel romore sacro delle foreste investite dai venti, e rispondere misteriosamente coi suoi stessi sacri silenzi.

Ma anche dove la poesia taccia e non soccorra il mito religioso, l'uomo non vive, col suo quotidiano lavoro, senza legarsi alla natura e compenetrarla della sua anima ed elevarla alla sfera della sua stessa vita economica, morale, spirituale: senza farla sua, per quella parte che è materia del suo lavoro; sua come la sua famiglia, che naturalmente egli s'è procurato; come il suo corpo, che per natura possiede come socio e strumento indivisibile dal suo più proprio

essere. La natura per l'uomo che la fa sua, non sarà sua pari, ma sarà una sua subordinata: con cui l'uomo sa come regolarsi, perché già la tratta con un suo lavoro razionale supponendo in lei una corrispondente razionalità, un operare logico, un modo di comportarsi, per dir così, ragionevole.

Ma questa verità, che la realtà è umanità, è subito smarrita appena l'uomo comincia a filosofare. Ed è logico. Cominciando a riflettere sul mondo, che l'uomo filosofando procura di spiegarsi, egli trova innanzi a sé l'oggetto del suo pensiero; e nella sua primitiva ingenuità è naturale si lasci sfuggire l'ovvia osservazione, che quell'oggetto sta innanzi al suo pensiero, in quanto oltre ad esso c'è appunto il suo pensiero al quale l'oggetto si rappresenta. Egli non c'è, e c'è il mondo che egli pensa; e si tratta d'intendere lo spettacolo non lo spettatore, al pari di ogni spettacolo scenico che si contempla restando fuori della scena. Ora il mondo, preso a considerare come puro oggetto del pensiero umano, senza che l'uomo ci metta nulla del proprio, è la natura fisica: la negazione assoluta di tutto ciò che è proprio dell'uomo, in quanto questo di fronte ad essa la conosce e conoscendola si propone di modificarla e adattarla ai propri fini. È la natura a cui si riduce tutta la realtà per la filosofia greca prima di Socrate, e di cui gli antichi pensatori si sforzano di rendersi conto ricercandone l'essenza, il principio, e come da questo principio possano derivare le varie forme in cui la natura si presenta all'esperienza.

L'esperimento di pensiero proprio della filosofia greca nel secolo VI e V, il naturalismo superato da Socrate, si ripete poi tante volte nella storia successiva del pensiero. Si ripete perché il pensiero si svolge per un movimento ritmico, che lo riconduce a volta a volta al suo principio. Nessuna posizione si ripete nell'identica forma e con l'istesso significato; ma il ritmo è sempre quello. Il naturalismo di Democrito ed Epicuro non è quello di Talete o Parmenide; né quello di Rousseau è lo stesso naturalismo di Bacone e di Hobbes e tanto meno quello del positivismo e scientismo del secolo XIX, o quel naturalismo neoplatonizzante che maturò nella filosofia del Rinascimento. Ma si tratta sempre dello stesso atteggiamento dell'uomo verso la realtà concepita come estranea a lui e pure così potente da assorbire in sé lo stesso uomo soffocando in lui ogni velleità di distinguersene e contrapporvisi. L'esperimento torna sempre a ripetersi perché quel principio di spiritualità e di autonomia che l'uomo prima o poi deve sentire dentro di sé per poter vivere la sua vita morale e conoscitiva, per sforzi che egli faccia di metterlo in valore e in rilievo e considerarlo come qualche cosa di originario, fondamentale e irriducibile, è sempre naturalmente indotto a contemplarlo

come qualche cosa che formi anch'esso oggetto di esperienza, di constatazione, di pensiero, e quindi esso stesso parte di quel mondo che, opponendosi al pensiero dell'uomo, può perciò esser pensato, ma che, opponendosi al pensiero, è natura. Lo stesso spirito si naturalizza, e infine si meccanizza, e materializza. Ed è comune quotidiana esperienza che il calore della vita spirituale che culmina nell'atto che si pensa e crea, e si canta, e si è rapiti nella scoperta del vero, e si agisce, e si ama e odia, e insomma si genera una creatura dello spirito, si converte in un freddo meccanismo appena prenda forma concreta e obbiettiva: parola o metro, colore o quadro, formula o sistema, fatto compiuto: tutte forme, in cui lo spirito muore, e resta un meccanismo insignificante. Il naturalismo o materialismo non è in fondo se non la teorizzazione filosofica della pedanteria, del farisaismo, del filisteismo, che si contentano di conoscere la vita spirituale nelle semplici sue forme esteriori, esanimi e vuote.

Socrate è nella storia della civiltà occidentale il primo grande assertore dell'umanità dell'uomo e della spiritualità dello spirito. Quando la Sofistica ebbe messo in luce lo scetticismo che era la conseguenza del naturalismo ed ebbe dimostrato che, dato quel modo di vedere, non era più concepibile nulla di oggettivamente valido a cui l'uomo potesse chiedere la norma del suo pensare e del suo agire, Socrate, questo primo grande martire degl'interessi più profondi dell'uomo e della sua nobiltà e grandezza, e insomma della sua divina natura, con quella sua critica bonaria che è tutta ironia senza violenza, e perciò compatimento magnanimo e amore degli uomini paziente, intelligente, sapiente, ed è insieme religiosa certezza di un mondo morale, reale e incrollabile, in cui all'uomo spetta di vivere la sua vita; Socrate, filosofo tutto umanità senza neppur l'ombra di scolastica e letteraria pedanteria o di dotta boria, col suo *Nosce te ipsum* afferma contro il precedente naturalismo e contro il naturalismo spontaneo e primitivo di tutti i tempi il concetto di una realtà più reale della natura, o per lo meno più interessante per l'uomo e più prossima e accessibile alla sua intelligenza e più propriamente costitutiva del mondo, in cui l'uomo vive la sua vita: la sua stessa umanità, che è virtù o vizio, sapere o ignoranza; e differisce *toto caelo* da quell'altra realtà, la natura, in cui gli Dei ci fanno trovare. La quale infatti è tutta sparpagliata intorno a noi, qua e là, sopra e sotto, prima o poi: ogni cosa in un certo luogo e non altrove; in un certo tempo e non prima né dopo. Il mondo dei particolari, che sfuggono sempre al conoscere nello stesso istante che si tenta di apprenderli. Sono e non sono. Sorgono e passano. Eterna vicenda di nascita e morte. È quello il vero essere? L'uomo invece, se riflette

su se stesso, in quanto ha una volontà e un'intelligenza, che cosa trova? Il concetto e la legge; il vero e il bene; la scienza e la virtù. C'è chi sa e c'è chi ignora; e chi sa è stimato e cercato perché ha dei concetti, che non valgono per lui solo, ma per tutti; né una sola volta, ma sempre. In ciò consiste il suo sapere, per cui è in grado di distinguere altresì ciò che convenga fare nella vita, e che cosa no: e cioè come comportarsi come figlio, come padre, come marito, come cittadino. Un modo di comportarsi che fa legge per lui e per ognuno, oggi e sempre. Qui c'è qualche cosa che non soggiace al mutare dei luoghi e dei tempi. Cessa la vicenda dei particolari, e s'instaura il regno dell'universale. Al di sopra delle cose finite e mortali, ecco sorgere il mondo delle cose infinite e immortali, che nella natura è inconcepibile, ed è il mondo in cui spazia lo spirito umano. L'eroe di questa rivoluzione del pensiero è condannato a bere la cicuta; ma lascia in eredità alla civiltà europea questo immenso patrimonio: la coscienza di una realtà prima non sospettata dai filosofi; realtà irriducibile alla natura, universale, infinita ed eterna, e come tale costitutiva del mondo in cui l'uomo vive, sia che pensi, sia che operi: poiché l'uomo per vivere, deve agire; e per agire deve sapere; e saprà più o meno, ma sa sempre; e nulla sa di particolare se non lo vede nella luce di un universale.

## III.

L'altra grande riscossa umanistica è quella che, cominciata in Italia nel secolo XIV, caratterizza tutta la cultura europea del secolo seguente e di buona parte del Cinquecento, collegandosi col movimento spirituale della Rinascenza e della Riforma. È un movimento, a primo aspetto, letterario. Ma il suo carattere filosofico si manifesta dalla lotta che esso fin dagli inizî conduce contro la scolastica e, in generale, la filosofia medievale. Questa filosofia, come tutti sanno, è prevalentemente aristotelica, ma dove platonizza non differisce dall'aristotelismo nell'indirizzo essenziale, che è la conseguenza e lo sviluppo del difetto di Socrate. Il quale, pure avendo la realtà spirituale, non aveva avuto il coraggio di considerarla come realtà unica e assoluta; ed era quindi rimasto impigliato nel dualismo dell'universale e del particolare, del pensiero e della natura, dello spirito e della materia. Oltre l'universale il particolare; e questo compie e integra quello. Così l'uomo non può restare nel pensiero, perché col pensiero egli poi deve vivere la sua vita nella natura e fare con questa i suoi conti. Questo dualismo è il problema di Platone e di Aristotele. Problema insolubile, ma che generava immediatamente una de-

formazione fatale della realtà spirituale od umana, nella cui scoperta è il grande merito del socratismo. Se sullo stesso piano in cui è il pensiero o l'uomo, c'è la natura, è evidente che l'uomo rimane sullo stesso piano della natura: una seconda natura aggiunta alla prima. Natura anch'essa, come la prima, non uomo. Pensiero sì, ma non come quel pensiero che pensa, e pensando si distingue dalla natura che da esso è pensata; bensì come pensiero che anch'esso è pensato come la natura, dalla quale perciò non si distingue più. Quando Platone trasforma il concetto socratico nella sua idea e costruisce il primo idealismo metafisico, quando poi Aristotele teorizza la sua logica come analitica delle forme in cui è tutta l'intelligibilità del reale, compresa la natura, essi instaurano insieme un nuovo naturalismo, che è poi la metafisica contro cui combatterà per secoli l'empirismo fino a Emanuele Kant. Il mondo della natura si smaterializza ed eleva al disopra dello spazio e del tempo, si configura come un sistema di eterne idee, da mondo sensibile si converte in mondo intelligibile: ma rimane sempre un mondo che l'uomo si trova davanti, spettacolo, in cui deve intrudersi lui se vuol restare quel che egli dev'essere, perché possa godersi lo spettacolo: semplice spettatore. Questa seconda e superiore natura, quest'assoluta realtà, che è l'oggetto del pensiero puro e assoluto, da Platone e meglio da Aristotele in poi ha un posto anche per Dio: e per molti pensatori è tutt'uno con esso. Ma, evidentemente, non ha posto per lo spettatore, per l'uomo.

Tra Dio e l'uomo si scava l'abisso. Il Cristianesimo viene per colmare quest'abisso. Ma il nuovo pensiero cade nelle vecchie forme; e non solo Dio padre, ma anche il Figlio, anche lo Spirito diventano oggetto di contemplazione, spettacolo che respinge da sé l'uomo. Il quale rimane perciò escluso dalla realtà, diventatagli da capo estranea. E s'aggira con l'astratta intelligenza non nella stessa realtà, a cui egli non appartiene, ma attraverso gli *universalia post rem*, concetti, o, secondo i nominalisti, nomi, termini, tessere della realtà: un regno di ombre, in cui non è dato nulla abbracciare, nulla che l'uomo possa afferrare per impossessarsi della vita. L'uomo non ha in sé il principio della sua esistenza. Lo deve ricevere. Nasce allora il concetto del maestro, che dà, non stimola il sapere. E il maestro poi è un lettore, un interprete. Perché la scienza non è il prodotto ma il presupposto della sua intelligenza e del suo sapere. C'è la Bibbia, e ci sono i grandi libri dei grandi pensatori antichi, nature privilegiate, a cui la verità si svelò a un tratto miracolosamente. Così la sapienza e il bene è alle origini; e l'umana fatica, la meditazione, lo studio non accrescono il patrimonio dello spirito, non dànno frutto. La storia può conservare o disperdere.

Non può produrre. L'uomo da sé non può nulla, e nulla di grande ha egli mai posto in essere.

A questa malinconica disperata e negativa scienza tanto laboriosa quanto infeconda gli Umanisti volgono sdegnosamente le spalle. Alcuni si ribellano fieramente alla Scuola e alla Chiesa alleate in quest'opera di conculcamento delle energie autonome dello spirito umano. Altri lasciano correre, ma rivolgono, nel loro animo, il loro interesse a un loro mondo, che la Scuola e la Chiesa ignorano o disconoscono. Indifferenti, ancorché esteriormente ortodossi. *Intus ut libet.* Si staccano con l'anima nei paesi latini dalle istituzioni e dalla società, dalle sue tradizioni e dalle sue leggi. Nei paesi germanici, in cui più forte è il senso dell'individualità, finiscono collo scuotere ogni giogo di autorità che pretenda d'imporsi dall'esterno all'ingegno e all'animo. Comunque, l'uomo colto comincia a sentire la potenza incoercibile del pensiero umano. Si moltiplicano i trattati *De dignitate hominis*, che vien esaltato come una sorta di divinità: Dio, o quasi Dio, perché creatore d'un suo mondo: che è il mondo tutto suo, della cultura, dell'arte, della scienza, delle invenzioni, del dominio della natura. È l'età delle scoperte dei codici antichi e della scoperta del nuovo mondo. La stessa natura è ingrandita trasfigurata dal genio e dall'audacia dell'uomo. Le stesse Chiese, elevate dalla fede infusa da Dio nei cuori mortali, diventano nelle vòlte e nelle pareti affrescate un campo, in cui la potenza creatrice di Raffaello e di Michelangelo gareggia con l'arte di Dio, poiché anch'essa trae dal nulla con un *fiat* onnipotente vive creature immortali. E la vita si rallegra della gioia della vita, che gli uomini sanno vivere raffinando tutte le naturali tendenze di cui Dio li ha dotati. Si allieta del compiacimento onde ogni uomo che studii gli antichi modelli segue lo svegliarsi e svilupparsi della propria arte, che sarà eloquenza e perciò arte di governare gli animi e sarà poesia e perciò arte di commuoverli e trasportarli in un mondo tutto fantastico, che nessuna divinità avrebbe potuto creare se il poeta non avesse egli pensato e meditato e vagheggiato i suoi fantasmi. Mirabile potenza onde l'uomo, pur nella suo individualità naturale, senza strumenti di sociale potenza o di economica attività, può d'un tratto levarsi alto, sovrano nel mondo degli spiriti magni e immortali, dove non c'è tiranno che possa colpire, non miseria che possa prostrare, non morte che possa annientare. Marsilio Ficino e Pico della Mirandola sono gl'interpreti più profondi di questo nuovo mondo di cui l'uomo è l'artefice. Ma tutta quell'età vibra di questo possente anelito dell'uomo consapevole della propria potenza, e raccoglie e tesorizza la grande riserva di fede nelle proprie forze,

di cui ancor vive l'uomo moderno. Questo anelito e questa profonda consapevolezza sono i caratteri distintivi del Rinascimento di contro al Medio Evo: l'aurora del mondo moderno.

## IV.

L'Umanesimo del Rinascimento oggi non ci contenta più. Ha rivendicato il valore dell'arte e del pensiero; ha reso possibile la nuova indagine sperimentale e la scienza moderna, che non ha presupposti e si costituisce mediante il libero lavoro della ricerca umana e soggettiva; ha fatto sentire il valore della storia e della civiltà e fondato il concetto della verità *filia temporis*. Ha avviato lo studio comparato delle religioni e messo insieme a profitto il concetto neoplatonico dell'immanenza del divino nell'animo umano per assorgere al principio della religione naturale, che produrrà nell'età moderna tutto il razionalismo religioso onde la religione è stata assoggettata alla critica delle superstizioni e a un processo continuo di purificazione morale. Ma non è pervenuto al concetto della storia come realizzazione dello spirito, non ha superato la rappresentazione di una natura esterna, non ha risoluto perciò né nello Stato né nella Chiesa il dualismo di individuo e di collettività, non ha conquistato il profondo concetto dell'universale, del mondo del pensiero e dello spirito che era la mèta del cammino, per cui gli Umanisti animosamente si avviarono. E la conclusione del Rinascimento è la filosofia naturalistica di Bruno e di Campanella, onde l'uomo si dissolve in una infinita natura, che l'uomo trova immediatamente nel profondo del suo proprio essere; e la Riforma, in cui la fede si salva estraniandosi dalla società in cui la vita dello spirito si espande e organizza e per tal modo si attua e consolida e disperdendo la coscienza in un atomismo pericoloso e alla lunga insostenibile. L'uomo non ha per anco raggiunto la piena coscienza del proprio valore. È ancora spettatore nel mondo che è fatto da Dio o dagli altri uomini: natura e società. Attore è soltanto nel mondo che si fa nella sua intelligenza e nella coscienza: in un mondo perciò che apparisce e non può non apparire meramente subiettivo, e come tale privo di effettiva e vera realtà.

Perché l'uomo raggiungesse la coscienza intera dalle sue forze e si persuadesse che egli per essere qualche cosa dev'essere tutto (*aut Caesar, aut nihil*), bisognava percorrere ancora la grande strada che ha fatta lo spirito europeo nell'età moderna: la formazione dello Stato moderno, come libertà, prodotto di tutto il travaglio degli Stati

nazionali europei degli ultimi quattro secoli; e lo sviluppo della filosofia moderna da Descartes in poi.

Lo Stato moderno è il regno della libertà, in quanto assolutamente autonomo, a differenza dello Stato medioevale che è giuridicamente prodotto di una investitura. Non ha in se stesso la sua autorità, ma la riceve. Lo Stato moderno è popolo consapevole del valore della propria personalità, perché tutti gl'individui che lo formano si sentono una sola volontà e una sola coscienza; e in questa consapevolezza trova la ragione della sua autorità. E la personalità dello Stato ha tale valore, perché è la stessa personalità dell'individuo conscia della propria universalità. Autonomo lo Stato, perché libero l'individuo, il cittadino, l'uomo. Libertà che non può significare se non questo: che l'uomo non è limitato, non ha nulla fuori di sé.

Ma il concetto dell'infinità dello spirito lo Stato non l'avrebbe mai consapevolmente fatto valere attraverso la sue istituzioni, se la coscienza politica e morale dell'uomo moderno non fosse stata sorretta e rischiarata dalla filosofia, che da Descartes a Kant dissolve a grado a grado quella metafisica che da Platone in poi aveva costruita una seconda natura al disopra della natura immediata e sensibile. Ci voleva il *cogito* di Descartes, l'esperienza di Locke e di Hume, la percezione di Berkeley, la monade e l'*intellectus ipse* di Leibniz per giungere all'Io puro, alla pura intuizione e alle categorie di Kant, e quindi alla sua sintesi *a priori*, che sbaraglia tutta la vecchia metafisica del cosmo, dell'anima e di Dio, e getta l'uomo moderno nel gran bivio: o non conoscer nulla e cessar di pensare; o pensare e vivere la vita dello spirito, conoscendo un mondo che l'uomo stesso si crea. Fenomeno, noumeno; comunque, pensiero. Nulla di pensabile fuori del pensiero, del nostro pensiero. Nulla, dunque, fuori dell'uomo. Tutto dentro di lui, anche la natura, anche Dio.

Dopo Kant la filosofia lavora intorno a questo nuovo concetto dell'uomo; e l'uomo sa d'avere nel suo pugno il proprio destino. Molte delle vecchie credenze sopravvivono; ma l'energia spirituale che muove il mondo così nelle lotte sociali e politiche come nei cimenti dell'arte e della scienza, della religione e della filosofia è questa coscienza dell'infinità dello spirito immanente nell'Io.

Filosofia idealistica, non alla maniera di Platone e della metafisica tradizionale che l'ideale opponeva alla realtà, ma negativa di ogni trascendenza. Filosofia spiritualistica non nel senso dualistico dell'antico spiritualismo, ma rigorosamente monistica, poiché risolve nello spirito ogni oggetto del pensiero.

La forma più rigorosa di questo spiritualismo è quella a cui è oggi pervenuta l'idealismo italiano, e che si dice attualismo, perché

lo spirito non concepisce come una sostanza, né il pensiero come attributo di una sostanza; ma lo spirito fa coincidere appunto col pensiero, e il pensiero intende non come quel pensiero che l'uomo possa o debba pensare, ma come quello che pensa attualmente, e che è tutto nello stesso atto di pensare. Atto che realizza il nostro essere spirituale, e il solo essere di cui si possa in concreto parlare. Atto che non ha né passato né futuro, poiché nella sua eterna immanenza esso contiene dentro di sé e perciò supera ogni tempo e ogni parte che nel tempo venga distinta come successiva ad un'altra o precedente. Atto vivo, il cui essere è nel realizzarsi, e che non è mai perciò tutto, né mai nulla; ma tutto diviene annientando ogni nulla. Punto, che è centro di tutto, infinita energia in cui si attua ed ha concretezza ogni energia: l'universo naturale, che si specchia nel corpo d'ognuno, e come quel corpo determinato si specchia nella coscienza dell'individuo; il quale è coscienza perciò del tutto, e quindi possiede l'infinita capacità di dire parole che sono immortali come espressione di verità eterne; di sentire sentimenti che brillano in fantasmi d'arte viventi con vigore che trionfa dei secoli e dei millenni; di agire liberamente senza incontrare ostacoli insormontabili.

Questo divino atto che raccoglie in ciascuno di noi, ad ogni istante della nostra esistenza, il complesso di tutte le nostre forze e dal senso più elementare che abbiamo fin dal nascere del nostro essere, fino al più alto pensiero che è sempre svolgimento di quel primo senso, compie e svela a se stesso questo nostro essere, e attraverso di questo l'essere di tutte le cose; questo atto che ci fa guardare intorno, e ci fa distinguere dagli oggetti, e ci costituisce come personalità dominatrice e libera; questo atto non è in noi, è noi stessi. In questo atto consiste la nostra umanità. Per esso ognuno di noi può dirsi uomo, e sentire la responsabilità di questa sua natura, che ponendolo al centro del mondo, dove è il principio originario di tutto, gli impone il dovere di farsi sempre più uomo, potenziando sempre più questo principio, che è pensiero, e perciò dottrina e carattere, conoscenza e volontà, e prima di tutto sentire: sentire degnamente, da uomo che vince ogni limite e così dimostrasi libero, con sentimento che tutto abbraccia e fonde gli animi e affratella.

GIOVANNI GENTILE.

# LA FAMIGLIA DEL FABBRO

## ROMANZO

### I.

L'indole e il destino della città di circondario si riassumono nel selciato delle sue strade. Le selci delle vie d'una città di circondario hanno una durezza tipica, una aggressività inconfondibile. Ogni sasso possiede una sua forma e vita, potremmo portarlo a battesimo e dargli un nome, ha uno sguardo e un odio, una sua voglia ostinata; e si batte per un esatto proposito.

Addosso a quei selci il sole piomba più duro, la pioggia picchia come di metallo. Sopra i corsi delle metropoli pioggia e sole calano a onde, alle vie dei villaggi scendono come voli; ma contro i selciati delle città di circondario il sole punta con tutti i raggi uno per uno, la pioggia s'impegna a fondo con ogni stilla in lotte crudeli.

Tale è la vita della strada a selci per le città di circondario: e la natura degli abitanti ne è tutta determinata. Il cittadino delle asfaltate metropoli è frenetico e distratto, l'indigeno dei battuti del villaggio vive attento ed estatico. Ma l'anima dell'abitatore della città di circondario è fatta intera d'un pezzo opaco e duro di diamante.

* * *

Valòria è città di circondario. Solo la natura dei suoi selci le impedisce fatalmente di aspirare a provincia o a metropoli, ma l'aprirsi libero dell'altipiano verso occidente le permetterebbe una lunga espansione da quella parte. Dagli altri lati il suo profilo è obbligato e immutabile: in curva la cinge ad anello una strada erbosa, il cui ciglio intorno intorno strapiomba a una forra fonda fino ai piedi dell'altipiano; laggiù scorre e s'incurva intorno un bel fiume. Tutta questa circonvallazione fa un lungo e vario belvedere sopra scenari di boschetti e colline. A ovest l'anello si rompe, di là l'al-

tipiano continua coltivato a poderi grassi fino alle montagne che tutto l'anno brillano con le cime gelide in mezzo all'aria.

Vanto locale, a Valòria circa due secoli fa è nato un tal Ramusio, che da ragazzo andò a Cremona e divenne uno dei più promettenti alunni di Stradivario ma moriva giovanissimo e ormai soltanto la sua città si ricorda di lui: la strada che la corre in mezzo da levante a ponente ha nome Corso Ramusio. E a Valòria secondo una leggenda passò una notte Napoleone: la via alberata che taglia in croce corso Ramusio nel centro della città si chiama viale Napoleone. Delle altre vie, le maggiori come al solito furono battezzate a memoria dei personaggi del nostro Risorgimento, le meno importanti e i vicoli hanno conservato nomi antichi pieni d'incanto: vicolo del Gatto zoppo, via del Papero, via dei Cocomeri, sdrucciolo dell'Asino parlante, vicolo dell'Asma, piazzetta del Poeta. Una spianata in cui si allarga la circonvallazione, al punto esatto di nord-est, ha nome Terrazza degli Arcobaleni.

* * *

La mattina del 24 marzo dell'anno sesto avanti la guerra europea, poco dopo l'alba, una lattivendola percorreva via del Papero, si fermava davanti al numero 19, una casetta modesta a un sol piano, spingeva il portoncino che era socchiuso. Aveva salito appena i primi gradini della stretta e ripida scala, quando con uno strillo si precipitò nella via continuando a gridare spaventosamente. Gli urli chiamarono gente prima alle finestre poi sulle porte e nella strada. Lei senza poter articolare parola additava con gesti convulsi il portoncino. Qualcuno vi arrivò e lo aperse, entrarono, spinsero lo sguardo su per la mezza oscurità della scala, e in breve scorsero un cadavere gettato bocconi traverso i gradini. Lo riconobbero per Gaspare Dalla Costa, un ricco contadino che viveva per lo più a un suo podere nell'altipiano e raramente passava qualche giorno in quella piccola dimora che s'era comperata in città. Ora vi stava da cinque giorni, e ogni mattina la detta lattivendola gli portava il latte per la colazione. Chiamati un medico e il Commissario, si assodò che Gaspare era morto da meno di un'ora, d'una pugnalata tra le due scapole. Il cadavere fu rimosso e a suo tempo seppellito, e cominciarono le indagini per ricostruire l'accaduto. La Autorità se ne occupò prima otto giorni febbrilmente, poi un mese attivamente, poi per altri due mesi blandamente, senza alcun frutto. Gaspare non era stato derubato. Non gli si conoscevano nemici. Moriva intestato e senza eredi vicini. Non si trovò indizio che potesse gettare il menomo sospetto su alcuno, adombrare un menomo movente plausibile del delitto.

Alla fine di giugno la Autorità rinunciò all'impresa, mise tutte le carte dell'abortita istruzione in un archivio, e l'affare Dalla Costa fu seppellito anche lui.

Sulla città di Valòria piombò la paura.

Fu una paura nera e dura, una paura da città di circondario, paura sorda, irta di selci.

La vita di Valòria era stata sempre molto sobria di fatti, anemica di passioni; urtò impreparata contro l'avventura misteriosa e torbida. La sua cronaca incolore si trovò tutt'a un tratto invasa di sangue. Fu un'ubriacatura cattiva, sospettosa e greve. Lavorarono i fabbri a battere serrature e congegni difficili per le porte delle case. Per molte settimane nessuno ardì uscire dopo il vespro, dentro le dimore asserragliate le famiglie insonni scrutavano di tra le imposte il buio delle strade vuote, tendendo l'orecchio udivano l'aria solcata da gemiti di moribondi. Ognuno pensava le vie brulicare tutta la notte di torme d'assassini. Ogni mattina all'udire che nessuno era stato ucciso era una maraviglia e quasi delusione; poi ricominciava il farnetico. Gli abitatori delle vie più remote quando dovevano uscire, anche di pieno giorno, chiamavano dalle finestre socchiuse qualche vicino, si univano a gruppi di amici come pattuglie per raggiungere i quartieri del centro. Ma le amicizie si allentavano, dubbi vergognosi le avvelenavano, trasmutavano in odii lugubri. I sogni delle massaie e dei fanciulli, dei padri prudenti, dei vecchi, erano corsi da scale ripide fino al cielo onde d'un tratto rotolavano senza fine cadaveri di assassinati. Si svegliavano con ululi e stridi. Qualche volta in quei risvegli il padre credeva vedere gli occhi del figlio lampeggiargli addosso come coltelli. Finì ogni gioia e si soppresse ogni festa. Così per tutto il luglio: la vita di Valòria intera parve in quel mese l'ultimo giorno d'un condannato a morte. Valòria allucinata s'avviava alla nevrastenia collettiva, al mal di cuore, al delirio di persecuzione, o forse a un generale suicidio. I pubblici luoghi andarono deserti, i caffè e le osterie erano pronti a fallire, non sonò più la banda in piazza la domenica, e molti uomini e molte donne cessarono di credere in Dio.

* * *

Verso la fine di luglio Iddio, per salvare Valòria dalla cupa morte, vi mandò la mania inquisitoria; rapidamente questa valvola di sicurezza cominciò a funzionare. A tre o quattro, qua e là, a insaputa l'un gruppo dell'altro, si riunivano, e l'opinione pubblica cominciò a rifare il processo d'istruzione sul caso Dalla Costa.

Tutto il frutto che s'era riusciti a cavare dall'interrogatorio ufficiale della lattivendola, poteva essere desunto dal seguente dialogo, consacrato negli Atti:

— La mattina del 24 marzo alle ore cinque, recandovi da casa vostra (in vicolo dell'Asma) fino alla dimora dell'ucciso (in via del Papero), avete incontrato nessuno?

— Nossignore.

— Pensateci. A quell'ora qualcuno comincia ad andare per le strade.

— Nessuno.

— Avrete pur dovuto passare per piazza degli Archi, per infilare via Giocondo Bruni e da essa entrare in via del Papero.

— Sissignore.

— Non è possibile che a quell'ora in piazza degli Archi non ci fosse nessuno.

— Non mi pare.

— Ricordate bene: nemmeno una persona? una sola? Una.

— Non so... forse sì, una.

— E perché non lo dicevate? Era un uomo o una donna?

— Chi?

— Ma la persona che asserite di aver visto passare, sola, la mattina del 24 di marzo verso le ore cinque, in piazza degli Archi, non lontano dalla casa dell'ucciso.

— Ah... non so, signor giudice.

— Fate uno sforzo di memoria. Era una donna o un uomo?

— Ma... Forse... Mi pare che era un uomo.

— Che tipo era?

— Come dice, signor giudice?

— Com'era? Grande, piccolo, grasso...?

— Ah non so non so.

— Ma almeno... di che colore era vestito?

— Come di che colore?

— Nero?

— No no.

— Grigio?... Bianco?

— No, signor giudice. Non so, proprio non so.

— Turchino?

— No no.

— Allora... vediamo vediamo... Forse marrone?

— Come sarebbe?

— Marrone, via.

— Ah... forse marrone.

— Dunque la mattina del 24 marzo, poco prima del delitto, la teste vide transitare per piazza degli Archi, a poca distanza cioè dal luogo del delitto stesso, un uomo vestito di color marrone. Quali altri particolari ricordate intorno a quest'uomo?

— Quale uomo?

A questo punto il giudice s'era convinto di non poter ricavare altro dall'unico teste di qualche importanza.

L'istruzione, come si è detto, era stata così interrotta e seppellita alla fine di giugno.

Avvertiamo subito che nemmeno più tardi — e sono passati più di vent'anni — si è mai potuto scoprire chi fosse l'uccisore di Gaspare Dalla Costa. Lo avvertiamo fin d'ora perché il lettore non si metta in mente che il seguito del racconto possa rivelarglielo, e legga in ansia, e poi rimanga deluso, come quando gli ho raccontato la maravigliosa avventura del figlio di due madri. E che gliene importa, al lettore di questo racconto, di Gaspare Dalla Costa? Per lui costui non è che un cadavere, intravvisto per un attimo. Anche a noi non importa niente di Gaspare Dalla Costa. A noi importa l'anima che i selci duri han dato alla città di Valòria, e le patetiche sorti che ne derivarono alla famiglia del fabbro.

* * *

Verso la fine di luglio, una sera verso le sette, al caffè sotto gli Archi, nella piazza che da questi prende il nome, si vide arrivare un uomo alto, dalla carnagione scurissima; due ch'erano seduti a un tavolino lo accolsero con sorpresa e grande allegria chiamandolo:

— Eteocle!

— Ben tornato, Fabbro; siedi con noi; da quanti mesi non t'eri degnato di scendere a Valòria?

— Subito da bere per il Fabbro.

Eteocle li guardò con amicizia, ma non sorrideva. Sedette, e quelli cominciarono a interrogarlo della sua vita nei mesi che non s'erano veduti, e della sua famiglia. Lui rispondeva a poche parole, con simpatia.

Presentiamo Eteocle, che terrà molto posto nella nostra storia.

Aveva ora quarantasei anni; fino a cinque anni avanti aveva fatto il fabbro, era divenuto il fabbro più celebre di tutti quei luoghi per la sua grande abilità nell'arte: tra gli apprendisti era gran vanto aver tirato il mantice alla fucina di via dei Cocomeri, dal Fabbro, come egli era chiamato senz'altro da tutti per l'intera regione intorno. Diciotto anni avanti aveva sposato una ragazza dell'altipiano, avendone in dote un ricco podere; da cinque anni aveva ceduto la

fucina a un giovine nipote e alunno, e s'era ritirato a dimorare nel podere facendosi da un giorno all'altro contadino: là viveva con la moglie e due figli, una femmina e un maschio, Stella e Lelio. Era uomo posato. Parlava poco. Era socievole insieme e solitario, come i gatti.

— Saranno almeno quattro mesi, Fabbro, che non mettete piede in città.

— Anche più. Più.

— Almeno l'inverno dovreste passarlo a Valòria.

— Certo. Lelio ha dodici anni, quest'anno lo metto qui al ginnasio. Appunto cerco un piccolo alloggio, e un po' io un po' mia moglie staremo durante l'anno scolastico con lui.

— Bene, Fabbro; e ogni tanto anderai a far visita alla tua fucina e quando vedrai l'incudine e il fuoco chi sa quante volte prenderai il martello di mano a tuo nipote.

— No no, basta.

— Dove lo prendete l'alloggio?

— Non so, arrivo ora. Ne sapete nessuno libero?

— Non saprei, per il momento.

Dopo una pausa uno dei due disse, abbassando di un tono la voce:

— A volere, ci sarebbe libero quello... Avete capito.

— No.

Abbassando di un altro tono:

— Quello di via del Papero. L'alloggio di Gaspare, via.

Il Fabbro fece una smorfia. Girò il capo con aria seccata, passandosi due dita sul pomo d'Adamo. Poi rispose soltanto:

— No.

E i due subito gli fecero coro:

— No no. Ha ragione. Troveremo di meglio.

— Ma non sarà facile.

— Io tornerò qui tra una settimana per certe spese, con mia figlia.

Parlarono d'altro, e presto Eteocle li lasciò. Andò a fissare una camera per la notte nella migliore delle tre locande della città, che si chiamava « Il Gallo d'Argento ».

Il fabbro non poteva immaginare quale strana bufera si stesse addensando sopra la sua testa. Come si fu allontanato, i due amici, Tito e Mario, prima si guardarono a lungo in silenzio negli occhi. Poi Tito formulava il sospetto:

— È lui?

— Anch'io l'ho pensato — risponde Mario.

— Hai veduto con che orrore ha allontanato il discorso quando abbiamo accennato alla casa di via del Papero?

— Ho veduto.

— E il gesto? il gesto?

— Che gesto!

Dopo cena Eteocle tornò al caffè degli Archi e lo trovò deserto; non vi si trattenne. Fece un giro per la città vuota. Tornò al « Gallo d'Argento », e non gli fu facile farsi aprire. Lo accompagnò nella camera il padrone stesso della locanda.

— Valòria non è più quella — sospirava.

— Ho veduto — rispose Eteocle — ma perchè?

— O Fabbro, si vede che da tanto tempo mancate; ma la Tuta — era il nome della fattoria di Eteocle nell'altipiano — non è poi tanto lontana da Valòria che non dobbiate sapere le cose e rendervi conto.

— Capisco capisco — brontolò Eteocle.

Non era convinto; ma non resisteva a discorrere molto, il Fabbro, e non amava interrogare. Si ritirò scrollando il capo. La mattina dopo, quando Tito e Mario espressero in gran segreto il loro dubbio al locandiere, questi sussultò. Meditò un istante. Poi disse:

— Ora mi spiego.

— Che cosa vi spiegate?

— Non so dirvi. Tutto il contegno del Fabbro, ieri sera, quando gli ho ricordato il delitto.

— Che cosa ha detto?

— Oh non ha voluto parlare, appunto. Si è ritirato in gran fretta. Non mi guardava.

Eteocle non era osservatore. Come la mattina dopo non scòrse ombra negli occhi del locandiere, così nei due giorni che rimase ancora a Valòria nulla lo sorprese nel contegno delle venti o trenta persone con cui ebbe a parlare; nemmeno s'accorse come l'atteggiamento di certi uni differisse da quello di certi altri, cioè: quelli che sapevano e quelli che non sapevano. Prima di ripartire passò alla sua vecchia fucina.

La fucina era un bell'antro vasto: il fuoco in un angolo sotto la gran cappa allegro s'agitava come un animale giovine, mandava luci rosse dappertutto; a quelle vampate l'incudine lucida in mezzo all'antro splendeva ridendo. Eteocle rimase a guardare un poco il nipote mentre lavorava, ma non provò nessuna nostalgia.

I due apprendisti gli porsero il martello più grande mentre appoggiavano una sbarra arroventata all'incudine e con la tanaglia ve la tenevano ferma, lo invitarono a dare qualche colpo di mar-

tello; per invogliarlo, due grandi ne dette il nipote, che per un attimo riempirono la fucina di scintille e barbagli fino al soffitto bruciato. Ma Eteocle non si levò le mani di tasca.

— Il Fabbro è cambiato — dissero poi i due apprendisti al nipote di lui.

Gli apprendisti e il nipote erano tra coloro che non sapevano ancora. Perciò appunto la loro osservazione, quando fu conosciuta, ebbe gran peso.

Quando otto giorni più tardi si vide il Fabbro arrivare sul suo carrozzino con la figlia, l'accusa era ormai nel cuore di tutta la città. Una grande aura di compassione accompagnò ogni passo di Stella. Stella aveva diciassette anni.

Mario e Tito aspettavano Eteocle al varco per fargli una domanda decisiva. Perché qualcuno, in quella settimana in cui maturò e prese forma l'accusa di Valòria contro Eteocle, aveva loro domandato:

— A proposito, di che colore era vestito il Fabbro quando l'avete visto agli Archi?

— Di che colore?

Né Mario né Tito seppero rispondere. Ne rimasero molto confusi. Tentarono di giustificare:

— Che importa? Capirete che non se lo sarebbe rimesso, il vestito color marrone.

— Si deve stare attenti a tutto. Un giorno o l'altro lo rimetterà.

Quando dunque, una settimana dopo, il Fabbro tornò, Mario e Tito arrivarono come per caso al « Gallo d'Argento » che Eteocle e Stella stavano terminando di pranzare. Sedettero alla loro tavola e accettarono un bicchiere di vino. A un certo punto Mario disse a Eteocle:

— Fabbro, non vi sta bene questo vestito blu. Vedete che vi fa una piega qui dietro il collo?

Eteocle si mise a ridere:

— E chi ha mai fatto caso a queste cose?

Qui Tito portò il colpo.

— Ne avete di migliori. Ricordo quanto vi stava bene il vestito color marrone.

Eteocle brontolò con scarso interesse:

— Non ricordo nemmeno d'aver mai avuto un vestito color marrone.

Ma Stella intervenne:

— Sì babbo, ce l'hai. Ma — qui si rivolse agli altri due — sono già alcuni mesi che non se lo è più messo.

Santa innocenza.

A Valòria non occorreva di più per considerare compiuto e perfetto il suo paziente edificio.

Ora tutto era pieno, vagliato, pronto.

Il padre e la figlia ripartirono la sera stessa per la campagna.

Tre giorni dopo il Fabbro con la sua famiglia di buon mattino stavano a prendere il caffè e latte nella grande cucina della casa colonica: lui Eteocle; e la moglie, Aida; e i loro figlioli, Stella, che già abbiamo sentita candidamente parlare, e Lelio che anderà quest'anno in ginnasio. Anche Stella vorrebbe passare l'inverno a Valòria. I genitori desiderano contentarla. C'è una servetta che si chiama Dolores, va e viene. Quelle persone parlano con tranquillità. Fanno disegni per l'inverno, per l'anno prossimo, per il lontano avvenire. L'aria è queta, per la vasta stanza non corre il più piccolo presentimento. Un contadino arriva a dire che il cavallo è sellato: Eteocle s'alza, deve andare a fare il giro del podere. Il gruppo familiare si scompone.

Ed ecco si sente rumore dalla parte dell'aia, ognuno ristà dai suoi movimenti, tende l'orecchio. Il rumore si concentra in passi pesanti e mai uditi. La porta s'apre, entrano due carabinieri, e arrestano il Fabbro. Lui è immoto, pare istupidito. Strilli, sbattimenti, cadute, sopraggiunge contadiname esterrefatto, una orrida paura gela l'aria intorno alla casa, cala su tutta la Tuta, sui prati, sui campi: la Tuta tanto bella, verde, gialla, grassa, gonfia di cose buone, solcata di sentieri e d'acqua; e ora la traversano i carabinieri in carrozzino tenendosi in mezzo Eteocle imbambolato e scosso da brividi come un epilettico.

Ricominciò l'istruzione. Quanto si va meglio ora. Allora non c'era che un delitto, oggi c'è un accusato: la tecnica della Giustizia può giocare con tutti i suoi congegni; ci si muove, c'è materia, c'è spazio, si respira. Finita l'istruzione, dopo non troppo tempo, il processo. La Corte d'Assise è diventata il cuore di Valòria, Valòria non vive che di quelle udienze lente nello stanzone nero: il cuore di Valòria è quella gabbia rigida in cui solo sta il Fabbro.

È una gabbia perfetta. La Corte d'Assise di Valòria è, per ragioni di opportunità topografica, la più importante in tutta la regione attorno; e ha voluto fabbricarsi un capolavoro di gabbia. Non è soltanto un recinto di sbarre. A una certa altezza — non molto più d'un uomo alto — in ognuna delle sbarre verticali s'innesta una sbarra orizzontale, e va a figgersi entro il muro; la gabbia ha così il suo soffitto, il reo non può volarsene via dalla parte di sopra.

L'usciòlo della gabbia è minuscolo. I magistrati che dimorano a Valòria sono molto orgogliosi della loro gabbia.

Oggi il cuore di Valòria è quella gabbia rigida in cui solo sta il Fabbro, e pare intorno a lui immensa.

Tra l'istruttoria e l'attesa del processo Eteocle aveva fatto sette mesi di carcere preventivo.

Nella istruzione e per tutto il processo non faceva che tremare. Fu inabilissimo, goffo, impreparato, lento oltre ogni immaginazione a capire e a farsi capire. Questo contegno, quel tremito continuo, riuscirono dannosissimi alla sua tesi. L'innocente deve essere baldanzoso e con la testa alta. Lui s'impappinò e contradisse quasi a ogni domanda e risposta. Non seppe dire quando avesse indossato per l'ultima volta il vestito color marrone, né perché dopo quella non lo avesse messo più; e l'accusa dava per indiscusso che l'omicida aveva un vestito color marrone. Nella requisitoria del Pubblico Ministero quell'interrogatorio della lattivendola è divenuto un vangelo, le impressioni di Tito e Mario, del locandiere, dei giovani fabbri, sono fari ultrapotenti a illuminare la verità. Tuttavia il còmpito del difensore fu facile, fin che non era che da dimostrare la debolezza dell'accusa. Non seppe provare l'innocenza assoluta di Eteocle, la impossibilità materiale e morale della sua partecipazione al delitto. Eteocle era stato troppo inabile, non aveva saputo opporre un alibi brillante. Interrogato come avesse passato le giornate del 25 e 26 marzo, fu incerto nel rispondere. Neppure io scrittore saprei dire dove ho passato il giorno 25 del marzo di quest'anno, non uno di coloro che mi stanno leggendo saprebbe dire di che colore era vestito il giorno 26. Ma noi non siamo accusati. L'accusato queste cose deve saperle. Anche quanto ai giorni delle sue venute a Valòria avanti il delitto, il Fabbro era stato impreciso e contradittorio.

Quando la Corte si ritirò per deliberare, nella sala si stese un intenso silenzio. Nessuno sapeva pronosticare l'esito. Ognuno in cuor suo era combattuto e diviso. Nella grande gabbia Eteocle continuava a correre con l'occhio su e giù per le sbarre all'infinito. Non vedeva nessuno. L'aula era piena come una foresta. In fondo al banco riservato alla famiglia del Fabbro, tutti stretti come una persona sola, amalgamati: Aida, Stella, Lelio, anche la serva Dolores: otto occhi sbarrati, verso l'avvocato, verso il Pubblico Ministero, verso chi sta parlando; anche verso Eteocle quando interrogano lui: ma lui non aveva parlato mai, aveva balbettato. Ora che tutta la sala tace, la famiglia del Fabbro non sa a chi guardare; ora che tutta l'aula è gonfia di silenzio, che tutta la città Valòria, fuori, è immersa in quel silenzio teso come uno spasimo e se l'attesa durerà un minuto

di più Valòria scoppierà fino al cielo e non ne sarà più traccia nel mondo, ora che non c'è nessuno più a parlare, la famiglia del Fabbro non sa più dove guardare. Così si guardano loro l'un l'altro. Forse non si riconoscono. L'aria sembra piena di vapori di piombo. Una nuvola passa sul cielo (perché fuori v'è un cielo), e dal finestrone entra un'ombra enorme, occupa in silenzio tutta l'aula e la annega. La nuvola s'è allontanata, torna la luce nell'aula, luce allibita, luce di larva, bianco di calce, luce da Corte d'Assise. Infatti entrando l'usciere annuncia alto:

— La Corte!

I magistrati entrano e coperti siedono; entrano a fila i giurati e raggiungono i loro stalli come un piccolo gregge ammaestrato.

L'aula pare una corda di violino che sta per spezzarsi.

Il Presidente legge la sentenza. Eteocle è assolto.

## II.

Con l'assoluzione del Fabbro, Valòria respirò. L'aria tornò a ventilare le vie, dai tetti scendeva a giocare con le prime erbe delle sue campagne, perché è il mese di marzo. L'amore alla vita riprese a splendere ogni aurora dalle punte dei lontani monti, ogni sera le coppie degli innamorati aspettare le stelle dalla Terrazza degli Arcobaleni. Le finestre e le porte di tutte le case si spalancarono.

Tutto questo è orribilmente illogico. Secondo logica, a Valòria doveva ricominciare più nero il sospetto e la paura.

Ma la paura non ha logica. Ha una vita prescritta: o uccide l'uomo, o da sé si dissolve e allora lui resta libero. Valòria non era morta, e fu libera.

C'era nel fondo un'altra ragione.

Una frase, che sarà tutto il motore di questo racconto, quella frase era già stata detta. Era pronta. Qualcuno, o molti, l'avevano sentita; certo ancora nessuno la aveva valutata, ma anche le città, anche le nazioni, hanno il loro caro subcosciente, tal quale come noi uomini uno per uno. Valòria non si rendeva alcun conto della cosa, e a chi avesse domandato il perché di quell'assurdo, avrebbe alzato le spalle. La ragione dunque non la conoscevano, ma la avevano in serbo. E questo è una forza enorme. Metti a uno in tasca a sua insaputa una rivoltella: anderà più sicuro verso il pericolo, anche se non sa d'essersi accorto che ha un'arma.

Questa ragione, cioè quella frase, noi pure la teniamo in serbo, e la diremo un poco più tardi. Frattanto c'interessa troppo lo spetta-

colo della frenesia che s'impadronì di Valòria alla notizia che Eteocle era libero.

* * *

Eteocle, ch'era parso inebetire per l'accusa, parve impazzire per l'assoluzione.

Non capì subito. Alla lettura della sentenza, rimase immoto: le parole della Corte, arrivate alle alte aste di ferro della sua gabbia, vi restarono impigliate qualche tempo prima di raggiungere lui e la sua mente. Intanto tutta l'aula era scoppiata in applausi. La Corte s'alzò e se n'andò in fretta; l'applauso usciva dalle finestre e correva giù per le scale, s'incanalò nelle strade, gonfiò le piazze; vi fu un punto, in cui tutta intera Valòria stava applaudendo, con le mani e con le voci: anche i neonati battendo sulle mammelle tronfie, anche i vecchi infermi in fondo ai loro letti.

Eteocle guardò intorno a bocca aperta. Allora i carabinieri — e certo erano quei medesimi che sette mesi innanzi avevano traversato la Tuta col Fabbro in mezzo — ridendo aprirono la gabbia, lo tiraron fuori di peso, lo buttaron nelle otto braccia della sua famiglia (compresa la serva Dolores); attorno al gruppo venti altri s'attaccarono, e spinsero tutti giù per lo scalone. Soltanto quando fu all'aria aperta, Eteocle capì.

Riuscì a sgrovigliare le lunghe braccia e alzarle al cielo, le sbatté due o tre volte nell'aria girando intorno sul collo quel suo volto brunissimo; poi buttò lontano roteando il cappello, che cento mani raccolsero a volo e immantinente inghiottito scomparve senza lasciare traccia di sé sulla terra.

Finalmente Eteocle scoppiò a ridere; poi si scrollò tutto, si scosse d'addosso la famiglia e gli amici e spiccò un salto prodigioso in alto: ricadendo sulle gambe aperte cominciò a ballare; lui non aveva mai saputo che cosa fosse ballo, e ora lì sulle selci improvvisa un ballo scatenato, a smisurati lanci e piroette di trottola, allargando le braccia battendo i piedi e le mani, in mezzo al clamore.

Subito con lui tutta la famiglia e gli amici e il paese ballavano, e così ballando cominciarono a spostarsi. Mentre un ritmo rapidissimo moveva le loro grida, un tempo lento si mise a dirigere il loro cammino: come un gran serpente si snodavano a onde ampie lungo le strade, sboccando nelle piazze diveniva una marea. Portata dal popolo la famiglia del Fabbro raggiunse l'albergo del « Gallo d'Argento », ove i vini rossi cominciarono a zampillare, apparvero carni sanguinolente, fumidi vulcani di paste sugose: dappertutto ora nel paese per gioia si beveva e mangiava, lampioncini rossi quasi d'incanto si tro-

varono appesi lungo tutta la circonvallazione che gira intorno Valòria: così nelle tenebre le cinsero una corona di lume che per tutta la notte maravigliò da lontano le stelle. Fino al mattino durò il tripudio, quando il sole spuntò d'un tratto giallo e allegro senza gli indugi lividi dell'alba.

Lo spettacolo di Valòria in allegrezza dopo l'incubo lungo, mi riempie di piacere. Solo mi turba il pensare tutt'a un tratto, che forse una uguale frenesia di festa la avrebbe sconvolta, se Eteocle fosse stato condannato.

* * *

Occorsero tre giorni, alla famiglia del Fabbro, per rimettersi. S'erano installati tutti al « Gallo d'Argento », e risolsero di passarvi la primavera; poi l'estate alla Tuta, e per l'inverno trovarsi un alloggio in Valòria.

Il quarto giorno tornò da Eteocle l'avvocato che lo aveva difeso, e rinnovò le congratulazioni, stringendogli forte a lungo la mano in una stretta gioiosa.

— Come sapete certo, siete stato assolto con la scheda bianca.

Eteocle rimase zitto. L'avvocato s'affrettò ad aggiungere:

— Poco importa del resto. Abbiamo avuto una grande vittoria. Non ci state a pensare.

E di nuovo e più a lungo gli strinse la mano, in una stretta piena di cuore.

Quando colui se ne fu andato, Eteocle pensò un poco poi domandò alla moglie:

— Che cosa voleva dire l'avvocato, con la scheda bianca?

Aida s'accigliò con aria di grande sospetto, e rispose:

— Chi sa?

Dopo un altro silenzio, Eteocle concluse:

— All'avvocato non ho avuto il coraggio di domandarlo. Ma domani mattina m'informerò da qualche amico.

La mattina dopo Aida lo svegliò ch'era ancora notte, urtandolo due o tre volte gagliardamente col gomito. Il Fabbro sussultò:

— Che c'è?

— C'è che ci ho ripensato.

— A che cosa?

— Ho pensato, che è meglio non domandarne agli amici. Io non ci vedo chiaro. In queste cose c'è poco da fidarsi.

— Domandare di che cosa?

Aida abbassò la voce e alzò la faccia come se temesse di farsi sentire da qualcuno sotto le coltri del grande letto:

— La faccenda della scheda bianca.

Eteocle s'alzò a sedere sul letto, ripreso di colpo da quel mistero. Si mise a fissare il rettangolo della finestra, che si stava imbiancando.

Lei riprese:

— Ho pensato che noi due ci vestiamo subito, e ce ne andiamo, ma soltanto io e te, col carrozzino, da mio zio Giovanfrancesco. Lui faceva il cancelliere e queste cose deve saperle. In un quarto d'ora siamo pronti. Due ore e mezzo andare, due e mezzo tornare, più d'un'ora là non staremo; se partiamo alle cinque e mezzo, prima di mezzogiorno siamo tornati.

Già era scivolata giù dal letto e cominciava a vestirsi. A Eteocle non rimase che imitarla. Compirono l'operazione in breve e in silenzio. Quando furono pronti lui disse:

— Tuo zio è il solo che non s'è fatto vivo.

La moglie rispose con un gesto evasivo; e aggiunse con rispetto:

— Lui è fatto così.

Andò nell'altra camera a svegliare Stella e raccomandarle il fratello: — dobbiamo andare a vedere un podere ma prima di mezzogiorno siamo a casa —. Scese nella cucina dell'albergo e riempì di provvigioni un panierino, mentre Eteocle toglieva dalla rimessa il carrozzino e vi attaccava il cavallo. Le vie di Valòria erano ancora deserte, tutte le persiane stavano imbambolate e confuse, la luce viscida dell'alba primissima s'attaccava ai tetti delle case e di là strisciava giù lungo i muri come le lumache. Ma a ogni volgere di via il giorno appariva più vero. Eteocle domandò: — Davvero credi che lui saprà dircelo, che cosa vuol dire? — Diamine, risponde lei, uno che è stato cancelliere —. Quando uscirono dalla porta della città, il giorno sgorgò a torrenti sul mondo.

L'altipiano apparve in tutto splendore e le montagne che lontano lo chiudevano folgorarono d'oro. I prati all'infinito erano soffici d'un basso vapore candido, onde emergevano caste le forme degli alberi nudi. L'aria era piena di cinguettii. Eteocle si sentì allargare il petto, dava frustate allegre nell'aria che rideva di compiacenza. Qui era molto più bello che tutte le ore che aveva passate a mangiare e bere in mezzo alle case: soltanto ora Eteocle sentì davvero di non essere più in prigione. Avrebbe voluto dirlo, ma non sapeva come; si volse alla moglie cercando una parola per comunicarle il sue benessere improvviso. Ma Aida stava tutta addossata tra lo schienale e il bracciuolo del carrozzino stretta in uno scialle bigio, il volto più che mai sospettoso e chiuso. Eteocle se ne intimidì, la sua allegrezza si fiaccava. Invece il cavallo trottava con felicità, dava

buffi scrolli della testa verso i paracarri più chiari, o le rare biciclette che filavano sull'orlo della strada affrettandosi alla città. Giunsero a pochi passi da un bivio; a destra s'andava alla Tuta, a sinistra si doveva prendere per arrivare alla casina dello zio di Aida; Aida mise una mano sul braccio al marito:

— Rallenta un momento.

Lui rallentò, e poiché l'altra continuava a premergli il braccio, fermò del tutto, con gran dispiacere del cavallo. La donna si guardò intorno. Non c'era anima viva, ma lei abbassò ugualmente la voce:

— È meglio credano che andavamo alla Tuta. Ma non c'è nessuno, vai, volta.

Il Fabbro scosse le briglie e tirò a sinistra. Per qualche tempo andarono tra due siepi di biancospino, macchiate appena di gemme, poi la strada saliva alquanto in curva, si faceva stretta e sassosa, tornava piana; infine affrontava una breve salita: si misero al passo, e sboccarono davanti alla casina ove aveva dimora Giovanfrancesco.

Questo Giovanfrancesco, anzi Giovanfrancesco Laronio, era, come ho detto, zio della moglie di Eteocle. Che fosse stato cancelliere era un orgoglioso e veniale errore di lei; in verità egli aveva fatto per lunghi anni lo scrivano presso un avvocato a Roma. Aveva copiato atti e comparse per quarantacinque anni, poi gli era toccata una piccola eredità: comperata quella casetta, vi conduceva una vita perfettamente solitaria. Il suo principale era stato, oltre che avvocato, buon conoscitore di lettere classiche, come accadeva a quei tempi; i quali gusti s'erano attaccati allo scrivano: dalla capitale s'era portata l'*Eneide* ridotta dal Caro, una traduzione in prosa dell'*Iliade*, una traduzione arcadica del *Paradiso Perduto*, e la *Gerusalemme*. Li rileggeva continuamente, e ogni volta li dimenticava per poter riprendere a leggerli. Tutto ciò gli aveva creato presso i suoi parenti, che non vedeva mai, una situazione mitica. Per questa aveva potuto trascurare, come s'è visto, di prender parte alla angosciosa traversia toccata al suo nipote d'acquisto, Eteocle detto il Fabbro.

La misteriosa faccenda della « scheda bianca » doveva essere sembrata, al diffidente istinto di Aida, molto importante e grave, se per essa lei s'era risolta ad andare a disturbare nel suo eremo quella creatura superiore.

La casa era piccolissima, a un piano. A terreno c'era la porta, e sopra essa una finestra.

L'impannata della finestra era chiusa. Poiché era presto ancora, i due coniugi si disponevano ad aspettare qualche tempo prima di farsi vivi; ma subito la impannata si socchiuse, poi s'aperse del tutto e si vide apparire la faccia a grinze e la testa canuta del vecchio.

Quella faccia non espresse alcuna maraviglia.

Tanto indifferente era, guardando abbasso verso quelli, ch'essi neppure capivano se egli li vedesse. Così stettero tutti per un po' immoti e zitti, i due con la faccia in su e lui in giù. Finalmente Aida non resisté alla tortura, dette un guizzo nervoso in tutta la persona e alzò una mano verso la finestra aprendo insieme la bocca per salutare o chiamare. Ma un gesto improvviso del vecchio la trattenne.

— Zitta! — sussurrò di lassù con una specie di stizza. Richiuse la finestra. Eteocle e Aida si guardarono. Sentirono il passo dell'altro, dentro, scendere cautamente le scale. Poi si sentì rumore di chiavistelli, il vecchio apparve sulla soglia, e ivi si fermò, ostruendola quasi, a fissarli bene.

— Dobbiamo parlarvi, zio — disse la donna.

Giovanfrancesco pensò, poi si scostò e li fece entrare. Quella prima stanza era una cucina, in fondo a essa una scaletta portava nella stanza di sopra; e questa era tutta la casa di Giovanfrancesco Laronio.

Mentre Aida cominciava il racconto prendendola molto di lontano, Eteocle andò a legare il cavallo, col carrozzino attaccato, a un ferro ch'era nello spigolo della casa, poi li raggiunse. La donna stava esponendo la lunga storia a Laronio, che pareva non averne mai sentito parlare. Nemmeno ora pareva interessarsene menomamente. Erano seduti tutti e tre intorno al tavolone ch'era nel mezzo e su cui Aida aveva posato il paniere con le provvigioni; ma il contegno distratto del vecchio la intimidiva, lei non osò proporre di far colazione. Eteocle aveva fame e guardava il cestello sospirando.

Aida raccontò la scena dell'arresto. La zio non batté ciglio. Aida cominciava a smontarsi. Faceva prodigi di pazienza per non prenderlo per il bavero e dargli uno scossone, che si svegliasse. Ora narrava la lunga prigionia del marito; il Fabbro si sentiva arrossire, ma aspettava in silenzio, senza più un'ombra di fiducia. E la donna narrò il processo, e, a suo modo, le arringhe. Giovanfrancesco la guardava tra un occhio e l'altro. Poi l'assoluzione, il trionfo, la gran festa di tutta la città. Qui fece una pausa più lunga, aspettava; domandò:

— Che ne dite, zio?

— Non dico niente.

Eteocle si stava grattando furiosamente un ginocchio. Sentì quel silenzio freddo, e si fermò.

— Lo sapete, zio — domandò Aida frenandosi a stento — perché siamo venuti a disturbarvi?

— Non lo so.

— Ecco: ieri l'avvocato ci ha detto come è stata questa assoluzione. Sapete come è stata?

— No.

— Ecco: è stata con la scheda bianca.

Scrutava; ma nulla mutò nel volto o nel contegno del vecchio.

— Ma non ci ha spiegato che cosa vuol dire. Voi, che siete istruito in cose di legge, e niente vi sfugge, dovreste spiegarcelo. Siamo venuti apposta, per salutarvi, e per domandarvi questo. Così all'occorrenza possiamo regolarci.

Silenzio.

Poi lo zio mosse gli occhi.

Tolse lo sguardo dalla faccia di Aida, lo portò a quella di Eteocle, che subito si fissò le punte delle scarpe.

E la faccia dello zio cominciò a illuminarsi d'un sorriso.

Ora moveva gli occhi lentamente dall'uno all'altro, e il sorriso si faceva sempre più nitido. Pareva venisse da un lume interno che gli intepidiva di simpatia e di bontà tutta l'anima e il volto.

Finalmente parlò, dicendo:

— Miei cari, ho molta fiducia in voi, e voglio dimostrarvela. Vi faccio vedere, a voi soli, una cosa importante.

S'alzò. I due stupefatti lo imitarono. Aida sognò in un attimo tesori nascosti. Eteocle tese l'orecchio a uno scalpitare del cavallo, di fuori; pensò che forse il sole lo aveva raggiunto. Il vecchio andò in fondo alla stanza, e posto un piede sul primo gradino di quella scaletta di legno si voltò invitandoli:

— Salite pure dietro me.

Si avviarono.

Arrivati su, l'ospite si voltò una volta ancora:

— Badate, è una prova grande che vi do. Conto sulla vostra discrezione.

Stavano tutti e tre, l'uno all'altro addossati, sulla soglia della camera di Giovanfrancesco Laronio.

Era semplicissima. In un angolo un letto di ferro, poi una catinella sopra un trespolo. A fianco al letto una sedia su cui stavano gettati alcuni capi di vestiario. Sopra un panchetto di legno sotto la finestra i quattro famosi libri di Giovanfrancesco, quattro poemi popolari, *Iliade*, *Eneide*, *Paradiso Perduto*, *Gerusalemme*.

Ma di fronte a tutto il resto, lungo la parete di destra si appoggiava e stendeva un mobile di ben diversa famiglia da quelli. Era un armadio stretto e lungo, alto quasi come un uomo, di aspetto nobilmente vecchissimo: legno nero per lungo sudiciume, qua e là qualche bianco di calce. Era chiuso da due sporti simmetrici; in

ognuno d'essi qualche zona era stata abilmente raschiata da ogni crosta e gromma, e vi apparivano chiazze di colori vivissimi, il rosso, l'oro.

I due coniugi guardavano dalla soglia. Il vecchio un passo innanzi con un braccio a mezz'aria e la mano a ombrello indicava il mobile, con l'aria estatica che è nelle Adorazioni del Bambino Gesù. Ora egli fissava i due: il suo volto era pieno di ispirata commozione.

Eteocle intuì che il vecchio aspettava qualche parola, e domandò con cortesia:

— Che cos'è?

Peggio fece la donna, interrogando:

— Che cosa ci tenete in quel canterano?

Il vecchio lasciò cadere il braccio.

Il suo volto s'accese di collera; prima che ne avesse trovato le parole, passò dalla collera al disprezzo più desolato e profondo.

— Questo — sibilò — è per lo meno del millecinquecento. Per lo meno. Anche di più, forse del millequattrocento. Sapete che cosa vuol dire? No, non sapete niente. Non capite niente. Non meritavate la mia fiducia. Sapete, per farvi un'idea, quanto tempo c'è voluto per mettere a luce quei pezzi di pittura? Un mese, lavorandoci tutto il giorno, secondo l'arte. Ecco lì.

Additava un altro panchetto, che prima coloro non avevano avvertito perché era in ombra, carico di palette metalliche di varia forma, e di bottiglie con liquidi strani.

— Tutto tutto secondo le regole. E altri due mesi forse mi ci vorranno, prima che i due sporti siano liberi del tutto. E sapete che cosa troverò là sotto la crosta? Dei ritratti. Di uno si vede già la forma della testa, ecco, e spunta anche del verde, un pezzo di corona d'alloro; un poeta, certo, e frate Paolo è quasi sicuro che deve essere Virgilio. Ma lo sapete che cosa vuol dire Virgilio? Domandatelo a frate Paolo, che tutti i sabati scende apposta dal convento fino a qua, e m'ha insegnato ogni cosa, e passa intero un giorno ogni settimana ad aiutarmi. Avete capito ora? No no. Non capirete mai. E allora, via di qui. Tornate a casa. Voi pensate ai casi vostri, io penso ai miei, che valgono qualche cosa di più. Mi pento proprio di avervi fatto vedere. Perle ai porci. Sempre per troppo buon cuore. Almeno non dite niente a nessuno, guai se vengo a sapere che qualcuno lo sa, vorrà dire che avete parlato voi. Il primo che verrà a cercarmi, saranno due palle di doppietta nella testa. Via via.

Li spingeva, entusiasta e furibondo, fanatico e sprezzante; li mandò giù, rimise in mano ad Aida il cestello. Aida per disperata tentò ripetere la domanda:

— Avete ragione, zio, e siamo degli ignoranti; ma quello che vi abbiamo raccontato, pensate che gran disgrazia per noi... Che cos'è la scheda bianca?

— Che cosa volete che ne sappia io? Andate, addio addio.

Finita al trotto la discesa, già bene innanzi nella strada sassosa e quasi al bivio della Tuta, solo allora Eteocle osò aprire la bocca. Non fece recriminazioni alla moglie per il ridicolo tentativo. Si accontentò di dire:

— È un po' ammattito, tuo zio?

— È un vecchio rimbecillito egoista — scoppiò furibonda la donna —. Frusta, frusta; ci ha fatto perdere la mattinata per niente, e in paese chi sa dove crederanno che siamo andati. Al diavolo la scheda bianca. E tu potevi domandare al tuo avvocato. È il suo mestiere, lo abbiamo ben bene pagato. Ma frusta, non sei più neppure capace di dare una frustata a un cavallo?

Il cavallo volava, molto inquieto delle condizioni di mente dei suoi padroni. Il sole era alto e tutte le nebbie e le brine erano sparite. La primavera era a mala pena tiepida ma ad Eteocle grandi gocce di sudore scendevano dalla fronte. Quando raggiunsero le prime case di Valòria, un gruppo di oziosi li salutarono da una cantonata con allegrezza:

— Ben tornato, Fabbro. Siete stato molto mattiniero quest'oggi.

Ma Aida sentì in quel saluto un getto di orrido veleno.

* * *

Anche procedendo, e lungo tutto il Corso Ramusio, incontrarono più d'uno di questi sguardi. La frusta di Eteocle, ch'era stata tanto allegra sulla strada maestra anche dopo l'accoglienza di Laronio, ora sotto l'influsso della crescente diffidenza di Aida si faceva stizzosa. Sboccarono in piazza Grande. Un crocchio di gente discorreva fitto sotto il portico di sinistra, davanti al Circolo Valauriense; vedendo il carrozzino tacquero, ma senza voltarsi a salutare. Il cavallo senza bisogno di guida piegò a destra, entrò dalla parte del cancello nel cortile del « Gallo d'Argento ». Anche là c'erano gruppi e colloqui misteriosi, che improvviso tacevano all'apparire di Eteocle.

Lui non se n'accorgeva chiaro, ma si sentiva intimidito. Aida aveva un serpente in ogni vena. Era pronta a rispondere per bene a chi l'avesse interrogata sulla gita mattutina, ma nessuno domandò nulla e questo moltiplicava la sua stizza. Mentre il marito staccava e ricoverava la bestia, Aida chiamò verso una finestra:

— Stella!

Dopo qualche minuto videro uscire nel cortile, dalla scala interna dell'albergo, il giovine professore Danilo. Aveva l'aria rabbuffata, non salutò e forse non vide, se n'andò dal cancello spalancato con l'aria d'uno che cerca un uscio da sbattere. Aida chiamò di nuovo:

— Stella!

Finalmente Stella si affacciò. Aveva gli occhi rossi.

— Scendi. Dov'è Lelio?

Lelio li raggiunse subito, e seguì i genitori nello stanzone ch'era la sala da pranzo dell'albergo. Andarono a un tavolino appartato, s'erano portati il noto paniere e non ordinarono che del vino.

— Che novità ci sono? — domandò Aida con aria indifferente al locandiere.

Questi deponendo sulla tavola il boccale disse sostenuto:

— Sapete che a me non piace far chiacchiere.

E scomparve. Solo allora arrivò Stella; s'era ricomposta, ma non disse parola.

— Che cos'hai? Da dove veniva Danilo?

— Lasciatemi stare.

— Su faremo i conti.

Mangiarono in silenzio, poi Lelio scappò in strada e Stella corse su a chiudersi in camera. Erano arrivati dalla Tuta alcuni contadini; in piedi, in mezzo al cortile, riferivano a Eteocle le novità dei campi e ricevevano gli ordini. Questo distrasse il Fabbro dal suo disagio. Aida era andata in cucina ad aiutare l'ostessa: la quale era una donna grassa e pacifica, quella cucina era tutto il suo mondo; Aida non tentava neppure di cavarne qualche cosa.

Aida sarebbe certamente morta di bile compressa se le cose avessero continuato così tutto il giorno. Andando e venendo per la cucina ogni tanto s'affacciava agli usci, sorvegliava ogni movimento; aveva veduto il marito licenziare i contadini e rientrare in sala. Poco passò, che similmente vi entrarono, arrivando dalla parte della strada, Tito e Mario. Aida piantò in asso l'ostessa e le faccende, s'asciugò in fretta le mani e corse a raggiungere i tre uomini.

Tito e Mario erano in un angolo con Eteocle. Tito (o Mario, che per il nostro racconto fa e farà sempre lo stesso) stava dicendo al Fabbro:

— Non lo avete ancora veduto?

— Chi?

— Come, nessuno v'ha detto niente? È arrivato quello là. L'erede.

— L'erede di chi?

Tito e Mario si guardarono in faccia e si misero a ridere, Aida non seppe resistere più e andò in furia:

— Parlate chiaro e non teneteci sui carboni. Che credete non mi sia accorta che c'è qualche cosa in aria? Colpa tua, che sei nato apposta per farti prendere in giro dal mondo intero.

Tito disse con malizia:

— L'erede. L'erede del morto.

Mario commentò:

— Se è erede, è erede d'un morto, questo la nostra Aida lo sapeva da sé.

— Via, diglielo. Del morto ammazzato. Di Gaspare. Gaspare Dalla Costa.

La maraviglia smisurata fermò nei nervi di Aida ogni movimento.

Anche Eteocle rimase un momento immobile e come incantato.

Ma fu il primo a ricomporsi. Disse:

— O non era... dove?... in Germania, avevano detto.

Aida tornò agitatissima:

— E che viene a fare qui?

— È venuto a raccogliere l'eredità, come si dice. È andato su, col nostro notaio, al podere del morto. C'è anche altri due forestieri; pare che uno gli comperi subito il fondo. Ma se volete maggiori particolari, domandateli...

— Sta' zitto — mormorò Mario malignamente dandogli di gomito.

— No no — strilla Aida — dovete parlare.

— Ma certo, non c'è niente di male. Domandateli a vostra figlia Stella che gli ha parlato.

Aida si sentì invadere da una collera immensa, parendole fare una gran brutta figura di fronte a quei due a non aver saputo niente dalla figlia. Corse su come indemoniata, e poco dopo si sentirono urli, strilli, gemiti, sbattere di porte. Eteocle impacciatissimo tendeva l'orecchio al fracasso, mentre Tito e Mario gli dicevano:

— Questo Mauritano, che è il nome dell'erede di Gaspare Dalla Costa, ha detto che per le cinque sarà qui di ritorno e vuole conoscervi.

Come i due se ne furono andati, lui raggiunse la moglie. Le cose erano andate così: il Mauritano, arrivato la mattina alle otto, era salito a cercare di lui, e, assenti lui e la moglie, aveva parlato con Stella. Nessuno assisteva al colloquio. Stella asseriva che il forestiero non le aveva detto proprio niente d'importante: era venuto per vendere il podere ereditato e poi ripartire. Trovava Valòria un paese incantevole. Ecco tutto. Ma dalle testimonianze delle vicine risultava che questo colloquio innocentissimo fosse durato almeno quaranta minuti. Il giovane e la fanciulla erano sempre stati in piedi nel vano d'una

finestra, e quasi tutto il paese era sfilato lì sotto a vederli senza che essi se ne accorgessero. Alle otto e mezzo andando al ginnasio a far lezione, era passato anche il giovane professore Danilo.

Danilo qualche mese avanti aveva chiesto ad Aida la mano della figliola. Ma Aida non s'era sentita affatto lusingata della richiesta, anzi s'era violentemente ribellata all'idea di dare la figliola a quello spiantato, che evidentemente mirava oltre che alla fanciulla alla dote, alla buona terra, alla Tuta. E aveva proibito a Stella di discorrere mai più con Danilo. Non si sa se fosse ubidita alla lettera, ma è poco credibile: altrimenti non si spiegherebbe che Danilo, vedendo quella stretta conversazione di Stella col forestiero nel vano della finestra, entrasse in gran gelosia, e tre ore dopo, finite le lezioni, corresse al *Gallo d'Argento* e perduto ogni ritegno si precipitasse da Stella a farle una scena di gelosia. — Che posso farci se è matto? — piagnucolava Stella; ma la tesi della pazzia non persuase affatto la madre, che chiuse la seduta con due sonori schiaffi sulle rosee guance della fanciulla e di nuovo corse giù a veder come si mettevano le cose. Bisbetica giornata fu quella per Aida: la villania di Laronio, il contegno ambiguo della opinione pubblica valauriente, l'arrivo dell'erede del morto ammazzato, il risorgere della faccenda Danilo che credeva seppellita da un pezzo; e su tutto questo, intorno a tutto questo, quella febbre, quell'assillo, quel mistero pungente: l'enigma della « scheda bianca ».

Anche a Eteocle, molto meno sensitivo della moglie, pure il prossimo incontro col Mauritano, col continuatore in terra, in certo modo, di quel disgraziato che a lui era stato causa di tanta angoscia, dava un disagio grande, che gli aveva fatto dimenticare l'enigma, gli faceva difficile occuparsi delle cose proprie con la calma usata; lo teneva in una agitazione di cui scarsi segni si vedevano nel suo volto immalinconito e nel contegno timido. Non riusciva a immaginare l'aspetto di questo Mauritano, e che cosa potesse volere da lui.

Invece la cosa andò perfettamente liscia.

Verso le cinque Eteocle s'era seduto fuori dell'albergo, ove tre o quattro sedie erano sempre a disposizione dei clienti e dei loro amici. Aida stava sulla porta e sorrideva a tutti con la faccia tirata come una trappola pronta a scattare. Qua e là da tutte le finestre ogni tanto s'affacciava una testa e subito si ritraeva. Gran giornata quella, per la storia intima di Valòria.

Perché? Nessuno saprebbe dirlo. Un erede che viene di lontano per vendere il podere ereditato è la cosa più comune del mondo.

Non passò molto, e l'agitazione dei ragazzini che giocavano sulla piazza e si voltarono tutti verso Corso Ramusio, annunziò che l'atteso

era in vista. Infatti un minuto dopo sboccò sulla piazza un'automobile rossa, e di colpo si fermò nell'angolo diametralmente opposto a quello del *Gallo d'Argento*, cioè davanti al portico del Circolo.

Ne scesero quattro persone, entrarono al Circolo. Subito una quantità di ragazzini fu attorno alla macchina e di uomini attorno al Fabbro, e gli davano cento consigli.

— Ha detto stamattina che vuole conoscervi, dunque andate a presentarvi.

— No no dovete aspettare che vi mandi a chiamare.

— Ma che chiamare? Deve venire lui qui a trovarlo.

Quest'ultima tesi pare fosse la più opportuna, ché dopo due o tre minuti si vide uscire il forestiero, e accompagnato dai suoi (uno è del paese, cioè Jeronimo notaro) traversare in diagonale la piazza e accostarsi a Eteocle. Improvviso si fece intorno un gran silenzio.

Ma il contegno semplice del Mauritano sciolse tutta quella aura di solennità. Lui s'accostò a mano tesa dicendo:

— Lei è il celebre Fabbro, non volevo andarmene da Valòria senza averla conosciuta.

Mentre il Fabbro arrossendo balbettava una risposta, il cerchio che da principio era alquanto ampio s'andò restringendo. Aida avrebbe avuto una smania grande di parlare, essere presentata. Intanto il Mauritano abbassò la voce dicendo al Fabbro con amicizia:

— Per la sciagurata morte di quel mio lontano parente (che io non avevo mai conosciuto) so che lei ha subìto ingiustamente molti dispiaceri.

E un'altra volta più affettuosamente gli strinse la mano. E sollevò il capo e gli occhi, e vide Stella affacciata alla finestra, ma subito lei si ritraeva.

— Oh — aggiunse l'amabile forestiero — questa mattina ho avuto il piacere di parlare colla sua signorina...

— E io sono la mamma — uscì a dire Aida facendosi finalmente avanti.

— Piacere piacere.

Qui parlò il notaio, dicendo:

— Proporrei che questi signori rimandassero la partenza dopo cena, coi fari viaggeranno benissimo; e stare a cena tutti insieme.

Un applauso degli spettatori accolse quelle parole. Non si sapeva bene quale estensione potesse avere la frase « tutti insieme »; ma due ore dopo una gran tavola era stata preparata nel cortile della locanda, e sedute v'erano non meno di venti persone, attorno ai forestieri e alla famiglia del Fabbro. Il Mauritano era accanto a Stella. Il pranzo durò tre ore, alla fine vi furono alcuni discorsi ma pochi dei com-

mensali erano nella possibilità di starli a sentire perché il vino di Valòria, che è un rosso chiaro quasi roseo, lavora con sottigliezza e con effetti improvvisi e grandiosi. Della famiglia del Fabbro (gli altri c'importano meno) Eteocle s'addormentò sulla sedia colla testa riversa e la nuca appoggiata alla spalla del notaio, Aida col capo fra le braccia giù sulla tavola, Lelio sotto la tavola.

Quanto a Stella, avvenne che i due ottimi amici Tito e Mario ebbero la graziosa idea di mostrare al Mauritano, ch'era perfettamente in sé, la terrazza degli Arcobaleni; vi si avviarono dunque tutti e quattro, cioè i due amici e il forestiero e la fanciulla.

La ragazza e il giovane (il Mauritano non poteva avere più di ventiquattro o venticinque anni) si appoggiarono a guardare il panorama.

Tito e Mario trovarono che l'aria era troppo fresca e si misero a passeggiare su e giù e così passeggiando a poco a poco s'allontanarono e tornarono in paese senza nemmeno avvertire i due giovani. Questi continuavano a guardare giù e intorno nella vallata; avevano rimesso, credo, la conversazione al punto ov'era rimasta la mattina nel vano della finestra. Ma qui si respira in tutt'altra maniera. E quale spettacolo, per due che guardano giù stretti stretti e con le teste che si sfiorano. Si vede in basso la valle piena d'ombra morbida, sparsa di lumi come un cielo stellato; davvero risponde al cielo stellato scintillante sopra i loro capi. Salivano dal profondo profumi a onde tiepide improvvise e vanivano. Dall'ultimo cerchio, ove finisce la terra, sonavano armonie strane e piane del mondo lontano. I lumi della valle erano imbambolati, ma le stelle del cielo s'agitavano; valle e cielo sono un cielo solo; anche nei cuori spuntano stelle inquiete, e stelle stupefatte. Allora il giovane dice: — Perché non mi dai del tu anche tu, Stella? — E tutt'intorno non c'era nessuno nessuno.

MASSIMO BONTEMPELLI.

*(Continua).*

# PALEOGRAFIA
# QUALE SCIENZA DELLO SPIRITO

Ci fu un tempo che la paleografia era una disciplina noiosa; necessaria ma noiosa. Essa serviva allora a leggere le antiche scritture e a datarle. Anche a localizzarle? Solo fino a un certo segno: nell'Alto Medioevo, prima di Carlo Magno, si distinguevano le cosiddette minuscole nazionali: l'insulare (cioè irlandese e anglosassone), la spagnuola (o visigotica), la minuscola precarolina d'Italia e di Francia, la beneventana (o italiana meridionale o anche longobarda). Ma s'insegnava che da Carlo in poi un unico tipo di scrittura, formatosi in Francia, appunto la carolina, si era andato rapidamente estendendo per tutta Europa e aveva ucciso tutti gli altri; che la carolina si era trasformata, parimenti in tutto il mondo civile, nella gotica; che gli umanisti, innamoratisi della carolina, che era per loro la scrittura classica, perché è difatti la scrittura della maggiore e miglior parte dei codici degli antichi classici, l'avevano rimessa in moda; che essa aveva combattuto con la gotica ed era prevalsa almeno in tutti quei paesi che avevano meglio sentito il Rinascimento; che noi moderni, continuando il Rinascimento, seguitiamo a scrivere e a stampare in caratteri carolini.

Finché gli studi non progredirono, la localizzazione sembrava impossibile per tutto il tempo dalla vittoria della carolina in poi, difficile e insufficiente per l'età anteriore: a che serve una denominazione come minuscola precarolingia? e che giova sapere che un codice è insulare, se esso può essere stato scritto in Irlanda o in Inghilterra, ma anche da un monaco irlandese o anglosassone in Francia, Germania, Italia? Gli antichi « Scoti » (che non significa Scozzesi, seppure già Leone X, giocato da certi monaci scozzesi, lo credette e assegnò loro, sul fondamento dell'antica denominazione, una badia ch'era stata sempre irlandese), gli antichi « Scoti » erano altrettanto irrequieti e girelloni quanto i loro discendenti moderni. Buona parte dei più celebri monasteri del Continente, primi fra tutti Luxeuil, Bobbio e San Gallo, sono fondazioni irlandesi, e ancora in età più tarda monaci di quella nazione giravano da un convento all'altro, suscitando con questo loro pio vagabondaggio lo stupore

e lo scandalo dei colleghi continentali più sedentari. La paleografia, per quanto in certi tempi sembri a volte essersene dimenticata, non poté mai esser altro che una scienza ausiliaria; e noi a lei chiediamo che ci dica con la maggior precisione possibile, quando e dove, cioè in che cerchia, siano stati scritti gli esemplari che ci hanno trasmesso i testi antichi e quelli medievali: noi vogliamo sapere in che modo la trasmissione abbia potuto modificare, sciupare, colorare quei testi.

Già nel 1884 un bibliotecario francese, Leopoldo Delisle, fondandosi sur un carattere differenziale puramente paleografico, la mescolanza di semionciale, ha raggruppato un certo numero di manoscritti di scrittura e d'età carolingia; e, poiché si sapeva che alcuni di essi provenivano da Tours, ha assegnato tutto il gruppo, con piena sicurezza, allo scrittoio del convento di San Martino, uno dei maggiori centri della cultura di quel tempo. Qui è enunciato chiaramente ed è adoprato il principio, che ogniqualvolta un numero abbastanza grande di manoscritti presenti una o più caratteristiche differenziali, si deve riuscire a determinare il convento nel quale essi sono stati scritti. Quell'esempio è stato ferace: la scrittura carolingia, che sembrava una, si va ora decomponendo in varietà locali. Si vede sempre più chiaro che i vari conventi accettarono, sì, presto o tardi la riforma scrittoria, ma per lo più, forse involontariamente, incosciamente, tracciarono la nuova scrittura ognuno a lor modo, secondo, si direbbe, la piega che la mano aveva già presa nell'infanzia. Così i popoli sottomessi a Roma impararono tutti il latino, ma lo parlarono ciascuno a suo modo, finché esso si spezzò in tante varietà locali, i dialetti romanzi.

La differenziazione maggiore s'è raggiunta in quella tra le scritture dell'Alto Medioevo per la quale se ne sentiva maggiore il bisogno, per quella che troppo genericamente era chiamata la minuscola precarolina. Vi sono ora studiosi che, grazie all'« occhio », cioè a una sintesi di attitudini naturali mirabili e di studio indefesso (il paleografo *nascitur et fit* al tempo stesso come il poeta e, aggiungerei, lo storico dell'arte), riconoscono a prima vista un tipo di Luxeuil e un tipo di Corbie e così via, anzi numerose varietà per ciascuno di questi tipi. E dove non si possa fissare lo *scriptorium* nel quale un certo codice è stato copiato, si riuscirà di regola a determinare la provincia scrittoria alla quale esso appartiene. Anche per gli scrittoi italiani, specie per quelli dell'Alt'Italia, si è ormai un pezzo innanzi: gli studi sono qui favoriti dalla ricca raccolta della Capitolare di Verona: a Verona sono stati copiati codici, si può dire, senz'interruzione dal VI secolo in poi, e, per quanti ne siano andati dispersi, ne sono ancora conservati in patria molti più che non di ogni altro scrittoio. Non a caso fu veronese il fondatore o rifondatore della

paleografia moderna, Scipione Maffei, il quale fu anche lo scopritore di quei manoscritti; e tutto un periodo degli studi patristici è connesso con Verona e con la scoperta del Maffei. S'intende che ormai si distingue sicuramente anche tra scrittura irlandese e anglosassone e che si cominciano a riconoscere i centri insulari sul Continente.

Questi raffinamenti hanno trasformato la paleografia, per mille rispetti, anche per quelli ai quali meno si penserebbe, rendendola interessante. In primo luogo essa ha dovuto rinunziare alla propria autonomia, fondendosi assai più intimamente con la storia della cultura medievale. La paleografia d'un tempo era, essenzialmente, storia della cultura e dottrina delle abbreviazioni: già la considerazione delle materie scrittorie, esclusa dal corpo della dottrina, era confinata in appendice. Ora, forma delle lettere e delle legature, *ductus*, cioè tratto, particolarità del sistema abbreviativo sono, sì, elementi necessari per localizzare un manoscritto, ma di regola non bastano per assegnarlo con sicurezza a uno scrittoio o a una provincia scrittoria. A questo fine è necessario prendere in considerazione certe particolarità ortografiche, studiare l'ornamentazione e, quando ci sono, le miniature; è necessario soprattutto considerare il codice nel suo insieme: un calendario, indicazioni liturgiche, lo stesso interesse per certi testi d'importanza locale possono fornire preziosi indizi.

Dunque la paleografia, disciplina, per eccellenza, ausiliaria, se vuole adempiere i compiti suoi più delicati, deve ricorrere a scienze che si direbbero di maggior dignità, di grado più alto, deve chiedere aiuto alla linguistica romanza, alla storia dell'arte, alla filologia medievale in tutte le sue specialità. Questo è un bene per lei: in filosofia, in matematica, in scienze naturali possono forse esistere (io non mi sento competente a giudicare) discipline autonome; in tutto quello che in qualsiasi modo appartiene alla storia, certamente no; questo perché la storia, cioè la vita, non si può dividere in compartimenti stagni. Nella storia, appena un problema è un po' complesso, non basta più a risolverlo un'unica disciplina, ma ci si riesce soltanto, quando ci si riesce, assaltandolo da tutte le parti con tutte le discipline, con i mezzi peculiari di ciascuna di esse. Ed esse si distinguono tra loro appunto non tanto per differenza di oggetto quanto per diversità di metodo: l'oggetto, insomma, rimane sempre l'uomo. La storia della Grecia antichissima, per esempio, si scrive ormai fondandosi più sull'indagine archeologica e linguistica che sullo studio delle fonti scritte, le quali non possono per lo più dare altro che congetture. Sulle prime vicende di Roma la tradizione giuridica, costituzionale, quale si rispecchia in istituzioni rimaste arcaiche e nei loro nomi, fornisce, interrogata a dovere, notizie più abbondanti e specie più sicure che la tradizione annalistica.

L'esigenza dell'autonomia delle singole scienze storiche era, secondo me, un trasporto illegittimo di concezioni adeguate solo alle scienze naturali, quale conveniva all'età positivistica. Essa si traduceva in una specializzazione dissennata: risposte come queste: « Io sono linguista (o paleografo), e con la linguistica (o la paleografia) si giunge sin qui: a proceder oltre pensino i colleghi storici » erano, chi ben guardi, illecite, perché nella storia esistono, in concreto, solo i problemi; attribuirli all'una o all'altra casella, o farli a pezzi per distribuirli tra più caselle, è cura posteriore, secondaria e spesso vana. L'oggetto delle varie specialità, quale esse se lo ritagliavano arbitrariamente, veniva per lo più a essere un'astrazione e, quel che solo importa, un'astrazione priva di valore per l'economia del lavoro scientifico, un'astrazione atta a fuorviare, non a guidare. La linguistica di alcuni decenni or sono trattava il linguaggio quale un organismo, e intanto dimenticava ch'esso è ricreato da qualunque bambino impara a parlare dai genitori o dalla balia, e, in altro senso e in varia misura, da ognuno di noi, ogniqualvolta apriamo la bocca. La paleografia classica, la paleografia pura studiava l'evoluzione interna di una scrittura, e intanto non badava che l'evoluzione della scrittura è un prodotto di fattori anche spirituali, che corsiva e minuscola sono frutti di tempi nei quali è necessario scrivere di più e più rapidamente; e non pensava che anche una scrittura è ricreata ogniqualvolta entra in uno scrittoio un novizio che aveva cominciato a imparare in un'altra provincia.

La paleografia nuova, rigenerata dal contatto con le altre discipline storiche, diviene a sua volta strumento raffinatissimo in servigio della storia, della storia in quanto storia dei testi e della storia in quanto storia della cultura. Ora che ci hanno insegnato a determinare in quale officina un codice è stato scritto, noi possiamo almeno nei casi più favorevoli, almeno là dove siamo sorretti da qualche indicazione di quei cataloghi medievali che pur troppo non sono ancora raccolti, non sono anzi neppur tutti pubblicati (e quelli pubblicati sono troppo spesso editi in forma inadeguata), noi possiamo seguire la storia di un testo per tutto il mondo medievale, possiamo vederlo diffondersi da una provincia all'altra, e anche calcolare a un dipresso come e quanto si sia colorato nelle sue peregrinazioni. Tutto questo sembra a prima vista importare principalmente soltanto alla storia dei testi, cioè alla filologia di più rigorosa osservanza, alla filologia nel significato più ristretto di questa parola. Ma importa altrettanto e più alla storia della cultura: l'uomo e più il monaco, che ha minori contatti con la vita, è quale lo rendono le sue letture.

Ma per la storia della cultura si aggiunge un'altra considerazione. Una provincia scrittoria è di regola un'unità culturale. Gli Slavi si di-

vidono in due metà, secondo che scrivono in caratteri cirillici o in caratteri latini, secondo cioè che guardano a Oriente o a Occidente. La Turchia moderna, sostituendo alla scrittura araba la latina, confessa, senza forse averne consapevolezza, di non voler essere più potenza orientale e islamica, confessa di imitare la cultura occidentale. E somiglianze tra scritture di zone lontane, quando non si possono spiegare come coincidenze spontanee, o come parallelismo di sviluppo da una radice comune, indicano un influsso. Accade nella scrittura quel che avviene nella lingua: si imita il paese che ha maggior credito. I francesismi nella nostra lingua del secolo XIII e XIV e poi quelli del secolo XVIII attestano che la Francia ebbe in quei due periodi il prestigio della superiorità culturale; gli anglismi del linguaggio sportivo mostrano che lo sport, se fu non scoperto (esso è tutt'uno con l'agonistica greca, dorica), ma riscoperto dal Rinascimento italiano, emigrò poi di qui durante la Controriforma ed è ritornato tra noi in tempi recenti dall'Inghilterra, trasformato per opera degli Inglesi. Si sapeva da tempo che la vittoria della carolina sulle scritture nazionali significava che il centro dell'Europa Medievale si era dal IX secolo trasportato in Francia; era da tempo evidente che i conventi francesi avevano preso a dettar legge in questo campo, perché, agli occhi dei confratelli delle altre nazioni, partecipi in qualche modo dello splendore della corte imperiale che li favoriva e privilegiava. Anche il diffondersi di un singolo segno abbreviativo può dimostrare un influsso culturale. Ma un'indagine di tal genere è divenuta veramente proficua solo da quando le scuole scrittorie dei conventi, cioè i centri maggiori della cultura medievale, hanno incominciato a essere identificati con più esattezza. Sinora la paleografia poteva per lo più offrire soltanto una conferma sensibile e, direi quasi, un simbolo visivo di relazioni note d'altronde e non contestate. Ora essa c'insegna talvolta a valutare più esattamente e con maggiore immediatezza condizioni delle quali la tradizione storica c'informava in modo generico, astratto, inadeguato; talvolta ci scopre rapporti dei quali non avevamo il minimo sentore. Pochi esempi basteranno a chiarire quello che io intendo.

Noi sappiamo che il convento di Bobbio fu fondato nel 615 dal monaco irlandese Columba, quello che noi siamo avvezzi a chiamare san Colombano; e irlandesi saranno stati tutti, o quasi, i primi monaci. Ma presto agli irlandesi si saranno aggiunti monaci italiani; a poco a poco l'elemento italiano, la cultura italiana avrà nel convento prima compenetrato di sé, poi sopraffatto l'irlandese. Documento, si può dire, unico di questo processo è la paleografia: al tempo della fondazione del monastero corrisponde un primo periodo di uso contemporaneo, ma distinto, senza cioè elementi misti, delle

due scritture: l'irlandese, usata dai monaci venuti d'Irlanda, i quali conoscevano solo o principalmente la loro scrittura nazionale; l'italiana o in genere la continentale, adoprata dai monaci italiani o comunque dagl'Italiani, laici o ecclesiastici, che avevano relazione con il monastero. La scrittura importata era tuttavia esclusa dalle carte, dai documenti giuridici, poiché per gli atti di carattere pubblico si sentiva la necessità di adoprare la scrittura intesa dalla maggioranza. Così i Tedeschi d'oggi sogliono scrivere a stranieri non nella *Fraktur*, in quella continuazione della gotica, che è rimasta tra loro sempre in uso e che ora è anzi all'interno adoprata più esclusivamente che cinquant'anni fa, ma, come si suol dire, in « caratteri latini », cioè nella scrittura che sèguita la carolina rinata nell'umanesimo. Quale risultato dell'uso contemporaneo, del contatto dei due generi si formò poi una scrittura mista. Il procedimento fu doppio: l'irlandese, sotto l'influenza della scrittura continentale, si trasformò gradatamente; l'italiana prese forme e atteggiamenti dall'insulare. Possiamo distinguere in questo secondo periodo una scrittura di tipo irlandese con elementi italiani, e una scrittura italiana con elementi irlandesi. E a volte si riesce a riconoscere dalla scrittura, dal tratto la nazionalità dell'amanuense: a volte, non sempre, perché monaci che impararono a scrivere nel convento avranno raggiunto la massima scioltezza, spontaneità nelle due scritture, proprio come ragazzi nati in paese straniero vengono su perfettamente bilingui. A poco a poco la scrittura importata è sopraffatta dalla locale. Ma anche i codici d'impronta ormai italiana schietta conservano per lo più una particolarità irlandese: l'estesissimo sistema abbreviativo proprio della insulare: non si rinunzia volentieri a un'invenzione che risparmia pergamena e tempo. Ma le abbreviature irlandesi si mescolano con quelle continentali, e in alcuni codici esse sono del resto adoprate piuttosto eccezionalmente che normalmente (1). Un uomo d'ingegno ha intitolato un suo libro: « La cultura di Francia nello specchio della sua lingua »; a un'indagine come quella di cui abbiamo esposto certi risultati, converrebbe qual titolo: « La cultura di Bobbio nello specchio della sua scrittura ».

Nello scrittoio vescovile di Lucca, assai probabilmente sotto la direzione dello stesso vescovo, Giovanni I, in pochi anni, tra la fine del secolo VIII e il principio del IX, fu messo insieme per gli usi della chiesa un grosso codice, che è conservato tuttora nella Capitolare. Vi hanno lavorato circa quaranta mani, facilmente distinguibili le più per un paleografo esperto. Ora qua e là in questo codice, in certi caratteristici segni di abbreviazione, in alcune legature, nella

(1) L. Schiaparelli, « Archivio Storico Italiano », serie 5ª, vol. 2º, 1916, pag. 116 seg.

forma di alcune lettere si scorge, innegabile, l'influenza insulare. E questo non stupisce ancora, perché è noto che il monastero di San Frediano, già nominato in un documento del 685, fu in Lucca un centro di cultura irlandese. Ma su relazioni di Lucca con la Spagna nell'VIII e IX secolo non è tramandato proprio nulla. Eppure due degli amanuensi di questo codice, e uno dei due è quasi certamente lo stesso vescovo, scrivono una visigotica spontanea, se pure contemperata in qualche modo con elementi italiani, e influssi visigotici si riconoscono anche in un altro amanuense, e quanto alle abbreviazioni, si può dire, in tutto il codice, pur così misto e composito come esso è; influssi visigotici si ritrovano del resto, oltre che nel codice, in carte lucchesi contemporanee. Ora almeno il vescovo era, come ben sappiamo, italiano, lucchese della più bell'acqua: dovremo supporre che due lucchesi (poiché due amanuensi, si è detto, scrivono franchi la visigotica) siano emigrati in Spagna, abbiano imparato a scrivere colà, abbiano seguitato a servirsi della visigotica anche ritornati in patria e abbiano anzi, qui a Lucca, fatto scuola? Il dotto al quale, mentre studiava il codice, si è affacciato il problema, lo risolse con probabilità incomparabilmente maggiore, supponendo che chierici spagnuoli, cacciati di patria dalla conquista araba, siano passati in Italia e abbiano, alcuni, fissato la loro dimora a Lucca, ch'era allora importante nodo stradale per il quale dovevano passare molti Romei (2). Che questa congettura colga nel segno, confermano osservazioni più recenti: influssi visigotici si notano, in quello stesso torno di tempo, in codici e carte di varie parti d'Italia, nello scrittoio di Verona e nella scuola di Pavia, ma anche in documenti scritti nel monastero di San Salvatore sul Monte Amiata (3).

Chi consideri la varietà delle scritture medievali così, come tante testimonianze d'influssi reciproci e di lotta tra diversi centri di cultura, anche il problema delle cosiddette « scritture nazionali », cioè delle continuazioni varie che l'unica scrittura latina ebbe nei diversi paesi a lei assoggettati, gli si schiarisce e gli diviene interessante: perché si riesce talvolta persino a scorgere un nesso tra il popolo e la scrittura da esso adoprata. Non come se la paleografia, quasi fosse una grafologia dei popoli, dovesse e potesse ricercare nella forma delle lettere, nel tratto, nelle abbreviazioni le tracce di psicologie

(2) L. SCHIAPARELLI, *Il codice 490 della Biblioteca Capitolare di Lucca* (« Studi e Testi » della Vaticana, 36), Roma 1924.

(3) L. SCHIAPARELLI, *Influenze straniere nella scrittura italiana dei secoli VIII e IX* (« Studi e Testi » della Vaticana, 47), Roma 1927, pag. 3 seg. Meno sorprendono influssi franchi, « merovingici », negli scrittoi dell'Italia Meridionale, nella Curia Romana, a Montecassino: lo Schiaparelli stesso raccoglie a pag. 38 testimonianze storiche di relazioni tra la Francia e l'Italia Centro-Meridionale. Questo suo libro è forse sino a oggi il tentativo più esteso di valersi di osservazioni paleografiche per tracciare la storia della cultura.

etniche. Grazie al Cielo, no: la grafologia è una delle tante discipline dilettantesche e ciarlatanesche che si vanno di nuovo facendo largo in questo mondo del dopo guerra ridivenuto, per difetto di spiriti, superstizioso; e io l'appaierei volentieri con la teosofia e l'antroposofia. Essa consiste essenzialmente in un simbolismo approssimativo e grossolano, per il quale una lettera non finita diviene segno di precipitosità, un tratto marcato espressione di un carattere forte e così via. La paleografia più recente intende questo nesso in un significato molto meno mistico e molto più concreto, cioè storico. Il maggior carattere distintivo generale della scrittura irlandese consiste nell'ingrossamento, a guisa di triangolo capovolto o cuneo, con più forte sviluppo a sinistra, della parte superiore delle aste verticali. Questo ingrossamento si distacca quasi dalle aste delle lettere, non fa quasi parte integrante di esse. Ebbene, lo stesso genere di ornamentazione a base di triangolo, detto dagli archeologi « dente di lupo », fu uno dei più antichi ed estesi in Irlanda sin dall'età del bronzo, fu continuato in età cristiana, è adoprato anche nell'ornamentazione (propriamente detta) dei manoscritti. In altre parole, anche nella scrittura latina ha avuto applicazione un motivo ornamentale celtico. Ancora in Irlanda, forse già prima della scrittura latina, a ogni modo per lungo tempo accanto a essa, fu adoprata una scrittura indigena, l'« oghamica ». Essa si presenta all'occhio come un insieme di tratti diritti o obliqui tracciati sopra o sotto o intersecanti una linea orizzontale o verticale. Questo stesso carattere, non rotondo ma rettilineo, caratterizza la semionciale irlandese. Non sarà da pensare a imitazione, ma soltanto a influsso inconscio: la mano avvezza a tracciare caratteri oghamici tendeva involontariamente alla linea retta, anche quando scriveva latino; o meglio ancora, l'occhio assuefatto a quei segni non trovava soddisfazione che in un *ductus* di quella fatta (4).

Qualcosa di simile deve essere avvenuto in Ispagna. Colà vi sono codici a due colonne, scritte l'una in minuscola latina, l'altra in arabo. Ebbene, le due scritture dànno la stessa impressione: tratteggiamento diritto, tondo, pesante; forti prolungamenti di aste, una serie di punti e di tratti brevi e marcati. La somiglianza è ancora più perfetta là dove si hanno accanto glosse in corsiva visigotica e in arabo: in entrambe le scritture aste curve, tratti orizzontali e verticali, punti, *ductus* rigido. È naturale che sia così: le due scritture erano spesso della stessa mano: che meraviglia, se una mano avvezza a scrivere arabo scriveva all'araba anche il latino? Ma c'è di più: alcune lettere corsive, e specialmente l'*a*, pur derivata dal latino, si sono

(4) L. Schiaparelli, « Archivio Storico Italiano », serie 5ª, vol. 2°, 1916, pag. 55 seg.

fatte somiglianti a determinate lettere arabe; altre, la *c*, la *d*, la *e*, la *q* hanno ridotto la base a un tratto rettilineo; ebbene, questo tratto è comune in arabo, dove serve in genere a legare una lettera con la seguente. Anche singoli segni abbreviativi sembrano essere derivati alla visigotica da scrittura araba, o almeno corrispondere a certe tendenze di essa (5).

Ma il contrasto delle culture si palesa in forma ben più grandiosa nella storia delle abbreviazioni o, per dir meglio, nella preistoria romana del sistema abbreviativo medievale. Questo delle abbreviazioni era nella vecchia paleografia un capitolo quanto indispensabile altrettanto tedioso, perché quasi puramente descrittivo e mnemonico; finché Ludovico Traube (6) v'immise un lievito nuovo, rompendo anche qui la noiosa evoluzione interna e facendo questa volta intervenire una disciplina che a prima giunta pare alquanto lontana dalla paleografia, la storia delle religioni. Le abbreviazioni, se si faccia astrazione da segni convenzionali, si dividono in due categorie, secondo che avvengono per troncamento, cioè omettendo l'ultima parte della parola, o per contrazione, cioè tralasciando alcune lettere intermedie. I troncamenti sono più antichi delle contrazioni: già le sigle che normalmente esprimono i prenomi romani, già i compendi che indicano le magistrature dànno esempio di questo sistema. La contrazione è, nell'antichità, più tarda e più rara. Ora le prime contrazioni che s'incontrano con certa regolarità in manoscritti latini già nel IV secolo sono soltanto quattro, ed esprimono tutte e quattro nomi che si evita di nominare invano: *deus*, *Iesus*, *Christus*, *Spiritus*; nel V secolo compare *Dominus* e *Sanctus*: tra il V e il VI si aggiungono *clericus*, *diaconus*, *episcopus*, *presbiter*, *reverentissimus*, che sono ancora tutte parole, se non divine, almeno sacrali (il sacerdote e più il vescovo sono per i Cristiani persone investite di santità: *si quis clericum percutiet*, sarà colpito da scomunica). Solo in principio del V secolo s'incontrano *nostri*, *nostro*, *nostrum*: di qui in poi sarebbe aperta la via al passaggio di quest'uso nei testi profani e insieme assicurata la fortuna della contrazione. Queste abbreviazioni sacrali hanno anche in comune una caratteristica che dà nell'occhio: a tutte le parole è sovrapposto un tratto orizzontale.

Il Traube si chiese subito perché mai, se il fine della contrazione era quello di risparmiare spazio e tempo, l'uso di essa fosse limitato dapprima a pochissime parole sacre e come mai il numero di tali compendî fosse cresciuto così lentamente. Un passo di un dotto carolingio dette subito ragione ai suoi sospetti, mostrando come tali

(5) L. Schiaparelli, « Archivio Storico Italiano », serie 7ª, vol. 12°, 1929, pag. 180 seg.
(6) L. Traube, *Nomina sacra* (Monaco, 1907). Il libro è uscito postumo.

abbreviazioni ancora verso la metà del IX secolo fossero sentite altrimenti: scrive Cristiano di Stavelot (presso Liegi): *Scribitur Iesus per iota et eta et sigma et apice desuper apud nos. Nam in Graecorum libris solummodo per iota et sigma et apice desuper invenitur scriptum, sicut et alia nomina dei comprehensive debent scribi, quia nomen dei non potest litteris explicari. Quando purum hominem significat, per omnes litteras scribitur.* Cristiano attinge senza dubbio a un'antica tradizione, che si può dimostrare riprodotta esattamente e per ogni rispetto veritiera. È verissimo che quei quattro primi compendî, e parimenti *dominus*, imitano, variandolo leggermente, un uso di amanuensi greci: nei più antichi codici greci del Nuovo Testamento e dei Settanta vi sono quindici compendî di *nomina sacra*, tutti formati per contrazione, tutti sovrastati dal tratto orizzontale. E già l'iniziale del compendio latino di *Christus*, l'X col valore non già di *cs*, ma di *ch*, rivela la derivazione, anzi la trasposizione meccanica di un esemplare greco. È certo, dunque, che questo sistema passò dal greco al latino con le più antiche versioni della Bibbia per opera di un traduttore. È anche verissimo che sia in greco sia in latino, quando i nomi sacri indicano non la divinità israelitica e cristiana ma quella pagana, quando *dominus* (o il suo modello greco) è riferito non al Signore ma al padrone, quando Gesù indica non il Cristo ma suoi omonimi, *Iesus Nave*, *Iesus Sirach*, *Iesus Eliezer* e così via, non si fa di regola uso dell'abbreviazione: non a caso per i plurali di *deus* e di *dominus* (e dei loro modelli greci) mancano compendî. Basta propriamente quest'osservazione a dar ragione a Cristiano di Stavelot e al Traube nel punto essenziale: nei *nomina sacra* la contrazione deve avere avuto un motivo religioso, fosse poi quello il desiderio di conferir loro un aspetto convenzionalmente più solenne, o, come credeva il Traube, la paura ebraica di scrivere, nonché pronunziare, il nome della divinità: i Cristiani sentirono per generazioni e generazioni il peso dell'eredità giudaica. Il tratto orizzontale sovrapposto non contraddice: esso anteriormente al III-IV secolo, ch'è il tempo dei primi *nomina sacra*, servì in greco, oltre che, occasionalmente, di segno abbreviativo per le nasali e per qualche altra lettera, normalmente di segno distintivo sopra lettere isolate dell'alfabeto (o, che in greco è lo stesso, sui numerali) e sopra nomi propri.

E fin qui il Traube avrà ragione; ma è poi vero che tutte le contrazioni medievali abbiano radice in quelle dei *nomina sacra*, che risalgano tutte a un'eredità greca e cristiana o (forse) ebraica? Non s'intende bene come un uso che durò per secoli strettamente limitato a una categoria ben determinata di parole si estendesse poi rapidamente, si può ben dire all'infinito. Quella supposizione sarebbe forse incontrovertibile, se abbreviazioni per contrazione non si trovassero

in greco e in latino anche fuori dei *nomina sacra* e anteriormente a essi. Ma in papiri e in *ostraca* (cioè cocci che servivano di materiale scrittorio specie per ricevute di imposte) greci d'Egitto sono abbreviati per contrazione i nomi degl'imperatori e dei mesi egiziani; e per vocaboli vari si incontrano contrazioni, sia pure soltanto occasionalmente, già in epigrafi precristiane e in papiri del III e del IV secolo d. C., ma di tal genere che per essi un influsso cristiano non è pensabile. Quanto ai Romani, già nei primi tempi dell'Impero essi, se nella scrittura comune usavano soltanto il troncamento, nella tachigrafia, nelle « note tironiane » avevano già sviluppato un completo sistema abbreviativo, con compendî per troncamento e per contrazione e per segni convenzionali. Molte « note tironiane » sono costituite dal radicale, *signum principale*, e da un elemento minore che dà la desinenza, *signum auxiliare*, e questo è collocato in alto, come nelle abbreviature medievali per letterina soprascritta. Noi vediamo questo sistema tironiano passare dalla tachigrafia alla scrittura comune attraverso alle *notae iuris* dei codici giuridici. I più antichi di questi codici risalgono almeno al IV secolo, se pure non al III; ma è supposizione probabile che identiche abbreviature comparissero già in esemplari del II. E, se già nel 438 fu vietato, per scansare ogni equivoco, l'uso di ogni abbreviatura (non già, parrebbe, le abbreviature dei soli termini tecnici, *nomina iuris*) nei codici giuridici, se il divieto fu ripetuto da Giustiniano nel 530 e poi ancora una volta nel 533, queste proibizioni dovettero, almeno in parte, rimanere lettera morta. E del resto già la necessità di ripetere un ordine prova che esso la prima volta non fu ubbidito, come informano le grida dei *Promessi Sposi*. Come mostrano documenti conservati, le *notae iuris* seguiteranno a vivere, se pur di vita meno vivace, anche dopo gli ultimi divieti del VI secolo, sino all'età carolingia. È ormai provato che il sistema abbreviativo più sviluppato del Medioevo precarolino, quello insulare, è informato alle *notae iuris*, che esso in parte riproduce, in parte svolge. Dall'età carolingia in poi, in parte per influsso appunto insulare, in parte anche per il risollevarsi della cultura e per il suo orientarsi verso l'antichità classica, riappaiono note giuridiche scomparse da tempo; si nota un maggior numero di segni ed elementi tachigrafici; si estendono le contrazioni a spese dei troncamenti. Il sistema carolingio si rinvigorisce e si perfeziona tra il X e l'XI secolo. I *nomina sacra* ebbero veramente l'origine che il Traube loro attribuì, ma essi non influirono sul sistema abbreviativo medioevale tanto quanto egli credette. Anche nelle abbreviazioni l'eredità romana schietta ha parte più importante che gl'innegabili influssi cristiani e semitici. Così soltanto la dottrina delle abbreviazioni diviene un

capitolo essenziale nella storia della cultura medievale, nella storia dello spirito medievale (7).

Ho parlato sin qui degli sviluppi più recenti della paleografia senza fare, almeno nel testo, quasi nomi. Ma non voglio finire senza aver detto che il merito principale di questa riforma, che è spiritualizzazione, spetta a un ebreo berlinese, Ludovico Traube (1861-1907): egli tolse la paleografia da un isolamento che sembrava splendido ed era un *testimonium paupertatis*; insegnò a giovarsene sistematicamente per la storia dei testi, cioè della cultura romana antica nel Medioevo; seppe concepirla come la storia della cultura medievale. Non favorito dai governi, che per incomprensione scientifica e intolleranza, se non di religione, di razza gli negarono una cattedra fino al suo quarantatreesimo anno, costringendolo a vivere delle entrate di un patrimonio non illimitato, egli dovette tutta la sua vita combattere con le malattie: prima con disordini nervosi penosissimi, poi con la leucemia. Mortalmente malato, osò mettersi a scrivere i *Nomina sacra*, meditati da molti anni, non appena il medico gli ebbe assicurato che gli restavano ancora almeno due anni di vita (8). Egli ha fatto scuola, proseguono l'opera sua, tra gli altri, il suo successore sulla cattedra di Monaco, Paul Lehmann e gli americani Lowe e Rand; e lavora ispirandosi al Traube un filologo inglese già celebre per la sua conoscenza della storia del latino specie arcaico e per i suoi lavori su Plauto, su Marziale, sui glossarî, ma divenuto da vecchio famoso anche come paleografo latino, W. M. Lindsay (9). Ma gli spiriti del Traube paiono rivivere in un mio collega italiano e fiorentino, Luigi Schiaparelli: a nessuno più che a lui deve la presente esposizione.

(7) La controversia è esposta lucidamente da Luigi Schiaparelli, che ne fu gran parte e trovò la soluzione che par l'unica giusta, nel suo elementare *Avviamento allo studio delle abbreviature latine nel Medioevo* (Firenze, 1926). Colà, a pag. 98, sono citati i contributi precedenti dello Schiaparelli: i più importanti paiono a me *Le notae iuris e il sistema delle abbreviature latine medievali* e *Intorno all'origine e ad alcuni caratteri della scrittura e del sistema abbreviativo irlandese*. Il sistema abbreviativo latino sarebbe ancora da studiare al paragone delle abbreviature dei codici bizantini.

(8) Molto di quel che egli scrisse è raccolto nei tre volumi di *Vorlesungen und Abhandlungen* raccolti dai suoi amici e pubblicati a Monaco tra il 1909 e il 1920. Ma riman fuori molto di bello: oltre a una storia esemplare del testo della Regola di San Benedetto e l'edizione dei poeti latini dell'età carolingia da lui curata per i *Monumenta Germaniae*, la collana delle *Palaeographische Forschungen*, pubblicata da lui nelle memorie dell'Accademia di Monaco: nessuno conobbe meglio la complicata storia di certe parti di Livio, conservate in Germania in antichi codici scomparsi in età umanistica, e nessuno si appassionò di più per la loro ricostruzione.

(9) A lui si deve un'ottima raccolta, disposta con criteri veramente storici, delle abbreviazioni che occorrono nei manoscritti latini tra il 700 e l'850: *Notae latinae*, Cambridge, 1915.

Un suo libro recente (10) finisce così: « La nostra ricerca... sulle influenze straniere nella scrittura italiana presenta in alcuni punti... maggiore importanza storica che paleografica. Piccoli accenni di tale influsso, pressoché insignificanti sotto l'aspetto paleografico, possono essere gli unici o i principali indizi che attestano in certi periodi relazioni tra scribi, scrittoi e scuole, anche di diversi paesi; e possono mostrarci nuove o non ben note vie di comunicazione e relazioni varie, sia intellettuali sia artistiche ». Queste parole rinnovano il programma che Ludovico Traube non enunciò forse mai, ma cercò sempre di adempiere.

Ho parlato fin qui di paleografia intendendo la latina, quasi non esistesse una paleografia greca. Nella paleografia del Medioevo greco c'è un prima e un poi, ma raramente un dove: hanno prodotto una varietà provinciale di scrittura chiaramente distinguibile soltanto, sembrerebbe, l'Italia Meridionale e la Sicilia, cioè due regioni che appartengono più che mezze al nostro mondo latino. Se le apparenze non ci ingannano, anche questo è un segno tra i molti della mancanza di varietà, cioè dell'inferiorità, del medioevo bizantino rispetto a quello occidentale. Non è neppur caso che tutta questa civiltà prenda il nome da una città, Costantinopoli. Come il greco non si è spezzato in lingue romanze, così la scrittura greca antica non è stata continuata almeno nel mondo greco (ché il cirillico degli Slavi continua l'onciale greca), da una varietà di scritture « nazionali », da un'infinità di scritture locali. O forse la grecità, contrariamente alle apparenze, aveva in Oriente operato sulle popolazioni sottomesse meno fortemente, meno, sovrattutto, durevolmente che in Occidente la romanità. In Occidente Galli, Iberi, Daci non hanno saputo liberarsi dal giogo della colonizzazione e della lingua romana, si sono fusi con i coloni, hanno reagito sulla lingua trasformandola; in Oriente Egizi e Siri sono tornati senz'altro a usare anche letterariamente la loro lingua. Così le due più importanti province periferiche vanno presto perdute alla lingua e alla scrittura greca. L'ellenismo non è riuscito neppure a soffocare gli idiomi indigeni dell'Asia Minore: essi vivevano ancora in età bizantina (11). Poi, venne l'onda dell'Islam e ricoprì tutto.

Il titolo messo in capo a quest'articolo voleva essere uno scherzo; ora che sono giunto alla fine, mi par quasi una cosa seria.

GIORGIO PASQUALI.

(10) *Influenze straniere*, cit., pag. 64.
(11) K. HOLL, *Hermes*, 43, 1908, pag. 240 seg.

# IL PROBLEMA STRADALE
# E L'OPERA DEL REGIME FASCISTA

La viabilità maggiore in Italia è ormai sistemata. Lo ha dimostrato recentemente l'ing. Calletti, direttore generale dell'Azienda Autonoma Statale della Strada e Presidente nel Consiglio Superiore dei lavori pubblici, in una conferenza tenuta presso la Federazione fascista degli ingegneri italiani. Egli ha messo in evidenza i vantaggi che si sono ottenuti trasformando in una rete statale unica, omogenea, organica, quel complesso di tronconi isolati, slegati, eterogenei in cui erano ridotte le nostre strade nazionali, per la legge che prescriveva di cedere alle Provincie le strade parallele alle nuove ferrovie.

La rete statale attuale, che comprende tutte le antiche nazionali e molte ex provinciali, corrisponde ormai pienamente al suo scopo, che è di facilitare, specialmente alle automobili, le grandi comunicazioni. Opportune correzioni planimetriche e altimetriche, e sopratutto il rinnovamento e la manutenzione delle pavimentazioni coi sistemi più moderni ed adatti, l'hanno resa ormai gradita al pubblico e paragonabile alle reti stradali principali delle altre nazioni.

L'ing. Calletti ha comunicato altresì che ormai sono quasi compiuti gli studi per la sistemazione amministrativa della rimanente rete stradale, cioè delle strade minori, le quali verrebbero distinte in *comunali* e *rurali*, essendo le prime affidate alle Provincie e le seconde ai Consorzi degli utenti, sia per manutenzione che per il completamento, cioè per le nuove costruzioni. Ai Comuni resterebbe la manutenzione delle sole strade situate nell'interno degli abitati e forse di quelle d'interesse esclusivamente locale, come quelle d'accesso alle chiese e ai cimiteri.

L'ing. Calletti non ha accennato al modo con cui s'intende di provvedere alle nuove costruzioni per la rete minore, mentre il problema è grave e merita di essere affrontato e risolto, con quella saggezza ed energia alla quale il Governo nazionale ci ha abituati.

Scopo di questo scritto è di richiamare l'attenzione su questa ultima parte del nostro problema stradale, meno urgente di quello già

risolta, ma non meno necessaria per l'economia generale della nazione.

Sulla complessa questione della viabilità minore il II Congresso nazionale fascista degli Ingegneri italiani formulava recentemente, con deliberazione unanime, seguita ad ampia discussione, un voto che è utile di riprodurre integralmente:

« Considerata la necessità d'intensificare, per la prosperità del Paese, il completamento della rete delle strade minori, coordinandola con la maggiore;

« Ritenuto che alle finanze provinciali e comunali debbano essere concesse, con la prossima riforma, i mezzi per mettere e mantenere in piena efficienza anche la rete minore;

« Confidando per il completamento della rete minore sull'iniziativa, sull'operosità e sulla disciplina che il Fascismo ha ridestato nelle popolazioni

« il Congresso fa voti che:

« 1° Le Provincie siano incaricate:

« *a*) della manutenzione di tutte le strade carrozzabili esistenti nel loro territorio, escluse le statali, quelle situate nell'interno degli abitati e quelle d'interesse esclusivamente locale;

« *b*) della costruzione delle loro strade, non che delle opere d'arte di luce maggiore di m. 10, necessarie per le strade comunali che si svolgono nel loro territorio.

« 2° I Comuni siano autorizzati:

« *a*) ad eseguire, sotto la direzione e vigilanza degli Uffici tecnici provinciali, tutti i progetti e lavori necessari per la costruzione delle loro strade, eccezion fatta per le opere d'arte di luce maggiore di m. 10;

« *b*) a provvedere con prestazioni in natura e tasse speciali, temporanee, sui propri amministrati, alla esecuzione dei detti lavori.

« 3° Siano emanate norme per:

« *a*) agevolare ai Comuni l'occupazione e l'espropriazione dei terreni per la costruzione delle loro strade;

« *b*) per la compilazione e approvazione dei progetti per le strade minori ».

Dopo quello che è stato detto dall'ing. Calletti e che sommariamente ho riferito, la questione della manutenzione della rete minore è già risolta, e nel senso auspicato dal Congresso, cioè affidandola per intero, o quasi, alle Provincie. Ciò sarà vantaggioso, perché l'esperienza ha dimostrato che mentre i Comuni sopportano volentieri le spese occasionali per le nuove costruzioni, male si adattano a quelle, di natura permanente, per la manutenzione. Inoltre la di-

sparità di criteri, di metodi e di mezzi delle varie Amministrazioni comunali creano disparità, nocive al traffico, nelle condizioni delle strade di una stessa anche piccola rete. Finalmente la manutenzione delle strade esige, oggi, cognizioni tecniche, attrezzature meccaniche e capacità industriali e finanziarie che i centri minori difficilmente posseggono.

Affidando alle Provincie la manutenzione della rete minore, gli accennati inconvenienti scompaiono, se non del tutto, in gran parte; e ciò è necessario perché le strade mancano al loro scopo se non sono ben tenute; e anche le piccole strade, specialmente col continuo progredire della trazione meccanica — e non di solo lusso — non sfuggono a questo canone fondamentale.

Ancora più importante della manutenzione è il completamento della rete minore. Su questo argomento bisogna dire, con sincerità, che non si è tutti completamente d'accordo, poiché alcuni ritengono che complessivamente la nostra rete stradale sia sufficiente ai bisogni della nazione, mentre altri, fra cui chi scrive, ha sempre sostenuto e sostiene che è insufficiente.

Essendo la questione d'importanza vitale, specialmente per l'Italia che fu maestra di viabilità, ci sia lecito insistervi, anche nell'intento di chiarire le condizioni generali della nostra viabilità ordinaria non solo in via assoluta, ma relativamente a quella delle altre nazioni.

È noto che il mezzo più efficace di penetrazione della potenza e della civiltà romana fu la strada. Ventisette erano le vie che dalle quattordici porte di Roma si diramavano per le provincie, che oggi sono le nazioni che circondano l'Italia e i suoi mari. Mai prima di Roma, si ebbero esempi di intere reti stradali, costruite ad arte, per facilitare le comunicazioni e i trasporti.

Criterio fondamentale di tracciamento delle vie romane fu la massima brevità; criterio fondamentale di costruzione la perenne solidità.

Fidando sulla semplicità dei loro carri e sulla robustezza delle loro legioni e consci che l'utilità pubblica deve prevalere sempre su quella privata, i Romani preferirono per le loro vie il rettifilo, anche se per esso dovevano affrontare i terreni più difficili, i pendii più ripidi, le espropriazioni più costose. L'Appia, che fu la prima delle vie militari romane, attraversava la Palude Pontina con un rettifilo di 40 chilometri e al termine della palude, presso Terracina, tagliava la roccia per la profondità di 40 metri.

La perenne solidità, che rendeva quasi inutile la manutenzione, era ottenuta, oltreché con la scelta dei terreni più adatti a contenere

la strada, con la pavimentazione, costituita da successivi strati di calcestruzzo, dello spessore complessivo di circa 2 metri, coperti dalla *summa crusta*, cioè dai ben noti blocchi di dura roccia, lavorati, o meglio cesellati, sul posto ad *opus incertae*, in modo da rendere le connessure appena percettibili. La strada appariva così, per tutta la sua larghezza e lunghezza, quasi un'unica lastra, opportunamente sagomata per il deflusso delle acque. È perciò che molti tratti delle vie romane sussistono tuttora, malgrado le ingiurie del tempo e degli uomini.

Caduta con l'Impero, la civiltà romana, i barbari si accanirono a distruggere le strade, pur senza riuscire a disperdere le traccie gloriose.

In pieno Medio Evo, un grande, Carlo Magno, che si proclama successore degli antichi imperatori, riprende l'idea romana e progetta un'estesa rete stradale che dal nuovo centro avrebbe dovuto diramarsi per tutte le regioni del nuovo Impero. Ma la bella idea non poteva sussistere con l'altra, ben più cara all'imperatore, di frazionare il territorio imperiale e di lasciare arbitri i vassalli di imporre pedaggi sulle strade e balzelli all'ingresso dei loro dominî. Le strade uniscono e non dividono e perciò nessuno dei successori di Carlo, più di lui fautori del feudalismo, pensò a completare la rete, appena iniziata. Ed è così che si arriva, in Francia, fino alla grande rivoluzione, per vedere finalmente aboliti i pedaggi.

Sulla fine del Medio Evo, specialmente in Italia (ridiventata culla di civiltà) si nota un salutare risveglio, se non nelle nuove costruzioni, nel riattamento delle antiche strade. Cito, a titolo di onore, Maria Cristina di Savoia che ordina la costruzione di una via attraverso al colle di Tenda, comprendente una galleria lunga quasi 3 chilometri, iniziata dai due imbocchi, ma non potuta ultimare, per sopravvenute vicende guerresche.

L'invenzione della polvere, con cui s'inizia l'Evo Moderno, facilita grandemente la costruzione delle strade.

Un esempio istruttivo di quest'epoca ci è dato dall'Inghilterra. Nella lotta tra il Sud e il Nord, combattuta nella grande isola, sul finire del secolo XVII, risulta vittorioso il Sud. Ma gli Inglesi comprendono che non possono tenere uniti a loro i montanari scozzesi se non con una fitta, comoda e sicura rete di strade; e perciò il primo atto del Parlamento inglese, dopo la pace, fu la promulgazione di una legge, per dotare la Scozia di una grandiosa rete di strade nazionali, da costruire a totale spesa dello Stato, nonché di una rete di strade minori, dette parlamentari, per le quali lo Stato concorse con la metà della spesa. Gli economisti inglesi concordemente riconoscono che per tale legge, che ebbe la sua piena attuazione, la Scozia ha potuto veramente

unirsi all'Inghilterra e collaborare con essa alla costituzione del grande Impero britannico.

Oltre che in Inghilterra, numerose e importanti strade si costruiscono, durante l'Evo Moderno, in tutte le regioni civili. Ma bisogna attendere Napoleone per vedere istituire Scuole di Ponti e Strade e per vedere risorgere, per la terza volta, l'idea d'una grande rete di strade che, dal centro dell'Impero, si dirami per le Nazioni che lo costituiscono. La vita breve e burrascosa del dominio napoleonico non permise la completa attuazione del grandioso disegno; ma gloriosi testimoni di esso sono rimaste le vie del Sempione e dello Spluga, costruite con arte veramente mirabile, dai primi ingegneri, insegnanti e allievi delle nuove scuole.

L'epoca di Napoleone precede di poco quella in cui s'inizia, più o meno intensamente, ma dovunque, la rete ferroviaria. Le ferrovie attirarono subito tutti i trasporti pesanti, celeri e lontani, lasciando alle strade la sola modesta funzione dei trasporti locali.

Nel secolo che vide il trionfo della locomotiva cessò l'importanza delle grandi strade e s'impose la costruzione delle strade minori; perché le ferrovie rendono nulla, o pochissimo, se non sono sussidiate da una fitta rete di strade ordinarie.

Ciò comprese subito la Francia che, quasi contemporaneamente alla costruzione delle sue prime ferrovie, intraprese quella d'una rete di *chemins vicinaux*, cioè di piccole strade, per le quali prescriveva la larghezza di soli m. 3,50, forti pendenze, raggi minimi, ponti di legno; ma per cui, malgrado la massima economia di costruzione, conseguita in questa guisa, spendeva complessivamente in trenta anni, cioè dal 1836 al 1866, oltre quattro miliardi (beninteso quattro miliardi di franchi di allora). Come già gli economisti inglesi avevano riconosciuta l'influenza decisiva della rete scozzese sulla prosperità del Regno Unito, così gli economisti francesi unanimemente hanno esaltato il grande contributo che, fin dal secolo scorso, la rete dei *chemins vicinaux*, ha portato alla ricchezza e al benessere della Francia.

In Italia le condizioni politiche che precedettero la costituzione del Regno e il suolo montagnoso, franoso e che si sviluppa più in lunghezza che in larghezza hanno ritardato lo sviluppo della rete ferroviaria, la quale non arriva, né forse potrà mai arrivare, a quella densità, che da tempo è raggiunta nelle altre Nazioni.

La rete delle nostre strade maggiori era, all'epoca della costituzione del Regno, complessivamente poco sviluppata; quella delle minori era, per circa la metà del Regno, quasi inesistente.

Da allora a oggi molto è stato fatto per la rete ferroviaria e per quella delle strade maggiori, cioè delle ex nazionali e provinciali,

perché lo Stato, con leggi speciali, ha provveduto alla costruzione di molte strade nazionali, e perché i bilanci delle provincie sono stati destinati principalmente alla costruzione e manutenzione delle strade provinciali.

Come ho già detto, oggi le strade nazionali e molte delle provinciali, opportunamente collegate, completate e sistemate, formano la rete delle *statali*, la quale corrisponde pienamente allo scopo di favorire le grandi comunicazioni.

Per ragioni molteplici, poco invece è stato fatto, fino all'avvento del Governo nazionale, per la rete minore, la quale perciò è ancora insufficiente ai bisogni.

Per persuadersene basta ricordare un canone fondamentale di economia, cioè che, per sfruttare convenientemente le risorse agricole e industriali d'una regione è necessario che essa possegga almeno un chilometro di strada ordinaria per chilometro quadrato di superficie.

Tale, infatti, secondo le statistiche dell'ante-guerra, era approssimativamente l'estensione della rete ordinaria della Francia, della Germania, dell'Inghilterra; il ricco Belgio ne aveva quasi 2 chilometri per chilometro quadrato di superficie. Anche all'estero, come da noi, mancano dati statistici recenti.

Statistiche aggiornate si hanno solo per quasi tutti gli Stati Uniti d'America. In occasione del Congresso internazionale della Strada tenuto lo scorso anno a Washington, molti Stati della gloriosa Repubblica stellata consegnarono ai congressisti pubblicazioni, contenenti le notizie statistiche ufficiali sulla viabilità.

Da queste abbiamo desunto il quadro seguente:

| STATO | Superficie kmq. | Rete stradale totale km. | Rete stradale per kmq. | Osservazioni sulla Regione |
|---|---|---|---|---|
| Pensilvania . . . . . | 115.000 | 166.000 | 1,44 | Natura montuosa, per metà coperta da foreste. |
| New-Jersey . . . . . | 21.000 | 29.400 | 1,40 | Prevalentemente industriale. |
| New-York . . . . . | 124.000 | 22.400 | 0,18 | Nella superficie sono compresi enormi specchi d'acqua. |
| Connecticut . . . . . | 19.950 | 14.600 | 1,16 | Industrie sviluppatissime. |
| Massachusset . . . . | 21.200 | 36.800 | 1,73 | Industrie sviluppatissime. |
| Wiscountin . . . . . | 146.000 | 130.000 | 0,89 | Industrie agricole. |
| Minnesota . . . . . | 219.000 | 177.000 | 0,89 | Distretti minerari e foreste. |
| Iowa . . . . . | 147.000 | 164.300 | 1,11 | Cereali a cultura intensa. |
| Missouri . . . . . | 178.000 | 177.700 | 1,00 | Agricoltura intensa. |
| Illinois . . . . . | 148.000 | 155.000 | 1,04 | Eminentemente industriale. |

Il quadro non è completo per quanto riguarda gli Stati Uniti, perché comprende soli 10 Stati, i soli visitati dai congressisti e per i quali sono stati forniti i dati statistici. Come si vede, fatta eccezione per lo Stato di New York, la cui superficie è per la massima parte costituita dai grandi laghi, in tutte le altre regioni la percentuale si aggira sul chilometro per chilometro quadrato e lo supera specialmente in quelli in cui l'industria e l'agricoltura sono maggiormente sviluppate.

Ma un altro dato importante conviene citare a proposito dell'America e delle sue strade. Il Brosseau, vice presidente della Unione delle Camere di Commercio degli Stati Uniti, in una pubblicazione presentata al Congresso internazionale delle Camere di Commercio, tenuto nel 1929 in Amsterdam, affermò che negli Stati Uniti il programma delle spese per la viabilità ordinaria in quell'anno (1929) era di *un miliardo e mezzo di dollari* e aggiungeva che « è erroneo pensare che gli Stati Uniti creino le strade perché sono ricchi. È vero il contrario: l'aumento della ricchezza prodotto dalla costruzione delle strade è così notevole, da compensare largamente le spese della loro rapida costruzione ».

In confronto degli altri Stati qual'è dunque la nostra dotazione di strade?

La risposta non è agevole poiché le ultime nostre statistiche sulla viabilità ordinaria complessiva sono soltanto del 1910.

Da essa si deduce il quadro seguente:

| REGIONI | Superficie kmq. | Lunghezza per kmq. di superficie | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | Nazionali km. | Provinciali km. | Comunali km. | Totale km. |
| Italia settentrionale . . . . . | 83.277 | 0.022 | 0.133 | 0.522 | 0.677 |
| » centrale . . . . . | 76.308 | 0.013 | 0.166 | 0.387 | 0.566 |
| » meridionale . . . . . | 76.960 | 0.027 | 0.176 | 0.145 | 0.348 |
| Sicilia . . . . . | 25.739 | 0.028 | 0.171 | 0.086 | 0.285 |
| Sardegna . . . . . | 24.109 | 0.042 | 0.077 | 0.063 | 0.182 |

È da notare che in questa statistica mancano le strade vicinali, di cui talune sono carrozzabili; ma in compenso nelle comunali figurano anche le mulattiere, cioè strade non carrozzabili, le quali in qualche caso hanno uno sviluppo anche superiore alle altre. Cito a titolo d'esempio la provincia d'Aquila in cui di fronte a km. 1128 di mulattiere avevano soli km. 744 di carrozzabili. Malgrado ciò,

questa provincia non aveva complessivamente nel 1910 che km. 0,29 di..., chiamiamole pure strade, per chilometro quadrato di superficie.

Dopo il 1910 e cioè nel 1926 è stato pubblicato il censimento delle strade ordinarie, ma per la sola parte (Vol. I) che si riferisce alle strade ex nazionali e provinciali. Per le comunali (Vol. II) sono stati pubblicati, nel 1927, tre soli fascicoli riguardanti le prime tre provincie in ordine alfabetico, cioè Agrigento, Alessandria, Ancona.

Nulla dunque di positivo si può dire oggi riguardo allo sviluppo complessivo della nostra rete stradale. Solo si può affermare che dal 1910 ad oggi, specialmente in questi ultimi anni, per merito del Governo nazionale, molte strade sono state costruite e proprio nelle regioni che più ne abbisognavano. Tuttavia dalle notizie fornite dal già ricordato ing. Calletti nella recente sua conferenza, risulterebbe che complessivamente la nostra rete supera di ben poco, se pur lo supera, il mezzo chilometro per chilometro quadrato di superficie.

Sebbene la nostra superficie comprenda le Alpi e gli Appennini e quindi l'Italia non possa aspirare a una rete stradale così fitta come quella del Belgio pianeggiante, noi siamo indubbiamente ancora in difetto di molte strade. È questa una nostra inferiorità su cui, non si può non richiamare l'attenzione, poiché essa influisce, più di quello che comunemente si crede, sulla economia generale della Nazione. E tanto più vi influisce nell'epoca attuale, che ha visto sorgere e diffondersi rapidamente l'automobile, il quale modifica ancora una volta il problema della strada.

Il combustibile liquido, che ha potuto sostituire quello solido, e la gomma che rivaleggia con la rotaia, hanno posto, fra il cavallo e la locomotiva, questo nuovo mezzo di trasporto, che aumenta l'importanza delle strade minori e delle maggiori. Aumenta l'importanza della rete minore perché questa, pur continuando ad alimentare la ferrovia e a riceverne alimento, dà notevole contributo di merci e di passeggeri anche ai servizi automobilistici; e aumenta l'importanza della rete maggiore, perché la velocità e la potenzialità dell'automobile consentono a questo veicolo di superare in poco tempo quelle grandi distanze, a vincere le quali è destinata appunto la rete delle strade maggiori.

Abbiamo visto che per noi quest'ultima rete è ormai completa e che funziona regolarmente. Bisogna dunque dedurne che è la rete delle strade minori che è insufficiente, pur non essendo della sua sorella maggiore meno importante.

Parrà strano che non solo nel secolo passato, che fu quello delle vie ferrate, ma anche in questo, che vede e sempre più vedrà aperte al traffico le vie nel cielo, ci si sia occupati e ci si occupi

delle piccole strade. Gli è che con le ferrovie e con le aerovie, la modestissima, ma pur sempre benefica, strada non perde, ma aumenta, il suo valore economico. È la strada che porta alimento a tutte le altre vie di trasporto, andandolo a cercare fra casolare e casolare, fra villaggio e villaggio, arrampicandosi sui monti, scendendo nelle più riposte anfrattuosità delle valli. È solo la strada che non è vincolata ad orari, che è libera in ogni tempo e a chiunque. È la strada oggi, l'arme migliore per combattere l'urbanesimo, per rendere accessibile e facile a tutti il verde dei campi e l'azzurro del cielo.

Il problema nel completamento della nostra rete minore deve dunque essere affrontato.

Se non che, essendo la superficie del Regno di oltre 300.000 chilometri quadrati, se si vuol portare la nostra dotazione di strade da un mezzo a un chilometro per chilometro quadrato, occorre costruirne per altri km. 150.000, con una spesa che, valutata anche modestamente per unità chilometrica, sale pur sempre a cifre dell'ordine astronomico!

Si deve però tener presente che le strade di cui più si sente la mancanza sono quelle più economiche, per le quali, se progettate razionalmente, abbandonano qualsiasi idea di lusso, la parte più grossa della spesa è per la mano d'opera, che non sembra difficile poter ottenere in molti casi gratuitamente o quasi.

Si tratta di strade aventi interesse essenzialmente locale. Se se ne vuol favorire la costruzione, è dunque una necessità lo sfruttare l'interesse, l'iniziativa, la pratica e i materiali locali, senza ricorrere, altro che per eventuali consigli ed aiuti, agli organismi più competenti e finanziariamente più validi, ma lontani e quasi sempre ignari dei bisogni e delle risorse locali.

Per persuadersi che questa è la via da seguire per risolvere la questione del completamento della rete minore basta dare uno sguardo al passato.

Il concetto che ispirò la legge del '68 fu appunto di fare assegnamento sull'iniziativa e sulle risorse locali. Ma eravamo agli albori del Regno. Tutti conoscono le condizioni politiche, e finanziarie di quell'epoca travagliata. Tutti sanno che proprio là dove era più sentito il bisogno di strade tiranneggiava il brigantaggio. I tempi non erano maturi. Quali Comuni avevano allora un ingegnere? Quanti semplicemente dei carri e delle carrozze? Si aggiunga che, a differenza di quel che era avvenuto in Francia, da noi si esagerò nell'imporre, coi regolamenti, delle condizioni che rendevano le costruzioni troppo costose, e perciò poco desiderabili, quali: i raggi minimi di m. 10, la larghezza di m. 5,50, l'esclusione di opere in legname, ecc.

Malgrado ciò molte strade comunali obbligatorie furono costruite, senza nessun sussidio da parte dello Stato, coi soli mezzi concessi da quella legge, cioè con le sole risorse locali.

Molte altre però dovendosene ancora costruire, e principalmente risentendosi i danni della mancanza di strade d'accesso alle stazioni, e di Comuni privi di qualsiasi comunicazione carrozzabile con le altre strade, si cambiarono i criteri con cui favorire la costruzione delle strade, ricorrendo a quello dei sussidi da parte dello Stato e delle Provincie. Le domande di sussidi piovvero; ma i fondi per essi messi a disposizione furono sempre pochi; mentre, per contrapposto, le pratiche necessarie ad ottenerli erano molteplici e laboriose.

Non vuol dirsi con ciò che le antiche leggi abbiano completamente fallito allo scopo; ma certamente il sistema dei sussidi non pare il più adatto per risolvere l'annosa questione.

Oggi che fin nei più remoti villaggi si riconosce la utilità delle strade; oggi che si hanno esempi di strade costruite direttamente dalle popolazioni, si deve tornare all'antico, valendosi della esperienza fatta, per modificare opportunamente le disposizioni che dovranno regolare così importante materia.

Anzitutto fare assegnamento sulle sole risorse locali, oggi, in cui le costruzioni sono così aumentate di costo, mentre le finanze locali continuano ad essere fortemente gravate, non è ammissibile. D'altro lato non è nemmeno conveniente che lo Stato non intervenga in costruzioni che, per quanto di interesse locale, rappresentano pur sempre una parte non trascurabile del suo patrimonio. Ma la forma dell'intervento statale non deve essere quella del sussidio, che difficilmente può essere commisurato al bisogno reale e che per sua natura implica, per la concessione, pratiche lunghe e noiose, da cui le popolazioni rifuggono.

L'ostacolo principale che, specialmente nelle regioni montuose, le quali in Italia sono quelle che maggiormente soffrono per la mancanza di strade, si oppone alla costruzione di queste, è rappresentato dai torrenti e dai burroni, che è necessario attraversare con opere costose e difficili. Tolti questi ostacoli, per costruire la strada bastano semplici lavori di terra, muri di sostegno, piccole opere d'arte, raccolta e spandimento di ghiaia o di pietrisco, opere tutte che, se ben dirette, le popolazioni italiane eseguiscono facilmente.

Se altri provveda alla costruzione delle opere d'arte maggiori, per esempio, dei ponti di luce maggiore di m. 10, la strada non presenta più difficoltà.

Le popolazioni stesse, se opportunamente dirette, possono, nella maggior parte dei casi, costruirsele anche da sé e con poca spesa.

Lo Stato non dovrebbe, coi suoi organi lontani, procedere direttamente alla costruzione delle opere d'arte maggiori. Ciò dovrebbe essere riservato agli Uffici tecnici delle Provincie.

L'azione dello Stato dovrebbe limitarsi a dare le direttive e ad esercitare l'alta sorveglianza, col tramite dell'A. A. S. S., sugli Uffici tecnici provinciali e a contribuire alla costituzione di un fondo speciale, da inscriversi nei bilanci delle Provincie per la manutenzione e *le nuove costruzioni* di tutta la rete stradale della Provincia, escluse le statali e le strade comprese entro gli abitati.

Non si deve credere che, anche col detto aiuto, le strade non si costruirebbero, nel timore che le opere d'arte maggiori non venissero fatte, o lo fossero troppo a rilento. Quando fosse ben definita l'ubicazione e le caratteristiche di queste opere d'arte e fosse preso l'impegno di costruirle, le strade potrebbero iniziarsi, e anche ultimarsi, provvedendo, anche per anni, con opere provvisorie, all'attraversamento dei torrenti o dei burroni là dove, in seguito, dovrebbero essere costruiti i ponti o i viadotti.

Per ottenere l'intento non sarebbero necessari che piccoli ritocchi alla procedura per la compilazione e per l'approvazione dei progetti.

Per la compilazione sarebbe consigliabile di rendere i progetti più semplici, permettendo l'uso dei metodi grafici, invece dei numerici, col che, pur ottenendo nei computi un'approssimazione sufficiente, l'ingegnere realizza una notevole economia di tempo e di denaro. Per l'approvazione dovrebbe sostituirsi l'odierno esame del progetto a tavolino, con quello più spedito, e più efficace, di due accessi sul posto: il primo in seguito alla presentazione del progetto preliminare, e il secondo in seguito a quella del progetto definitivo. Più precisamente quando, in base a un progetto preliminare, studiato sulle carte dello S. M., previo esame della località, il Comune chieda l'esecuzione d'una strada comunale, o il Consorzio di una rurale, un ingegnere dell'Ufficio tecnico provinciale dovrebbe essere inviato sul posto per decidere, insieme all'ingegnere del Comune o del Consorzio, l'andamento generale della strada e la località e le caratteristiche delle eventuali opere d'arte maggiori. Un secondo accesso dovrebbe aver luogo dopo la presentazione del progetto definitivo, percorrendosi la linea, già picchettata, e definendo, in modo più preciso, le dette opere d'arte.

L'approvazione del verbale di questo secondo accesso, da parte del Prefetto della Provincia, dovrebbe costituire, senza altro, approvazione del progetto e impegno della Provincia a costruire le opere d'arte, senza però stabilirne l'epoca.

Ma un'altra facilitazione bisognerebbe accordare ai Comuni e ai Consorzi per le nuove costruzioni: l'espropriazione gratuita, o quasi, dei terreni da occupare. Questa proposta incontrerà indubbiamente opposizioni. La pratica però insegna che le strade sono così desiderate dalle popolazioni, che è frequente il caso di offerte gratuite dalle aree da occupare. Le strade minori debbono adattarsi al terreno, non tormentarlo con tagli profondi o alti rilevati. Le espropriazioni devono quindi esser limitate a poco più della larghezza della strada; questa deve risultare pressoché a livello dei terreni limitrofi e perciò ne facilita l'accesso e ne aumenta il valore. Non bisogna confondere l'espropriazione per le strade — specialmente per le minori — con quella per le ferrovie; è tutt'altra cosa. Del resto si capisce che ci saranno dei casi in cui l'espropriazione gratuita non dovrebbe concedersi. Il regolamento dovrebbe specificare questi casi.

Malgrado l'esecuzione gratuita delle opere d'arte maggiori e la cessione gratuita, o quasi, delle aree da occupare, il Comune, o il Consorzio, dovrebbe pur sempre affrontare delle spese per la costruzione. A queste si dovrebbe provvedere presso a poco con le stesse disposizioni della legge del '68, cioè con prestazioni in natura e tasse speciali, che però si dovrebbe evitare divenissero permanenti; possibilmente anzi dovrebbero essere limitate a poco più del periodo della costruzione.

Del pari si dovrebbe provvedere alla costituzione del fondo speciale della Provincia, destinato alla manutenzione di tutta la rete e *alle nuove costruzioni*. Per questo è da ritenersi che gli studi riferentesi al finanziamento della manutenzione siano stati completati, onde non è il caso di insistervi; solo è da tenere presente che, ove tali fondi dovessero provvedere anche alle nuove costruzioni, uno degli elementi che più logicamente dovrebbe essere colpito è quello che utilizza al massimo le strade, cioè il veicolo sia a trazione animale che meccanica.

Sono questi i concetti che hanno prevalso nel recente Congresso degli Ingegneri Italiani, dando luogo alla votazione unanime di quell'ordine del giorno che abbiamo riprodotto.

Noi ci auguriamo che tali concetti si possano realizzare e che il Fascismo, che ha sempre dimostrato di aver fiducia nel popolo italiano, affidi a lui, principalmente e direttamente, il compito di completare la rete delle sue strade, per mettere sempre più in valore le risorse naturali del Paese, a maggiore incremento del suo benessere e della sua civiltà.

DOMENICO RUGGIERI.

# NOTE E RASSEGNE

## CRONACA POLITICA

L'azione dell'Italia a Ginevra di fronte alla Zollunion (15-23 maggio 1931).

L'ultima sessione di Ginevra ha rassomigliato, per il metodo di lavoro, per la natura delle risoluzioni adottate (rinvio ad altre magistrature, rinvio a sottocommissioni ecc.), a molte delle precedenti riunioni. La questione dell'Unione doganale austro-tedesca è stata commessa all'esame giuridico del Tribunale dell'Aja. Il programma del risanamento economico dell'Europa è stato rinviato allo studio di cinque o sei sottocommissioni. Il rapporto sulle minoranze della Slesia è stato aggiornato alla sessione di settembre.

Eppure è stata scritta a Ginevra, tra il 15 e il 23 maggio, qualche pagina di un nuovo capitolo della storia d'Europa, il cui titolo fu dettato il 19 marzo a Vienna ed annunciato due giorni dopo all'Europa.

Non so quanti condivideranno, oggi, la convinzione di chi scrive che si è chiuso il 19 marzo quel precedente capitolo che è stato chiamato « periodo del dopo guerra ». I fatti politici ed economici che, insieme con i movimenti dello spirito, costituiscono tutta intera la storia dei popoli non andrebbero divisi in capitoli: perché non v'è serie di fenomeni che si possa dire mai esaurita, nè fenomeno che possa svilupparsi senza premesse le cui origini sono praticamente irraggiungibili. Ma poiché si è convenuto, sia pure con criterio arbitrario ed approssimativo, di chiamare « dopo guerra » quel periodo che ha riunito in sé un caratteristico e riconoscibilissimo complesso di azioni e reazioni le quali nel fatto della guerra hanno trovato le loro radici più vicine e compatte, verrà pure un giorno in cui sarà necessario prescegliere un determinato avvenimento, una speciale data, come indicazione del passaggio dal « dopo guerra » al capitolo successivo della storia d'Europa.

Ho la convinzione che tale avvenimento, e quindi tale data, saranno riconosciuti nella mossa germanica del 19 marzo, indipendentemente dai suoi eventuali sviluppi o dal suo definitivo successo o insuccesso, perché con quella mossa la Germania, messo un punto fermo alla politica di Stresemann, si è presentata all'Europa con un nuovo volto. Non le sarà facile cambiare nuovamente fisionomia o maschera. Conveniamone: Stresemann, che alla sospettosa Europa si era mostrato col vello e col belato dell'agnello, ha saputo morire in tempo; prima di essere egli stesso costretto, dal maturare della storia del suo paese, a cambiar di pelliccia e di voce. Egli fu un grande patriota, perché è più difficile modulare che rinforzare le note: ma in Germania urgono tempi nuovi, e nella drammatica prima-

vera del 1931 l'atmosfera politica, che Stresemann aveva lasciato, sembra già lontana e dimenticata.

Era voce corrente, in Germania, subito dopo la morte di Stresemann, che il 1931 sarebbe stato l'anno del corridoio di Danzica. Ignoriamo i veri motivi che hanno invece deciso i dirigenti tedeschi a intraprendere la corsa all'Anschluss. A Ginevra c'è stato, nei riguardi della mossa austro-germanica, un tempo di arresto: dovrà ora pronunciarsi l'Aja. Se la Germania sarà definitivamente costretta a sospendere la marcia intrapresa verso il Sud-Est, non passerà molto ed avremo una nuova e diversa mossa. Questa porterà probabilmente sul piano Young. La conferenza del disarmo sarà un'occasione favorevole per chiedere di armare quanto gli altri: poi verrà il momento del corridoio, e nel frattempo maturerà l'anno della Sarre. Poi forse nuovamente l'Anschluss, poi il problema slesiano, quello della Prussia orientale, quello polacco. La sessione di Ginevra, di questo maggio, non si è occupata, praticamente, che della Germania. È agevole profezia il dire che, fino a quando la Lega resisterà, la Germania continuerà ad occuparne, negli anni avvenire, quasi tutta la scena.

Non ho menzionato l'Austria. Essa è stata a Ginevra una comparsa. È intervenuta sulla scena solo perché era stata l'indispensabile, ma non brillante « secondo » del Protocollo del 19 marzo. Il Vice Cancelliere Schober, in discorsi pacati, ha descritto le penose condizioni economiche dell'Austria: si è lamentato che l'Europa stava discutendo da quasi due anni il problema di una vasta e generale ricostruzione senza arrivare peraltro in sostanza a conclusioni concrete: ha cercato quindi giustificare il contenuto e le intenzioni del Protocollo. Ma, appena richiesto, si è affrettato ad offrire le più solenni assicurazioni « che nulla di nuovo sarebbe stato intrapreso sulla strada dell'effettuazione dell'Unione doganale fino a quando il Consiglio della Società delle Nazioni non si fosse pronunciato sull'avviso consultivo chiesto alla Corte dell'Aja ». Dopo di che egli è passato a ritirare il buono per l'emissione di una nuova *tranche* di 150 milioni di scellini del prestito internazionale di soccorso.

* * *

In seguito a una delle proposte contenute nel *memorandum* francese era stato deciso, come vedremo, di commettere ad uno speciale sottocomitato lo studio delle concessioni che le singole potenze europee avrebbero dovuto, unilateralmente, e senza contropartita, assicurare all'Austria per risollevarne la situazione economica. Ma Schober con gesto di bella fierezza si è opposto, fra la sorpresa generale, alla nomina di tale sottocomitato in nome della divisa: « L'Austria farà da sé ». L'Austria, cioè, avrebbe provveduto essa stessa a redigere e a presentare all'Europa, se mai la Zollunion fosse fallita, la distinta delle concessioni d'ordine materiale capaci di compensarla dei danni materiali e morali derivanti dal fatto del mancato suo matrimonio.

Ma procediamo con ordine.

Cerchiamo, cioè, di mettere un po' d'ordine retrospettivo nel quadro dei lavori della sessione di Ginevra del 15 al 23 maggio, di fissare le direttive seguite dalle Potenze intervenute, d'illustrare i motivi di certe prese di posizione, e di scoprire il significato di talune decisioni.

Il gran pubblico, abituato a riassumere, ha avuto la sensazione che tutta la sessione ginevrina sia stata occupata dal problema dell'unione

austro-tedesca. Ciò in sostanza è esatto. Ma con quali procedure e davanti a quali organi la questione sia stata discussa e trattata, questo non è riuscito chiaro a tutti.

Ricorderemo che erano state fissate a Ginevra, per la metà di maggio, due riunioni; quella della terza sessione della Commissione di Studio per l'Unione Europea (la « Paneuropa » di Briand) e la 63ª riunione ordinaria del Consiglio della Lega delle Nazioni. Due cose ben distinte. Le date di tali convegni erano state prescelte prima ancora che fosse conosciuta la mossa germanica.

Alla detta Commissione di Studio avrebbero partecipato per la prima volta i rappresentanti dei Sovieti e della Turchia: su questa partecipazione nei mesi precedenti era andata polarizzandosi l'attenzione internazionale. È noto l'atteggiamento tenuto in proposito dall'Italia: grazie alla iniziativa di questa, si è potuto impedire l'assurdo geografico, giuridico, economico e politico di escludere due grandi Paesi dal recare la loro collaborazione alla studio dei grandi problemi che investono l'economia europea.

Chi scrive non crede alla possibilità che si giungerà così presto a modificare gran che delle basi su cui poggiano oggi i rapporti economici fra le Nazioni europee: non solo non lo crede, ma persino lo depreca, nell'interesse stesso dell'economia generale, ciò che, dopo tutto, non ha altro valore se non quello d'una opinione personale. Ma se un beneficio c'è da aspettarsi dalle frazionate, disordinate e quasi sempre inutili dissertazioni economiche alle quali ha dato luogo e darà luogo l'iniziativa paneuropea, nata del resto soprattutto come iniziativa di carattere politico, questo beneficio va ricercato specialmente, forse esclusivamente, nel fatto che i rappresentanti del solo paese d'Europa ad economia statizzata si sono assisi intorno allo stesso tavolo con i rappresentanti degli altri paesi europei ad economia capitalistica. Da questo riavvicinamento, e dai contatti che ne seguiranno, potrà forse uscir sistemato almeno un ingranaggio, che è assolutamente indispensabile all'Europa, ingranaggio che oggi o non funziona o funziona male, quello che dovrebbe coinnestare l'economia sovietica con l'economia del resto dell'Europa. Se ciò, come è da augurare, potrà realizzarsi, all'Italia spetterà il merito principale di avere con la sua decisa azione nelle precedenti riunioni ginevrine, e con la sua opera di persuasione e di mediazione, reso possibile l'avvicinamento.

Vario e complesso era invece l'ordine del giorno della 63ª riunione del Consiglio della Lega. Ma la mossa austro-germanica doveva imprimere tutto in diverso andamento, e un ben diverso contenuto, alle riunioni ginevrine. Dopo i primi inquieti gesti di talune Cancellerie, il Governo britannico aveva preso l'iniziativa, pienamente secondata dall'Italia, di incanalare verso Ginevra la questione se il protocollo di Vienna fosse compatibile con gli impegni internazionali dell'Austria. Il signor Henderson si era quindi indirizzato al Segretario Generale della Lega chiedendo che la questione fosse inscritta all'ordine del giorno della 63ª riunione del Consiglio.

Contemporaneamente la Francia aveva compiuto un diverso passo. Poiché il progetto di unione doganale austro-germanico, a parte la sua compatibilità o meno con i trattati in vigore, era stata accortamente e, nei confronti di Briand, direi quasi ironicamente presentato all'Europa come inserito nel gran quadro della organizzazione economica paneuropea, sembrò indispensabile a Parigi di neutralizzare, anche nel campo economico,

la mossa germanica e di imbastire di urgenza un proprio progetto, fino a quel momento mai esistito, nell'intento di polarizzare su di esso l'attenzione della commissione paneuropea che da tempo andava baloccandosi con la questioncella del piazzamento dello stock dei cereali invenduti dei paesi danubiano-balcanici e col progettino, della creazione di una cassa ipotecaria agraria internazionale. La Francia mirava al tempo stesso a venire incontro alle richieste fino allora insoddisfatte della Piccola Intesa, e ad offrire all'Austria certi vantaggi economici che avessero potuto indurla a concedersi ad altro miglior offerente, distraendola dal pericoloso cammino su cui era avviata.

Nacque così il *memorandum constructif*, comunicato dal Quai d'Orsay a tutte le Potenze interessate, e messo all'ordine del giorno della Commissione di Studi per l'Unione Europea, la cui riunione era fissata a Ginevra per il 15 maggio, tre giorni prima della data di convocazione del Consiglio.

Questo così detto *memorandum* costruttivo francese non chiamava direttamente in causa né il progetto di unione doganale austro-germanica, né il fondamento giuridico o la sostanza politica del Protocollo concertato tra Berlino e Vienna. Perciò in seno alla Commissione di Studio europea la progettata unione austro-tedesca non doveva esser presa direttamente di mira. Se ne parlava quindi *senza parlarne*, come doveva argutamente osservare il nostro Ministro degli Esteri nel suo discorso alla prima seduta del Consiglio della Società delle Nazioni, in seno al quale il Protocollo di Vienna, figurando espressamente all'ordine del giorno, fu invece apertamente affrontato.

Della disegnata unione si trattò, ma in forma assai succinta, anche in un altro consesso internazionale, rinunitosi esso pure a Ginevra il 15 maggio, e cioè nel Sottocomitato Finanziario per l'Austria, convocato a richiesta del suo Presidente (Italia) per l'esame delle ripercussioni che l'unione avrebbe potuto avere sul gettito dei cespiti impegnati dall'Austria a garanzia del Prestito Internazionale del 1922. Il Sottocomitato dovette peraltro riservare il suo eventuale intervento a quando fossero state previamente risolute le questioni di diritto, da sollevarsi in altra sede. Nel frattempo, tanto per suffragare la tesi dell'Austria del disinteresse europeo per le condizioni economiche di questa, il Sottocomitato concedeva il proprio consenso all'emissione dell'importante *tranche* del prestito cui si è sopra accennato.

Il *memorandum* costruttivo francese, illustrato da Briand e più diffusamente dal Sottosegretario di Stato François-Poncet in seno alla Commissione di Studi per l'Unione europea, ha avuto un trattamento tipicamente ginevrino. Apparso come una costruzione insincera ed affrettata, come uno stratagemma procedurale e politico, piuttosto che come un maturato disegno per la soluzione dei gravi problemi europei, il *memorandum* non poteva riscuotere convinti consensi e profonde adesioni da nessun settore. Il Ministro Grandi ne ha fatto giustizia nel suo discorso del 15 maggio alla prima seduta della Commissione. Il rappresentante inglese espresse anch'egli qualche ferma riserva. Persino le Potenze della Piccola Intesa, sebbene hanno visto incluso nel progetto francese taluni dei loro postulati, non hanno potuto non rendersi conto della sua inattualità, immediata o lontana che sia. Il progetto Briand-Poncet ha finito per far luogo, insieme alle altre questioni già allo studio della Commissione europea, alla solita

filiazione di cinque o sei Sottocomitati, questo di undici, quello di sette, quell'altro di cinque membri e così via, incaricati di studiare e riferire a suo tempo. Il *memorandum* francese è stato così diluito e sminuzzato.

* * *

L'intera sessione ginevrina, come vedremo esaminando in seguito anche il risultato dei lavori del 63° Consiglio della Lega, non ha presentato fasi o momenti drammatici, sebbene la mossa germanica, per la segretezza della sua preparazione, per l'inaspettata rivelazione, per la gravità dei problemi che aveva posto in giuoco, avesse rappresentato un colpo che, non senza ragione, è stato paragonato a quello di Agadir.

I lavori di Ginevra si svolgono quasi sempre in un ambiente « ovattato ». Ma la calma che ha distinto le discussioni di un argomento così scottante, come quello dell'Unione doganale austro-tedesca, è stata dovuta soprattutto alla circostanza che si era già fatta strada la convinzione della opportunità per tutti di invitare la magistratura dell'Aja ad esprimere il proprio giudizio sulla compatibilità della disegnata Unione con gli impegni internazionali assunti dall'Austria.

Data questa pregiudiziale decisione di rinvio, che faceva salva per il momento la sostanza della questione, un dibattito vivace non avrebbe servito gli interessi di nessuno. Anche la patetica posizione di Briand, rifiutato come Presidente della Repubblica, dimissionario come Ministro degli Esteri, fautore di Paneuropea politica e divenuto per forza di circostanza patrono di una Paneuropea economica, costretto a mettersi sulla falsariga indicata da altri, o ad avvolgere, per necessità tattiche, le trincee da altri inopinatamente occupate, contribuiva a smorzare i toni, a rendere meno vivaci i contrasti che pure erano così radicati e profondi.

Sebbene nettamente impostata l'una contro l'altra, la tesi francese e quella tedesca non dovevano dar luogo, grazie alla procedura escogitata, a un serrato conflitto. Ma quale delle due avrebbe finito per prevalere?

A tale interrogativo non era possibile offrire una risposta senza prima constatare quale sarebbe stato l'atteggiamento dell'Italia, che, fino al momento delle riunioni di Ginevra, non si era ancora pronunciata. Era noto soltanto che il Ministro Grandi, il giorno prima della sua partenza aveva avuto un lungo e definitivo colloquio con il Capo del Governo. Quali decisioni ne erano risultate?

Perciò sull'atteggiamento italiano era andata concentrandosi l'attenzione del mondo ginevrino, e più specialmente quella delle parti in contrasto. I due discorsi del Ministro Grandi, il primo in seno alla Commissione di Studio dell'Unione Europea, il secondo in seno al Consiglio della Società delle Nazioni, hanno segnato il momento centrale, e, non è arrischiato dire, decisivo per la sorte futura delle due questioni che erano all'ordine del giorno, apparentemente distinte, ma intimamente connesse: progetto costruttivo francese, davanti alla Commissione Paneuropea; e protocollo austro-tedesco davanti al Consiglio della Lega.

Il cosidetto progetto costruttivo era inteso a presentare (sono parole del *memorandum* francese) « soluzioni pronte e graduali ai problemi più urgenti nel campo dell'economia europea, capaci al tempo stesso di offrire alla Germania ed all'Austria il sollievo che esse cercano nella Unione Doganale ». Le soluzioni proposte nel *memorandum* erano le seguenti:

1) La Francia *non* si opponeva oltre, come era stata fino a quel momento sua decisa direttiva, alla concessione di un trattamento doganale preferenziale a favore dei cereali dei paesi danubiani. Si giustificava tale cambiamento di direttiva con i risultati della Conferenza del grano di Roma in cui era apparso che l'infrazione alla clausola della nazione più favorita, conseguenza necessaria della adozione del trattamento doganale preferenziale, riguardava, dopo tutto, quantitativi di cereali relativamente trascurabili, con minimo danno, quindi, dei paesi transoceanici. Il trattamento preferenziale non avrebbe dovuto comportare contropartite a favore dell'esportazione industriale dei paesi compratori di cereali; o per lo meno le contropartite *non* avrebbero dovuto a loro volta essere sottratte al normale giuoco della clausola della nazione più favorita.

2) Formazione di cartelli industriali per ovviare alla crisi di superproduzione, disoccupazione ecc.

3) Finanziamenti dei raccolti dell'Europa Danubiana da parte di Banche francesi; ammissioni di valori stranieri alla Borsa di Parigi; collaborazione di quel mercato ai grandi prestiti di Stato.

4) Vantaggi speciali di carattere doganale da concedersi all'Austria, senza contropartita, da parte di tutti i paesi interessati al suo risorgimento economico.

* * *

Il primo discorso del Ministro Grandi, pur senza prendere direttamente di mira il piano costruttivo francese — si riferiva infatti a tutto il complesso delle proposte che si trovavano in quel momento allo studio davanti alla Commissione paneuropea —, doveva tuttavia valere come una serrata critica specialmente ai primi due punti del *memorandum*, e cioè al sistema preferenziale e ai cartelli industriali.

« Il sistema preferenziale » disse l'on. Grandi, « non si può considerare come economicamente sano. Attraverso il giuoco delle preferenze il sistema attuale dei rapporti commerciali ne uscirebbe sovvertito ».

È chiaro che la Francia, entrando nell'ordine di idee della concessione di un trattamento preferenziale a favore dei paesi agrari dell'Europa danubiana-balcanica, mentre mirava ad allettarli, non faceva in definitiva un grande sacrificio poiché essa quasi non importa cereali da quella zona, e pochissimi prodotti industriali essa esporta su quei mercati (donde la rinunzia anche ad eventuali contropartite). La Francia intendeva, cioè, di pagare con la tasca altrui.

Ben diversa è la situazione dell'Italia, la quale da un lato compra notevoli partite di cereali dalle zone danubiane, mentre dall'altro ha precostituito fortissimi interessi commerciali di importazione e di esportazione con i paesi transoceanici, paesi che essa non può mettere in condizione di inferiorità nei confronti di chicchessia. I nostri rapporti economici e commerciali con l'America e con l'Oceania sarebbero letteralmente sconvolti dalla concessione ai paesi danubiani di dazi preferenziali.

Giustamente perciò osservava a Ginevra il Ministro Grandi: « Vi sono paesi che si trovano in grado di non preoccuparsi o quasi delle ripercussioni che il trattamento preferenziale può avere nei confronti di terzi Stati; ve ne sono altri (l'Italia), che da queste preoccupazioni non possono prescindere ».

Con altrettanta precisione l'on. Grandi si espresse nei riguardi della proposta dei cartelli industriali:

« Il punto di vista del mio Paese è stato indicato durante la Conferenza economica del 1927. L'Italia non esclude le intese industriali, ma pensa che non si possano volere se non a condizione che esse contemperino le esigenze nazionali con quelle internazionali, che esse coordinino, non impediscano o limitino a favore dei paesi meno industrializzati, le possibilità di produzione dei paesi meno industrializzati, i quali devono sviluppare l'industria anche per soddisfare le esigenze della pressione demografica interna ».

Le due prime proposte francesi, contenute nel piano costruttivo, miravano in definitiva a soddisfare le esigenze della Jugoslavia e della Romania in materia di esportazione agricola, con la concessione di un trattamento preferenziale a carico, praticamente, d'Italia, Germania ed Austria, le quali per converso non avrebbero dovuto, possibilmente, ottenere nessuna contropartita a favore delle loro esportazioni industriali. Per il caso invece che tali contropartite fossero previste, occorreva allora che l'industria francese e quella cecoslovacca (proposta dei cartelli) fossero messe in grado di assicurarsi anch'esse una quota parte del beneficio.

Circa il programma creditizio, il Ministro Grandi non poteva non esprimere il suo favore verso ogni misura tendente ad assicurare concessioni di crediti a condizioni migliori di quelle che vigono attualmente su certi mercati. La creazione di una Banca internazionale di credito agrario ipotecario (crediti a lunga scadenza) era stata dall'Italia incoraggiata; andava altrettanto incoraggiata la creazione, iniziativa dell'Istituto Internazionale di Agricoltura, di una Banca di credito agricolo (crediti a breve scadenza). Il Ministro Grandi ammoniva però che non dovevano aspettarsi da queste iniziative effetti risolutivi di grande portata.

Tali critiche ed osservazioni non potevano non suscitare la più profonda impressione perché rappresentavano in sostanza una netta presa di posizione contro il progetto francese inteso a battere in breccia, anche fuori del campo delle discussioni giuridiche e delle opposizioni politiche, il sostrato economico su cui Austria e Germania avevano fondato il loro protocollo doganale. L'ansia degli ascoltatori cresceva a mano a mano che il discorso di Grandi si sviluppava. Data l'opposizione al progetto francese, molti si domandavano se l'Italia non avrebbe patrocinato la mossa germanica o non avrebbe, quanto meno, continuato a mantenere lo stesso atteggiamento di semplice riserbo tenuto fino a quel momento.

Si è già detto che l'Unione doganale austro-tedesca non era all'ordine del giorno della Commissione paneuropea. L'on. Grandi quindi, pur senza fare menzione diretta del Protocollo di Vienna, rivelò finalmente, nella parte centrale del suo discorso, il punto di vista italiano con queste precise parole:

« È stato affermato che la crisi europea può trovare la sua soluzione in un sistema di mercati più vasti da attuarsi attraverso la formazione di successive unioni doganali. Non si può negare che la ristrettezza dei singoli mercati nazionali sia una delle cause delle difficoltà di cui soffre l'economia europea. È una delle cause, non la causa, tanto è vero che un grande Paese come gli Stati Uniti d'America, il quale ha realizzato in pieno il principio del grande mercato, non ha potuto sottrarsi all'influsso della congiuntura sfavorevole. Per quanto più particolarmente si riferisce

all'Europa, è da tener presente che la fusione di due o più economie nazionali o lascia intatte le rispettive attrezzature produttive industriali ed agricole, ed allora si mantengono le cause fondamentali del fenomeno della sovraproduzione che si tratta di correggere, ovvero essa porta al soverchiamento dell'una economia nazionale sull'altra, e allora può magari avere per risultato il ristabilimento dell'equilibrio tra produzione e consumo, con sacrificio però dell'organizzazione, più debole a beneficio della più forte ».

Non c'era alcun dubbio che l'on. Grandi intendeva riferirsi, condannandolo, al progetto di Unione austro-germanico. Nel successivo suo discorso alla presenza del Consiglio della Lega, alludendo a quelle sue parole, e a quelle di altri, l'on. Grandi ebbe a precisare: « Abbiamo finora fatto quella che si potrebbe dire la teoria *delle* unioni doganali, *pur essendo palese che ognuno intendeva riferirsi ad una determinata unione* ». L'on. Grandi non intendeva condannare *a priori* l'Unione doganale austro-germanica solo perché contratta tra un grande ed un piccolo paese; egli la condannava perché non si trattava di due nazioni ad economía complementare. L'Unione avrebbe portata come fatale conseguenza al sacrificio della organizzazione industriale più debole, senza forse nemmeno un beneficio corrispondente a favore della organizzazione industriale più forte.

* * *

L'atteggiamento italiano appariva assai netto: sfiducia nell'efficacia del progetto francese, opposizione al programma di Unione doganale austro-germanico.

Atteggiamento puramente negativo su entrambi i fronti?

Prima ancora che questa critica potesse affiorare nella Assemblea alla quale il Ministro italiano rivolgeva il suo discorso, l'on. Grandi suscitava un nuovo ed acutissimo movimento di attenzione annunziando su quale via l'Italia intendeva porsi, si era anzi già posta nell'intento di alleviare, se non di risolvere, la crisi europea e di venire particolarmente incontro ai bisogni dei due paesi il cui disagio economico era più acuto: l'Austria e l'Ungheria. Il metodo italiano, se prontamente adottato anche da altri con la stessa rapidità e decisione come da noi si era fatto, avrebbe contribuito in maniera immediata e pratica ad ovviare al disagio generale.

Il metodo propugnato dall'Italia è compendiato nelle seguenti parole del Ministro degli esteri:

« Quando si parla di trattamento preferenziale si allude al trattamento doganale. Esso è lungi tuttavia dall'esaurire la materia. I traffici si ostacolano o si avvantaggiano anche mediante altri fattori: condizioni di trasporto, di transito, facilitazioni bancarie etc. Presi in sé questi elementi possono anche apparire di non grande importanza, nell'insieme essi costituiscono un fattore di primo ordine ».

E più in là:

« Non siamo nel campo delle affermazioni astratte o delle aspirazioni. Siamo nel campo della realtà concreta; e per questa strada l'Italia si è avviata con recenti negoziati ed accordi ».

Da queste ultime parole del Ministro degli esteri appare chiaro che l'Italia non si è presentata a Ginevra con disegni più o meno illusorii da sottoporre allo studio delle altre Delegazioni, disegni che per avere una

qualunque minima probabilità di successo avrebbero dovuto riscuotere prima il consenso, quasi sempre platonico, di commissioni, sottocommissioni ed assemblee, ed essere poi affidati nella migliore delle ipotesi alla buona volontà delle singole nazioni incaricate di condurli in porto. E tanto meno essa ha sottoposto a Ginevra formule di carattere generale che investendo o contrastando principî acquisiti, come quello della clausola della Nazione più favorita, non possono prescindere da discussioni teoriche nel corso delle quali si manifestano fatalmente le tendenze più disparate; donde la quasi impossibilità di giungere ad un risultato definitivo.

L'Italia, con lo stile del suo Regime, ha puramente e semplicemente annunziato *la già avvenuta* conclusione di intese bilaterali con taluni Stati (cioè con l'Austria e con l'Ungheria), conclusione che rappresenta l'inizio di una serie di intese a catena da estendersi via via ad altre nazioni e che *caso per caso*, partitamente, ma certo praticamente ed efficacemente, sono destinate ad ovviare a molti dei gravi ostacoli che, prima ancora delle barriere doganali, impediscono lo sviluppo degli intercambî commerciali e rendono proibitivi i traffici specie dei prodotti agricoli ed industriali di massa.

* * *

Il testo degli accordi conclusi dall'Italia non è ancora noto; ma basta rileggere le parole più sopra riportate per comprendere in quale campo si aggirino.

1. *Facilitazioni bancarie e creditizie.* — Sulle esportazioni dei prodotti agricoli, o industriali, dall'Ungheria e dall'Austria verso l'Italia come dall'Italia verso quei due paesi, gravano commissioni e sconti bancari che raggiungono talora tassi altissimi, e certo senza riscontro nei tassi di certe piazze ove la concentrazione dell'oro ha reso molto meno care le anticipazioni senza le quali il commercio internazionale è praticamente impossibile.

2. *Facilitazioni ferroviarie, divieti di importazione e di transito.* — Non c'è bisogno di molte parole per ricordare come alla guerra doganale è stato spesso sostituita, in tempi non molto lontani, quella più coperta ma anche più efficace dei noli o dei divieti di importazione e di transito. Nonostante la politica smobilitatrice seguìta dall'Italia in questi campi, resistevano ancora, « vischiosamente », certe tariffe e certe formalità che gli accordi testé conclusi devono certamente aver bandite, e speriamo per sempre. Perfino la fitopatologia e la veterinaria si erano talvolta incaricate di impedire traffici e transiti: molte maglie insidiose erano state dall'Italia allargate, ma altre si erano dimostrate più resistenti. Occorreva fossero recise: questo risultato gli accordi annunciati dall'Italia a Ginevra devono aver certamente ottenuto.

Il quadro della posizione assunta dall'Italia appariva oramai compiuto. Nel suo breve ma incisivo discorso al Consiglio della S. d. N., il 18 maggio, il rappresentante italiano, al tempo stesso che si pronunciava in senso favorevole al rinvio alla Corte dell'Aja del Protocollo di Vienna per un parere consultivo circa la compatibilità di esso con gli impegni internazionali dell'Austria, dichiarava esplicitamente, per quanto si riferisce al lato economico della disegnata Unione, *che l'esame fatto dalle amministrazioni tecniche italiane sugli elementi fino allora conosciuti non era*

*persuasivo*. Non si era, cioè, acquistata la convinzione che le due economie, la tedesca e l'austriaca, a prescindere da ogni considerazione politica, *avrebbero potuto trovare il rimedio ai mali di cui soffrono*. Il Ministro italiano prendeva atto che i rappresentanti della Germania e dell'Austria avevano affermato che l'Unione non aveva motivi o finalità politiche, ma ammoniva che tra politica ed economia la distinzione non è facile e in certe situazioni non è neanche possibile, *perché gli sviluppi di tali situazioni possono oltrepassare i propositi di coloro che le hanno determinate*.

Con tale dichiarazione l'Italia assumeva una netta posizione nei riguardi della disegnata Unione doganale austro-tedesca: e cioè ne contestava i vantaggi economici per entrambi i paesi contraenti, sospendeva, in attesa del parere consultivo dell'Aja, il proprio giudizio sopra il fondamento giuridico della pattuizione dell'Unione da parte dell'Austria, e riservava finalmente le proprie decisioni in merito alla portata politica dell'atto anche se tale portata non fosse stata prevista dai due contraenti.

L'atteggiamento dell'Italia non potrà non essere decisivo circa le sorti future del Protocollo di Vienna; il che dimostra ancora una volta che nei problemi che concernono la parte centrale dell'Europa — dalla linea del Reno, di cui è garante, alle foci del Danubio — l'Italia, per la sua posizione geografica e per la sua missione storica, tiene nella sua mano l'ago della bilancia: la grande guerra lo ha provato. Il Regime che governa l'Italia le consente una perfetta freddezza e serenità di giudizio in ogni circostanza, e costituisce la miglior garanzia di imparzialità per le due nazioni che, di qua e di là dal Reno, aspirano entrambe ad una posizione egemonica. Timorose di cozzare, esse si ingannano con reciproci tentativi di riavvicinamento, ma si sono sempre trovate e più si ritroveranno l'una contro l'altra ogni qualvolta hanno tentato o tenteranno di assicurarsi una situazione di vantaggio sulla via dell'agognata supremazia.

* * *

Non spirito anti-francese ha indotto l'Italia a condannare il *memorandum* costruttivo; bensì spirito di obiettività e di praticità di intendimenti. La crisi economica europea è grave; ma non ci si può illudere di sanarla spezzando l'unico congegno che oggi esista e funzioni nei rapporti commerciali europei e mondiali.

Questa crisi dipende soprattutto da due precisi fenomeni, la sovraproduzione agricola e industriale, e la diminuita capacità di consumo delle popolazioni del mondo. Di tali fenomeni la clausola della nazione più favorita non è la causa e di essi non porta la colpa. Non si nega che vi possano essere congegni migliori. Ma distruggere intanto quello che, buono o mediocre, è il solo che oggi funzioni, significa accrescere il disordine e la dispersione, acuire le lotte di concorrenza, sovvertire, come ha detto Grandi a Ginevra, le condizioni economiche del mondo.

Parimenti non deve dirsi che l'Italia sia stata animata da spirito antigermanico. Prima e dopo l'avvento del Fascismo, soltanto presso l'Italia la Germania ha trovato comprensione dei suoi bisogni, purché legittimi, e adesione ed appoggio per le sue giuste domande. Nel momento stesso che manifestava a Ginevra il suo dissenso alla disegnata Unione austro-tedesca, il rappresentante dell'Italia dichiarava solennemente che, se Germania ed Austria, insieme con altri Paesi grandi e piccoli di Europa soffrivano,

oltre che per ragioni generali, anche per ragioni particolari, *il Governo italiano rinnovava il suo intendimento di considerare come già per il passato con spirito di amichevole collaborazione il problema, quale si pone anche nei riguardi più specialmente della Germania e dell'Austria.* Sono parole di leale chiarezza che documentano di quanta equità e benevolenza sia animata l'Italia verso la Germania. Ma se questa, in piena crisi di riassestamento economico mondiale, intende sovvertire l'Europa con programmi indiscutibilmente antieconomici, fondati su sogni di egemonia politica, consci od inconsci che siano, l'Italia è pronta a mettere il suo fermo.

Autonomia di atteggiamento. Era bensì la formula adoperata da tutti i governanti dell'Italia di un tempo, quando per la vacuità del pensiero politico, per l'agnosticismo verso i problemi dell'ora, rifuggivano dall'assumere posizioni precise, lasciandosi vivere alla giornata, e andare alla deriva.

Autonomia di atteggiamento. È, viceversa, il criterio concreto al quale l'Italia ha testé ispirato la sua azione a Ginevra, sostanziandola però con tre precisi e decisi movimenti: condanna del progetto di Unione doganale austro-tedesco; condanna del *memorandum* francese; e annuncio, senza richiesta di previi studi, e di preliminari consensi ed esami, della via su cui l'Italia si è già messa per alleviare la crisi nei rapporti commerciali internazionali. Via che potrà essere giudicata modesta, che noi stessi giudichiamo, con sano spirito critico, modestissima, ma sulla quale ha certamente progredito, di qualche poco, la soluzione del problema economico, mentre con altri metodi essa non fa che indietreggiare.

Questa è stata l'azione dell'Italia a Ginevra, nella sessione di maggio del 1931.

ROMULUS.

# PROBLEMI DELL'AGRICOLTURA

Caratteristiche del lavoro agricolo — Il problema attuale del grano — Il problema zootecnico — La concorrenza estera.

Si dice che il contadino sia un brontolone, mai contento.

Bisogna molto indulgere, non solo verso chi non è stato oggetto in passato di alcuna premura diretta a formargli una cultura di mente e di animo, ma verso chi compie la quotidiana fatica in condizioni assolutamente diverse dagli altri.

La più grande officina industriale è piccola cosa in confronto alla sua e di nessun rischio climaterico. Qui regnano sovrane le vicende atmosferiche che col secco, con la troppa pioggia, con gli squilibri termici, col gelo e la grandine possono distruggere tutto. Qui ferrea è la legge della tempestività; se non si semina a tempo, se non si difende dai malanni al momento giusto, se non si raccoglie quand'è ora, la fatica non ha premio. E la legge della proporzionalità non gioca. Si può triplicare il numero dei telai e aver triplice quantità di tessuti, si possono decuplare i crogioli e aver dieci volte tanto di metallo fuso. Ma provatevi a triplicare le razioni al bestiame, e lo farete morire; decuplate la dose del concime, e brucerete tutto.

Queste caratteristiche del lavoro agricolo si dimenticano spesso. Sono invece una delle ragioni per le quali l'agricoltura merita cure particolari, e sono divenute qualcosa nella mentalità del contadino.

* * *

Ma intanto questo brontolone, che la sera quando rientra in casa stanco sembra mal contento, il mattino dopo vede il sole a sorgere, riprende vanga o zappa e torna alla madre terra con una fede non scossa e inesausta.

I tempi sono difficili, i prodotti ottenuti con tanta fatica si vendono difficilmente e a basso prezzo: il contadino stringe la cintola, riduce i bisogni, e tira avanti. Nessuno ha tralasciato di metter zolle al sole, di seminare, di curare la stalla. Nessuno ha disertato. Non è anche questo del buon fascismo, fatto in silenzio e senza sbandieramenti?

L'agricoltore va guidato da chi sa e può. Se si chiude nella piccola cerchia del podere o anche nei confini del suo paese· non avrà luce adeguata per le sue imprese.

Dov'è che può dirigersi oggi con maggiore intensità l'agricoltore di questa Italia che gli stranieri possono dire giardino d'Europa, ma che tale hanno fatto la dura intelligente tenace fatica dei suoi uomini, e i molti risparmi sepolti in una terra che può dirsi figlia, non madre della sua brava gente rurale?

Campi di possibilità sono quelli nei quali l'Italia o è tuttora fortemente tributaria dell'estero pel proprio fabbisogno o ha invece prospettive buone di estendere la propria esportazione.

Fra i primi la granicultura e gli allevamenti zootecnici; fra i secondi l'ortofrutticultura intesa nel suo più vasto e vario significato.

* * *

Un paese che è costretto a comprare all'estero 20 milioni di quintali di grano (media degli ultimi tre anni) per un valore di due miliardi di lire, ha buon incitamento per intensificare la propria produzione di frumento. Intensificare, si dice, non estendere, perché la base su cui giustamente il Capo del Governo impostò la battaglia del grano è appunto quella di non coltivare nuove aree a grano, ma di ottenere più prodotto in quelle che oggi gli sono destinate.

Di fronte ad un fabbisogno, semente compresa, di almeno 80 milioni di quintali di grano, la nostra produzione procede, pur con gli inevitabili sbalzi portati dall'andamento delle stagioni (l'Italia è pel 60 per cento in quell'area agricola mediterranea dove la granicultura si svolge si può dire « in condizioni ordinarie di avversità ») con un progresso consolante. A merito dell'incoraggiamento del Governo e dell'impegno messo dai nostri agricoltori si nota con orgoglio che, senza aumentare sensibilmente la superficie del grano, la produzione che nel decennio prebellico era in media di 49 milioni e mezzo di quintali e nel periodo bellico e dei tre anni immediatamente successivi era scesa a 45 milioni, è nel sessennio della battaglia del grano salita alla media di 60 milioni di quintali. In un solo anno adesso, col fervore generato dal Capo, si realizza un progresso pari a quello che si otteneva in sei anni dell'anteguerra. Nessun paese, in condizioni paragonabili all'Italia, offre una progressione uguale alla nostra.

Nella stessa scorsa annata, difficile meteoricamente, furono in più gran numero e più significativi gli sbalzi in alto delle medie produzioni, ciò che dice il progresso della nostra tecnica frumentaria. Progresso che, fatto notevole, si è esteso alla montagna e alla collina. È a 800 metri sul mare che il parroco di Ruoti in Basilicata ottenne lo scorso anno su 30 ettari la media di 18 quintali l'ettaro, cifra quattro volte superiore all'ordinario della zona, ed è nelle colline di Parma che su quasi tre ettari si raggiunse il più alto raccolto verificatosi forse nel mondo, quintali 64,47 ad ettaro.

Si afferma dovunque il grande valore delle sementi elette e delle razze precoci e gli agricoltori debbono essere grati ai nostri ricercatori Strampelli e Todaro per questa vera conquista nel campo genetico. Molto si è appreso anche in fatto di concimazioni. Le dosi elevate di azoto convengono alle varietà precoci inallettabili e non quando la stagione corre sensibilmente piovosa; la concimazione nitrica primaverile si trovò inferiore all'invernale che deve essere fatta in numerose volte; la fosfatica conviene oltre che alla coltura precedente anche direttamente. Dovunque si è veduto la necessità della concimazione organica e la verità della concatenazione foraggi, bestiame, grano. Emerge qui tutta l'importanza del concorso zootecnico nazionale che per alto intuito e volere del Duce si innesta ora nella battaglia granaria. Non è superfluo ricordare che anche lo scorso anno si confermò che le regioni che hanno più prati artificiali o foraggiere sono anche quelle che danno le maggiori produzioni unitarie di grano. Due sole cifre: la Lombardia che ha 128 ettari a prati per ogni 100 a frumento ottiene la media di 22 quintali; la Basilicata e la Sicilia che ne hanno solo 7 su 100 non ottengono che 9 quintali e mezzo di media. Le prove di coltivazione dell'erba medica in clima arido, nel Tavoliere delle Puglie, senza irrigazioni, prove che diedero favorevoli risultati, ci devono a questo riguardo incoraggiare.

Intanto, i granicultori italiani sanno che possono contare sulla ferma promessa loro data dal Governo. Il prezzo del grano sarà rimunerativo.

E la vittoria completa del grano nel nostro Paese non si farà attendere molti anni.

* * *

Il problema d'accrescere l'efficenza e di assicurare il miglioramento qualitativo della nostra zootecnia è un altro grande problema per un paese come l'Italia che ha oggi uno sbilancio fra i valori degli animali e dei prodotti animali importati e quelli esportati di oltre un miliardo e mezzo di lire, e che ha in corso la più potente opera di redenzione e valorizzazione del suo suolo, la bonifica integrale.

Bisogna ricordare che nell'ordinamento della produzione sulle terre o conquistate o risanate o migliorate il problema importante è proprio quello zootecnico. Infatti è indispensabile in queste terre passare innanzi tutto alle colture foraggiere, il che significa contribuire alla intensificazione degli allevamenti. Ed è urgente pensarvi perché in estese zone bonificate di recente si produce già una massa di foraggi che non si sa poi trasformare e che il mercato o non assorbe o paga a prezzi irrisori, e i cospicui capitali investiti in stalle, e silos, non trovano adeguato compenso.

Abbiamo un patrimonio zootecnico che anche ai bassi prezzi attuali vale sui 20 miliardi. E produciamo 610 mila quintali di carne, 45 a 50 milioni di ettolitri di latte, 500 mila quintali di burro, 2 milioni e mezzo

di quintali di formaggi, 180 mila di lana, oltre 6 miliardi di uova. Sembran cifre di rilievo. Ma purtroppo siamo in sbilancio e l'estero ci manda ancora, come nello scorso anno è avvenuto, 547 mila quintali di carni congelate, 266 mila capi bovini, 15 mila suini, 124 mila quintali di pollame, 228 mila di uova, 14 mila di burro.

Per coprire il fabbisogno nazionale bisogna produrre 800 mila quintali di carne in più, 150 mila di grassi animali, 300 mila di lana e almeno un miliardo di uova.

Ora, è innegabile che se si vuole spingere l'agricoltore italiano ad intensificare gli allevamenti zootecnici bisogna offrirgli il tornaconto che oggi purtroppo non c'è. La sistematica crescente importazione di forti quantitativi di animali e di carni, satura e rende inattivi i più importanti nostri mercati, deprimendo i prezzi oltre i limiti del giusto o del ragionevole, a tutto scapito degli allevatori e a vantaggio solo di pochi speculatori.

Non c'è da stupirsi se uomini pur pieni di fiducia e preparati a lottare degnamente nell'attuale crisi e a superarla, arrivano a dire, come di recente ha scritto il presidente della Cattedra agraria di Padova, ingegnere Busetto, che si possa sopportare il basso prezzo del granturco, del vino, dei bozzoli, perché « sono raccolti di un anno che anche la grandine può portar via, e si può resistere », ma pel bestiame se il prezzo diminuisce ancora le difficoltà possono superare le forze di resistenza degli agricoltori, essendo il bestiame frutto di anni di lavoro, un capitale che gli attuali prezzi minacciano di distruggere.

* * *

Ora, contro la concorrenza estera che invade i nostri mercati siamo quasi del tutto disarmati. Il dazio più elevato è quello convenzionato con la Jugoslavia di 5 lire oro per capo e colpisce soltanto i buoi da macello. Se la Jugoslavia è quella che più ne profitta (il 43 per cento degli animali venuti dall'estero in Italia, nel 1930, sono della Jugoslavia, il 61 per cento del pollame e il 40 per cento delle uova) per la clausola della Nazione più favorita altri ne usano pure, Polonia, Ungheria, Rumania ecc. Il trattato con la Jugoslavia del 14 luglio 1924 scadrebbe il 13 novembre di quest'anno, ma non essendo stato denunziato un anno prima, la scadenza può protrarsi a un anno dalla denunzia.

Nessun paese di Europa ha dazi doganali convenzionati così bassi quali noi abbiamo pei buoi da macello, onde è consentito ai paesi intensamente produttori di bovini di basso costo di introdurre fra noi bovini da macello a 350 lire e meno per quintale di peso vivo, cifra assolutamente inadeguata ai nostri costi di produzione.

Si aggiunga che l'importazione jugoslava si estende oggi perfino ai bovini da allevamento, come per la razza pezzata rossa ceduta a vile prezzo e che fa concorrenza all'ottima razza similare del Friuli, traendo in inganno quegli allevatori.

Il Governo, per ordine del suo Capo, sta affrontando la questione e non è dubbio che presto la risolverà nel senso di una più efficace difesa della produzione nazionale. E allora sarà incoraggiato il miglioramento zootecnico seguendo l'indirizzo ben studiato e adatto alle varie regioni che il Ministero dell'agricoltura lodevolmente persegue in modo organico. Per tutte le razze migliorate si terrà il libro genealogico, il controllo funzio-

nale sarà esteso soprattutto alle vacche da latte (troppe ora sono quelle che consumano più di quello che rendono e danno il litro di latte troppo caro). Saranno creati centri di allevamento di scelti animali riproduttori così da poter noi divenire un prossimo giorno esportatori; sarà a fondo studiata la migliore e più economica alimentazione come già si è iniziato con profitto nei nostri Istituti zootecnici. Un aumento del 10 per cento nel numero dell'attuale bestiame allevato è possibilissimo. Ciò significherà indipendenza dall'estero, assicurato benessere alle aziende agricole. Giacché il bestiame si riflette direttamente non solo sulla fertilità (lavori più accurati, letame più abbondante, rotazioni più razionali) ma anche sull'economia del podere con la utilizzazione vantaggiosa di foraggi e di residui che diversamente non hanno valorizzazione e col consentire all'agricoltore durante tutto l'anno rifornimento di danaro.

Anche per questa via, superato l'attuale duro momento, l'Italia rafforzerà la propria efficenza agricola, strumento massimo del potenziamento generale del Paese.

ARTURO MARESCALCHI.

# NEL MONDO COLONIALE

L'Esposizione Coloniale Internazionale. — Il Transsahariano. — La mano d'opera nelle Colonie francesi. — La situazione egiziana.

Mentre ancora risona l'eco degli inni sciolti per il centenario della liberazione dell'Algeria dal giogo barbaresco, la Francia, inaugurando l'Esposizione Coloniale Internazionale di Parigi, invita il mondo a celebrare lo sforzo che da cinque secoli l'Europa va compiendo per valorizzare le latenti risorse dei paesi nuovi e per diffondervi la luce della civiltà.

È il ritmo della vita di genti attardatesi nella penombra della preistoria o nella sterile contemplazione di un passato pittoresco ma vano che la colonizzazione ha mutato. Quale delle grandi forze agitatrici e rinnovatrici non ha avuto origine o almeno impulso dall'espansione transmarina?

All'invito della Francia hanno aderito: l'Italia, il Belgio, l'Olanda, il Portogallo, gli Stati Uniti. Proprio nel regno dell'esotico e del colore, fra i volti strani e per la maggioranza misteriosi di regioni poco conosciute e lontane, l'Italia ha richiamato gli aspetti familiari e sempre imponenti delle costruzioni romane con la riproduzione della basilica di *Leptis magna*. Ma innanzi agli occhi delle folle che vanno a Vincennes non rivive solo una visione superba di gloria imperiale. Dopo avere con l'occupazione di Cufra, gesto di fede e di volontà, provato di saper condurre le più ardue campagne, l'Italia dimostra la vastità dello sforzo compiuto per ridare alla cultura le regioni libiche.

La partecipazione delle Colonie francesi deve ravvivare l'orgoglio per la somma di potenza rappresentata dalle attività intercontinentali che Parigi è giunta a signoreggiare, malgrado la rivalità inglese prima e l'intraprendenza tedesca poi.

L'impero coloniale della terza Repubblica raggiunge uno sviluppo areometrico venti volte superiore a quello della Metropoli ed alimenta un movimento commerciale di trenta miliardi. Ma il pubblico deve persua-

dersi che i risultati raggiunti rappresentano il prolungamento delle vie dei secoli, il coronamento di un'azione lenta e coerente.

L'Esposizione Coloniale della Biblioteca Nazionale aperta fin dal marzo ha voluto essere la prefazione a quella inaugurata dal Presidente della Repubblica il 6 maggio a Vincennes. Vi rivivono gli sforzi dei pionieri che crearono un impero in Nord-America ed in India o che stamparono orme imperiture nelle terre bagnate dal Mediterraneo caraibico. Agli stranieri è offerto modo di constatare che l'edificio contemporaneo non è inferiore a quello che il genio di Colbert aveva saputo erigere e che l'errore della simultaneità degli sforzi terrestri e marittimi fece ruinare.

Invitando le Colonie a documentare i progressi, ad esporre le aspirazioni, ponendo in piena luce il contributo fornito in sangue ed in oro dal mondo transmarino alla vittoria, si vuole ribadire il concetto che, data l'inflazione postbellica per cui l'attività industriale del vecchio mondo s'è accresciuta del 50 % in confronto degli anni che precedettero lo scoppio della conflagrazione, ed in vista delle crisi profonde che continuano a turbare l'Europa in cui la pace ha profuso germi di nuove discordie, il mezzo più efficace per tutelare gl'interessi metropolitani è quello di conferire impulso allo sviluppo delle dipendenze.

Tutti i paesi mirano a riservare la rispettiva produzione al mercato interno. La Russia intenta al compimento del suo esperimento non pure si è straniata dal movimento generale, ma attende ad industrializzarsi. Nel maggior mercato di consumo, in Cina, le correnti xenofobe trionfano e lungi dal pensare a svilupparvi gl'interessi già esistenti, gli europei devono rassegnarsi a sentire ripetere dal governo di Nankino un programma ispirato al più intollerante nazionalismo. In India ed in Egitto le agitazioni di cui non si può prevedere la fine, acuendo gli effetti della crisi generale concorrono a prolungarla.

Nulla deve essere dunque trascurato per realizzare fra la madre-Patria e le dipendenze quella convergenza di forze che è il contrassegno della vita normale di una nazione. Rivelando la molteplicità degli aspetti e dei problemi delle singole regioni, l'Esposizione deve additare il compito di domani.

La prima mostra coloniale tenuta a Rouen nel 1550 ha spronato all'esecuzione del tentativo della creazione di una Francia ugonotta transoceanica, che però non era scritta nel libro del destino. Dall'Esposizione odierna dovrebbe derivare nuovo favore il progetto di galvanizzare un mondo cieco di pensiero, dischiudendo alle regioni sudanesi una porta mediterranea. La propaganda diretta, vivente, condotta con l'ausilio dell'immagine, risvegliando l'interesse, oggi, ch'è ormai dispersa nelle tombe la generazione degli esploratori africani, deve ricordare che la grande idea fu già caldeggiata in quel periodo tumultuante di fatti e di nuove creazioni che caratterizzò il decennio precedente la riunione della Conferenza africana di Berlino. Ne favorirono la ripresa le peculiari condizioni imposte dalla pace e la fede dei sostenitori, instancabili nel ripetere che basta un puro atto di volontà a moltiplicare il territorio metropolitano ed il numero dei dominatori.

* * *

Com'è noto, l'insistenza delle Camere di Commercio più direttamente interessate, i voti lucidi e fermi di molti dipartimenti, la prospettiva di

riuscire in brevi anni ad imprimere un intenso ritmo di vita a regioni dimenticate, la mirabile propaganda dei centri coloniali, l'attività di alcune sfere militari, industriali, parlamentari e finanziarie, trascinarono nel 1928 il Governo alla creazione dell'organismo di studi del Transsahariano. I componenti le diverse Commissioni, ansiosi di assolvere nel modo migliore l'arduo compito, non si sono risparmiati. Utilizzando automezzi, cammelli, cavalli e attitudini podistiche personali, percorsero itinerari della lunghezza complessiva di tre quarti dell'equatore. Videro, indagarono, confrontarono, annotarono. Risultato? Una serie di rapporti presentati lo scorso anno e che l'on. conte Edoardo de Warren, Deputato di Meurthe-et-Moselle, dinamico presidente del « Comité Algérie, Tunisie, Maroc », ha dichiarato « monumento di scienza e di coscienza ».

Proprio quando i promotori, iniziata la marcia verso la vita attraverso le regioni della morte, si ritenevano sicuri d'imprimere il sigillo dell'unità alla maggior parte dei blocchi che costituiscono il nuovo impero coloniale, sorsero imprevedibili ostacoli. Il Comitato del Transsahariano comprese di non dover rinunziare ad una grande affermazione. Ottenne lo stanziamento di 250.000 franchi per presentare all'Esposizione il progetto e convincere la massa meno attiva dei contribuenti dell'importanza politica della via imperiale della Francia repubblicana. Innanzi ai visitatori, invitati a meditare sulle vicende semisecolari della grande opera di dominazione e di pace, si leveranno solo le apparizioni della potenza. Eppure non è inopportuno ricordare il giudizio del... Faidherbe: « Si è proposto di allacciare il bacino nigeriano all'Algeria con un Transsahariano: ma noi crediamo che la via del Senegal sia più vantaggiosa. Una linea di 625 leghe, di cui 500 lanciate attraverso il deserto, dovrebbe fronteggiare condizioni nettamente sfavorevoli ».

Nella sua ultima riesumazione, l'impresa che dovrebbe fornire una colonna vertebrale all'impero, trasformato da entità cartografica in realtà vivente, fu sostenuta sovrattutto in vista dell'incremento delle relazioni intercontinentali, di cui l'Africa è destinata a diventare in breve il teatro. Si fece un mezzo mistero degli scopi politici e militari, forse perché noti a tutti. Sovrapponete idealmente — si disse — alla costa atlantica francese quella della nostra Africa tropicale. La frontiera orientale di questa nostra dipendenza che ha un'area uguale a quella della Francia, della Germania, della Polonia e di una parte della Russia prese insieme, raggiungerà il Volga. Immaginate che l'immenso paese non abbia altri porti che Brest, S. Nazaire o Bordeaux. Potrebbe mai vivere un'Europa ridotta a così scarse comunicazioni col resto del mondo? Tale è il problema che incombe all'Africa francese. Per tentare di risolverlo il Vallaux ha voluto mantenersi appunto sul terreno economico ed è giunto alla conclusione che la via Oceanica rende superfluo lo sforzo così insistentemente chiesto alla nazione. Più profonde e stringenti critiche mosse il Brunhes, insistendo sul fatto che l'automobile ha già realizzato quel congiungimento fra la costa mediterranea e le regioni transdesertiche che si vagheggerebbe di ottenere mediante la progettata linea. « Con tre milioni è stato organizzato un servizio destinato a divenire in breve triebdomadario, mentre il Transsahariano che sarebbe ultimato al più presto tra 12 anni, avrà un servizio ebdomadario e costerà tre miliardi ». Mr. Bourget, critico militare del *Journal des Débats* ha a sua volta turbato l'armonia di amorosi sensi esistenti tra i promotori dell'impresa e alcune sfere militari, pretendendo di dimostrare

che ai fini della difesa la linea lanciata nell'impero del nulla non potrebbe raggiungere la sperata efficacia. In ogni caso l'utile funzionamento dell'arteria che dovrebbe fissare l'avvenire della Francia resterebbe sempre subordinato al raggiungimento della piena sicurezza dei trasporti mediterranei che nessuno è oggi in grado di garantire.

Né sembra del tutto fondata la prospettiva di provvedere alla difesa dell'Africa settentrionale con il concorso dei negri convogliati a getto continuo nelle regioni mediterranee, dal Sudan ed eventualmente dalle regioni equatoriali. La sorte delle colonie si decide sui campi di battaglia europei. Tutta una serie di prove è fornita proprio dalla storia dell'espansione della Francia moderna.

A troncare gl'indugi Mr. De Warren ha creduto opportuno far presente al Presidente del Consiglio che l'iniziativa è arenata proprio ora che « gli avvenimenti d'Italia e di Germania » rendono più imperiose le ragioni di avviarla a sollecito compimento. A noi il De Warren tiene l'occhio fiso sempre. Il processo ch'egli ha cura di fare alle nostre intenzioni non ammette soluzione di continuità. A nostra insaputa, tira fuori l'Italia fascista quando ha la sensazione che i suoi connazionali siano piuttosto refrattari « agli insegnamenti imperativi della geografia », o quando — e gli accade sovente — si propone di scuotere gli apatici, di spingere i ritardatari, d'incorare gli incerti, fugando la nuvolaglia del dubbio. Tutto concorre a ravvivare in lui il nostro ricordo: l'intensificazione della politica di dominio, la pacificazione della Tripolitania, il pronto fluire delle correnti della vita là ove aveva per secoli imperato lo squallore, la dispersione dei campi senussiti, la presa di Cufra. A noi si riferiva quando in seno al *Comité National d'études sociales et politiques* ricordava le rivalità che si manifestano all'estero. Ivi, « potenze prive di colonie o insufficientemente fornitene a loro avviso ci invitano ad una spartizione che le associerebbe nella messa in valore di territori coloniali ritenuti soverchiamente ampi per le nostre forze ». A noi veniva il suo pensiero durante l'ultima discussione sul bilancio delle Colonie. Dopo essersi associato alle conclusioni a cui ancora una volta era giunto l'On. Roux-Freissineng, in un articolo delle *Annales Coloniales* ed avere predetto che l'epopea imperiale italiana si svolgerà nel Continente nero, ripeté il ritornello: « È naturale che gl'italiani vogliano ingrandirsi. Tocca a noi dire se vogliamo conservare i nostri diritti e compiere i nostri doveri ».

* * *

*Doveri!* parola ardita! Nelle dipendenze specialmente di tipo misto, quali sono quelle afro-mediterranee, lo sfruttamento non dipende solo dalla disponibilità dei capitali ma anche da quella della mano d'opera. Trattengono in patria l'operaio francese e lo inducono a rinunziare ad una rapida elevazione sociale la prospettiva di lucri maggiori, la più efficace difesa del lavoro, la ripugnanza alla vita accanto agli indigeni, meno esigenti dal punto di vista dell'alloggio e del nutrimento. Già aperta all'invasione interstiziale del lavoro straniero, la Francia lungi dal fornire braccia alle regioni transmarine deve assorbirne.

Al Marocco segnano un periodo di contrazione, oltre che il contributo dato dagli algerini e dai gruppi divenuti francesi in seguito al processo di naturalizzazione automatica, anche l'immigrazione italiana e quella spa-

gnuola, sempre desiderate, malgrado il pericolo che rappresenta l'entrata nel territorio nazionale e nella famiglia francese di contingenti stranieri troppo numerosi. Nella regione degli Chaouia il deficit, in rapporto ai bisogni normali è dalla Residenza generale calcolato al 50 %.

Di fronte alla crescente domanda delle imprese agricole europee e indigene, all'assorbimento determinato anche nel Marocco spagnuolo dalla graduale attuazione di un complesso programma di lavori pubblici, all'attrazione delle città francesi che offrono condizioni più agevoli di vita, regolarità di lavoro, uniformità di salari, anche le pretese degli indigeni aumentano, accentuando lo squilibrio già esistente: è una crisi non solo di quantità, ma anche di qualità.

Le assemblee algerine hanno elaborato un vasto programma che implica con la trasformazione dell'abitazione lo sviluppo della mano d'opera. Si lusingano di giungere a vincere la refrattarietà di alcune centinaia di migliaia di individui a costituire una massa di manovra a disposizione dei dominatori. Ed intanto? I rimedii? « Rimedi radicali non ve ne sono. Siamo ridotti *à envisager des mesures* a scadenza più o meno lunga e di dubbia efficacia ». Si chiede un'utilizzazione più razionale della mano d'opera penitenziaria. Si raccomanda: d'intensificare l'azione dei centri di reclutamento esistenti; di aumentare, educandolo, i bisogni dell'indigeno, con particolare riguardo all'alimentazione, all'abitazione, al vestiario; di condurre vigorosamente la lotta contro il paludismo e migliorare le odierne condizioni di vita in guisa da ridurre al minimo le malattie e la mortalità specialmente infantili; di facilitare la vita agli immigrati, il che non è possibile finché non sia risolta la crisi edilizia, che è alla sua volta effetto della mancanza di mano d'opera. S'invitano i capitalisti a considerare l'opportunità di contenere entro più modesti limiti la loro attività industriale, in guisa da consentire il compimento dei lavori agricoli. Ma sovrattutto si insiste sulla necessità di seguire metodi suscettibili di diminuire il numero delle braccia impiegate aumentandone per converso il rendimento. Scioltosi dalla tirannia dei mezzi tradizionali il colono dovrebbe entrare risolutamente nella via della standardizzazione della produzione e del lavoro. L'Africa francese che procede ora con passo pigro e tardo deve modernizzarsi con ritmo accelerato.

L'impiego dei mezzi meccanici, ottimo in teoria, non può in pratica svilupparsi a piacimento prescindendo dalla considerazione delle normali esigenze degl'investimenti. Né è dimostrato che la macchina migliori costantemente il risultato finanziario di un'impresa, specialmente fra popolazioni arretrate e refrattarie all'adozione di nuovi sistemi. Comunque la consegna è di sostituire fin dove è possibile allo sforzo umano la macchina che l'industria offre per ogni genere di lavori.

Quando — ha detto il signor Reynaud, Ministro delle Colonie — « ci si trova in presenza di operai che appartengono a razze rese anemiche dal clima, dall'eredità, dalle malattie, occorre diminuire lo sforzo muscolare, sostituirvi i mezzi meccanici. È la politica che abbiamo intenzione di seguire! ».

Partendo da quel concetto, si è ora dischiusa alle Colonie francesi l'era delle grandi forniture, delle costruzioni stradali e ferroviarie, dell'equipaggiamento dei porti marittimi e fluviali, del compimento dei lavori di irrigazione.

Il prestito che da due lustri s'invocava e che era alla base dei progetti presentato da Albert Sarraut, è stato ora concesso. È di quasi 6 miliardi di franchi. Vennero assegnati:

| | | |
|---|---|---|
| all'Africa Occidentale francese . . | Fr. | 2.193.000.000 |
| all'Indocina . . . . . | » | 1.872.000.000 |
| all'Africa Equatoriale . . . . . | » | 822.000.000 |
| a Madagascar . . . . . | » | 735.000.000 |

Né furono dimenticati i territori africani su cui la Francia ha ottenuto il Mandato. Le somme all'uopo richieste furono per:

| | | |
|---|---|---|
| il Togo . . . . . | Fr. | 118.000.000 |
| il Camerum . . . . . | » | 32.000.000 |

Complessivamente nelle costruzioni ferroviarie verranno investiti quasi tre miliardi, nei lavori portuari oltre un miliardo, nelle opere d'irrigazione e nei miglioramenti agricoli 840 milioni.

La crisi che avvertono, col resto del mondo, anche le Colonie lungi dal trattenere dal compimento di questa grande operazione fu uno stimolo. Si pensa che l'apporto di notevoli capitali, obbligando all'apertura di molti cantieri, determinerà un rialzo dei salarî e quindi un miglioramento nelle condizioni generali della massa, di cui verrà aumentato a beneficio della produzione metropolitana il potere di acquisto.

* * *

Stranezza dei contrasti! Da dieci anni le Colonie francesi attendevano che la Madre Patria si decidesse a rivolgere la sua attenzione alla loro crisi economica, che è anche effetto del disinteresse di alcune classi per la vita delle dipendenze. Da dieci anni l'Egitto si logora nello sforzo di superare una crisi politica di cui va invece ricercata la causa proprio nella instancabile attività svolta sulle rive del Nilo dagli europei. Assicurò la loro presenza un'invidiabile floridità materiale, ma agevolò l'importazione di idee, a cui nel paese dei Faraoni non era mai stato riconosciuto diritto di cittadinanza. Al dolce languore della vita orientale, l'Egitto, che anche le condizioni fisiche predisponevano al dispotismo, fu strappato dal dinamismo degli occidentali. Dalla secolare sonnolenza lo risvegliò lo scintillio della spada di Bonaparte, intento, più che a minare le basi della potenza inglese in India, a crearsi ad Oriente l'impero che il destino gli aveva segnato a Occidente. Alla missione interrotta nel 1517 l'Egitto fu ridato dal Lesseps, quando col taglio dell'Istmo rifece del Mediterraneo la via delle genti. La riconquista delle regioni sudanesi l'hanno suggerita e preparata esploratori inglesi ed italiani. Dall'orlo del baratro fallimentare il paese è stato tolto da vigorose mani straniere e spinto sulla via della prosperità.

La vita del Fellah ha acquistato un valore, il pascià ha cominciato ad intravedere l'ignota zona dei doveri, la schiavitù è abolita, l'avventuriero ha dovuto prendere la porta, le acque del Nilo sono sapientemente utilizzate, la ricchezza è elevata e diffusa anche perché giuristi, amministratori, tecnici, finanzieri, importatori ed esportatori europei si sono dedicati alla redenzione del popolo egiziano. Ed in gran parte agli stranieri si deve se sono insorti tumultuando gl'istinti di un popolo che vanta una storia luminosa attraverso i secoli più bui. Non è significativo il fatto che a teatro delle reiterate gesta xenofobe sia sempre scelta Alessandria, « balda figlia del greco

eroe, in pace ed in guerra Iddio »? Proprio ad Alessandria, a cui prima giunse il vivificante soffio dello spirito europeo, continuò a rifluire il ricordo, per fortuna decolorato, di quel tragico 1882 che trovò impreparate tutte le Potenze continentali e l'Inghilterra pronta allo sbarco. È tanto vero che anche alle aspirazioni nazionali non è estranea l'opera compiuta dagli stranieri, che perfino gli estremisti si son dovuti piegare ad organizzare la loro azione in un centro dalla fisionomia internazionale.

Sotto la pressione delle difficoltà che assillavano l'Impero, Londra ad evitare uno sforzo militare si piegò nel 1922 alla concessione d'una limitata indipendenza, che poneva termine alla lotta sostenuta dal popolo egiziano. Erano riservati alla discrezione del Governo di S. M. Britannica: le comunicazioni dell'Impero britannico, la difesa dell'Egitto contro ogni aggressione o ingerenza straniera, la protezione degli interessi stranieri, la tutela delle minoranze, il Governo del Sudan.

La riconquista del Sudan compiuta nel settembre 1898 rese l'Inghilterra arbitra della vita dell'Egitto, indipendentemente dal mantenimento del corpo di occupazione, giacché dal regime delle acque sudanesi dipende l'esistenza del popolo egiziano. Degli altri fiumi fu detto che rappresentano i fili sui quali vanno ad inserirsi gli avvenimenti storici; ma il Nilo è da millenni riconosciuto datore di vita.

Le riserve londinesi menomavano la portata del dono, che segnò l'inizio di un nuovo periodo di lotte oscure, da cui l'Inghilterra ebbe tutta l'aria di appartarsi. Al desiderio dei patriotti egiziani non balenarono utilmente l'immagine e l'esempio degli Stati europei. Il ricordo del non lontano passato, il succedersi degli anni, la bellezza d'un còmpito ideale, l'urgenza dei problemi, la gravità dei pericoli: tutto fu vano!

Per agevolare con la smobilitazione degli animi il ritorno alla normalità fu nel 1928 necessario sospendere il regime parlamentare. Il tentativo inglese di procedere nell'insidioso pelago di un accordo col Cairo rimetteva il potere nelle mani dei wafdisti. Il sentimento ben noto di qualche statista inglese dava ansa alla lusinga di giungere a liberare il paese dalle quadruplici famose riserve. Si dovette constatare che Londra appunto perché aveva parzialmente ceduto davanti agli assalti del nazionalismo egiziano intendeva irrigidirsi nella difesa degli interessi imperiali, da cui è richiesto il mantenimento dello *statu quo*, al Sudan. Il quale assicura a Londra un mercato di produzione del cotone e sovrattutto la continuazione della comoda « politica dell'acqua » che permette di tenere in pugno l'Egitto, indipendentemente dagli umori dei partiti.

La resistenza inglese determinava una nuova crisi destinata ad esercitare una grave ripercussione sulla politica interna del paese, provato da un decennio di convulsioni rivoluzionarie. Si ritenne necessario un atto di energia. L'arduo còmpito di elaborare un'altra costituzione toccò ad un patriotta di larga esperienza, a Sidky pascià. Egli si lusinga che a malgrado di tutti gli oppositori le nuove elezioni possano facilitare il ritorno a quella calma che concordemente egiziani e stranieri ormai invocano.

Solo nella normalità potrà l'Egitto procedere verso la piena indipendenza e vedere trionfare, almeno parzialmente, le sue aspirazioni sui luminosi territorî che il Garibaldi del Sudan, il nostro Gessi, ha liberati dall'esosa tirannia dei negrieri.

GIUSEPPE DE' LUIGI.

# STORIA DELLA LETTERATURA ITALIANA

EDMUND GARDNER, *The Arthurian Legend in Italian Literature*; London, Dent and Sons — LACY COLLISON-MORLEY, *Italy after the Renaissance*; London, Routledge and Sons — ESTHER ISOPEL MAY, *The « De Jerusalem celesti » and The « De Babilonia Infernali »* of Fra Giacomino da Verona; Florence, F. Le Monnier — FILIPPO CRISPOLTI, *Alla scuola di Dante*; Firenze, F. Le Monnier — GIULIANO MAMBELLI, *Gli Annali delle edizioni dantesche*; Bologna, Zanichelli — ANTONIO PAGANO, *Scuola e Poesia*; Napoli, Federico e Ardia — ALFREDO BACCELLI, *Da Virgilio al Futurismo*, Società editrice Dante Alighieri — ALFONSO CERRETI, *Valore filosofico ed estetico del dubbio nella « Divina Commedia »*; Città di Castello, S. Lapi — DOMENICO GUERRI, *La corrente popolare del Rinascimento*, berte burle e baie nella Firenze del Brunellesco e del Burchiello; Firenze, G. C. Sansoni — A. L. SALVESTRO, *Sennuccio del Bene*; Catania, Sorace e Siracusa — ANTONIO PUCCI, *Le Noie* by Kenneth Makenzie; Princeton University Press; Paris, Les Presses Universitaires de France.

La nostra letteratura e la nostra storia sono sempre studiate con vivo interessamento in Inghilterra. Tra le opere più recenti, meritano di essere segnalate una del prof. Gardner, ed una del sig. Collison-Morley. Il primo, dopo parecchi altri lavori di argomento italiano, ha esposto i risultati delle ricerche di altri e sue intorno alla penetrazione e alle vicende in Italia di quelle, che Dante definì *Arturi regis ambages pulcerrime*, dal secolo XII al XX, dal bassorilievo scolpito sopra una porta del duomo di Modena, alle tragedie di Ettore Moschino e di Domenico Tumiati *notevoli per qualità drammatiche*. Con gentile pensiero, il Gardner ha voluto, alla fine della prefazione, ricordare l'illustre italiano Antonio Panizzi, il quale primo, dalla cattedra dell'Università di Londra, « indicò la relazione tra l'episodio di Paolo e Francesca nel poema di Dante, e il romanzo in prosa di Tristano ».

* * *

Il Collison-Morley, che già s'occupò di *Shakespeare in Italia*, ha studiato la vita e la letteratura del Seicento a Napoli, Milano, Roma, Venezia, Firenze, e nel Piemonte. Ha consultato le relazioni dei viaggiatori inglesi; più spesso e più abbondantemente le fonti italiane. Tra queste, i *Promessi Sposi* e... il libro scritto in dialetto napoletano da G. B. Basile, *Lo cunto delli cunti*, « che penetra a fondo nel cuore di Napoli ».

Accanto ai grossi volumi del Gardner e del Collison-Morley, elegantemente stampati e riccamente illustrati, non fa cattiva figura il simpatico volumetto, nel quale Miss May ha ripubblicato il testo, criticamente riveduto e fermato dei poemetti, che compose nel secolo XIII Giacomino da Verona. Sono tra i più antichi tentativi della nostra poesia, la quale — oramai dirlo è quasi superfluo — non cominciò solo alla corte di Federico II. Forse lo stesso giorno che a Palermo o a Lucera il Notar Giacomo, imitando Folchetto di Marsiglia, intonava:

Madonna, dir vi voglio
come l'amor m'ha priso;

a Cremona un altro notaro, Gerardo Patecchio, imitando il Monaco di Montaudon, enumerava in versi le noie, che la gente noiosa gli dava. Non

fu poca, nel primo secolo, l'attività poetica dei notari, che sapevano tenere in mano la penna.

Giacomino, umile frate minore, non privo d'una certa cultura, per descrivere il Paradiso, la *Gerusalemme celeste*, prese le mosse dall'*Apocalisse*; perciò il suo Paradiso è una città cinta di mura quadrate, con dodici porte, custodite da angeli con la spada di fuoco, che non lascian entrare né tafani, né mosche, né serpi. Aggiunse di suo le vie, le piazze, le case, gli alberghi, le camere dipinte di azzurro, e prati, verzieri, boschetti — tutto oro e pietre preziose — le vesti variopinte dei beati, e destrieri e palafreni, belli e sellati, che la Vergine Maria regala ai suoi cavalieri, perché vadano a passeggiare per i prati e i boschetti. Meglio descrisse l'Inferno e i diavoli pronti di lingua e di artigli, intenti ad attizzare il fuoco e a bastonare i dannati. Certo, Dante, benché avesse dimorato a Verona, non conobbe questo suo *precursore*; eppure il dragone, che *tutto il tempo mania e sempro è famulenti, richiama* la lupa,

che, dopo il pasto, ha più fame che pria.

* * *

Il senatore Filippo Crispolti ha raccolto cinque discorsi e articoli di argomento dantesco. Il titolo del primo — *Come leggere Dante* — può ingannare. Non si tratta di lettura a voce alta. Non ha molto, uno scrittore inglese, un poeta, consigliava di leggere del poema sacro il testo nudo, senza commenti. Il Crispolti ha troppo buon senso per accedere a questa opinione; ma esagera un tantino dal canto suo quando afferma che l'enorme fatica dei commentatori « ha accresciuto l'interesse che la lettura del poema suscita », e che questo interesse « rifluisce nella compiacenza estetica », anzi « dà ai commentatori anche troppo sottili, anche cavillosi, una giustificazione artistica ».

S'ei dica il ver, l'effetto no 'l nasconde.

Che, leggendo Dante, si debba porre attenzione non alla sola « espressione », ma anche alla « materia dell'arte »; guardare non solo alla poesia, ma anche alla contenenza dottrinale del poema; non credo nessuno abbia negato o voglia negare. Ma lo « sfoggio dottrinale » dà sempre « contributo poetico ai fantasmi e alle immagini? ». I pochi esempi che il Crispolti cita, non bastano a dimostrare il suo assunto. Non lo provano le dissertazioni di Beatrice intorno al *manco di voto* e alle macchie della luna.

Ma valga il suo esempio. Come legge egli? Scrittore spigliato, oratore facondo, polemista abile, dialettico sottile, assume l'atteggiamento, che gli permetta meglio l'esercizio di queste sue doti. Nessuno ammira ed ama Dante più di lui; ma gli giova e piace postarglisi contro con l'aria dell'indagatore insoddisfatto e del giudice severo. Riassumendo le sue osservazioni, mi pare che tenga al poeta, su per giù, questo discorso: « Voi, maestro, nel *Paradiso*, esaltate san Francesco e san Domenico; ma quanti altri *lati e caratteri* loro lasciate da parte! Nell'*Inferno*, ci tacete tante cose, che avreste dovuto dirci. Ricorrete a mezzucci, vi scapricciate, vi abbandonate a enumerazioni farraginose, perdete il tempo a personificare la Fortuna, di cui non c'importa affatto. Collocate Minosse all'entrata del

secondo cerchio; ma coloro *che visser senza infamia e senza lode*, chi li ha giudicati? E quando anche voi giungete innanzi al giudice coduto, non vi fate dare da nessuna anima « il tremendo spettacolo del primo assaggio dell'atroce destino ». Annoverate il Mosca tra quelli, *che a ben far poser gl'ingegni*, e poi non solo gli tagliate tutt'e due le mani, ma gli aggiungete *duol con duolo*. E che vi aveva fatto quel disgraziato Filippo Argenti? Riguardo a lui, il vostro contegno è addirittura ributtante.

Un Crispolti discepolo del Voltaire, emulo del Bettinelli, chi se lo sarebbe imaginato? Ma no, la sua scontentezza, la sua severità sono il comodo artifizio, col quale s'apre la via a dimostrare che è vero tutto l'opposto. Nella celebrazione di san Francesco e di san Domenico, Dante si limitò a quello, « che ciascuno di loro ebbe di più spiccatamente proprio, originale ». Nel giudizio di questo o di quel morto, « le passioni, la temerità, la crudeltà sua dette animazione all'arte con cui li rappresentò. Senza dubbio, infierì contro alcuni pontefici *per ira di parte*; più volte gli mancò la discrezione manzoniana di rimettere a Dio il giudizio sulle anime; l'artista per necessità prese la mano al teologo, ma fondamentalmente il terribile giustiziere fu giusto ».

*La discrezione manzoniana*: non è confondere stranamente uomini e secoli? Se Dante avesse rimesso a Dio il giudizio, avrebbe scritto la *Divina Commedia? L'artista, l'arte*: i due nomi tornano frequenti sotto la penna del Crispolti, ma come di presupposti, che non hanno bisogno di dimostrazione. Discorrendo del canto di Guido da Montefeltro, egli discute molte questioni « per rifare da capo i giudizi altrui »; ma dell'arte con cui sono rappresentati Guido, Bonifazio, Minosse, il diavolo loico, non si cura punto. Se il canto di san Francesco, a parer suo, è « di maggior valore, più mosso, più vivo » di quello di san Domenico, è *un affare d'arte* ». E poi?... Così il Crispolti dà nell'eccesso contrario a quello, che rimprovera agli estetici o estetizzanti.

* * *

Chi avesse desiderio di sapere quali sieno, e quanti, i commentatori così gagliardamente difesi dal Crispolti, consulti l'accurata bibliografia del Mambelli, dove li troverà enumerati insieme con le molte centinaia di ristampe della *Commedia*, dalla prima del 1472, all'ultima del 1929. Ma, per non andar lontano, quale aiuto alla retta interpretazione del testo, quale rinforzo al *gusto della bellezza* reca, quale *giustificazione artistica* può pretendere l'ultimo dei commenti, che il Mombelli registra? Vi si apprende che Dante *proiettò la realtà* di Filippo il Bello re di Francia in Pluto e in Filippo Argenti, « col risultato di un'unica rappresentazione »; che Minosse, mandando Guido da Montefeltro al fuoco furo, si morde la coda « forse perché non gli è dato ancora condannare Bonifazio »; che Dante, chiamando *pedagogo* Virgilio, « sembra derivi l'etimologia di questa parola da *pes* (piede!...), volendo quasi dire che il maestro era venuto anche lui soffrendo passo passo »; che alla iniqua sentenza di Cante dei Gabrielli, risponde il poeta col nome imposto ad uno dei diavoli, *Rubi-Cante pazzo*; che le lettere iniziali di tredici terzine nel XII del *Purgatorio*, V. O. M., sono pregne di arcano significato; che tutto il poema non è se non una serie di criptogrammi, dei quali, s'intende bene, l'autore del commento è il primo scopritore ed interprete.

* * *

Molte scempiaggini, molte spiegazioni sbagliate abbiamo lette negli ultimi anni; ma queste passano il segno. Il peggio è che queste sono destinate ad esser lette e imparate dai giovinetti delle scuole medie. Come si debba leggere Dante nella scuola, mostra efficacemente col suo esempio il prof. Antonio Pagano, nel volume, in cui ha raccolto gli utili risultati della sua esperienza. Come si possa sentire e far sentire agli altri la poesia e l'arte di Dante, mostra ottimamente il senatore Alfredo Baccelli commentando il canto di Piccarda. Non che ammiri tutto, e lodi tutto. A lui « la dottrina con frasario scolastico » non pare affatto poetica. Non gli piacciono il paragone della tela e della spola, il *co'* e il *coto*, i *voti vôti*, la *verace luce*, « una terzina intera con l'aggravante del *festino* e del *latino* per dir semplicemente cosa che importava poco, cioè perché Dante non avesse riconosciuto subito Piccarda ». Forse, qui, dimenticando d'esser egli valente fabbro di versi, non ha tenuto abbastanza conto delle esigenze della rima, né che abitudine di Dante è di preferire ai paragoni *eletti* i paragoni e le immagini, che parlano con maggior evidenza e con più forza. « Ma queste sono pedanterie ». Ciò che importa, e che egli fa, è dimostrare come la figura di Piccarda e il suo racconto sieno « una grande opera d'arte ». Fra l'altro, nota:

> Piccarda chiude il suo racconto nel modo più poetico.
>
> Dio lo si sa qual poi mia vita fusi.
>
> Nulla più poetico dell'indeterminato. La penombra permette vita a pensieri, a immagini, a sentimenti che si muovono e commuovono, lasciando l'animo sospeso.
>
> Quel giorno più non vi leggemmo avante
>
> dice Francesca, e tutta la storia d'amore si vivifica nel nostro immaginare, assai meglio che se Dante l'avesse cantata.
>
> Dio lo si sa qual poi mia vita fusi,
>
> dice Piccarda, e tutta la storia del suo contrasto, dei dolori, della malattia, della morte si vivifica nel nostro immaginare, assai meglio che se Dante l'avesse narrata. Che avvenne? Stette Piccarda col marito o no? Contrasse la lebbra e perciò rimase intatta? E rimase veramente intatta? O ammalò di dolore? Che pensò? Che soffrì? Che fece? Morì presto o visse a lungo?
>
> Dio lo si sa qual poi mia vita fusi.

Con la stessa delicatezza, con la stessa serenità, « spoglio d'ogni pregiudizio intellettuale e sentimentale », il Baccelli discorre di altre figure femminili della poesia e della storia — Didone, Sofronia, Giovanna d'Arco, Ippolita Sforza, Vittoria Accoramboni, e di poeti e di artisti. Riflessioni e giudizi affida alla penna con tono placido, anche se quelle sono un po' amare, e questi severi, in forma generalmente sintetica e rapida, sempre facile e limpida, conveniente a *conversazioni*, che mirano a diffondere la cultura senza troppo affaticare le menti degli uditori e dei lettori.

* * *

Il dubbio, che Piccarda scioglie a Dante, non è omesso dal prof. Alfonso Cerreti tra quelli, che passa in rassegna perché si veda come la materia dottrinale s'innesti naturalmente, s'incorpori necessariamente nell'organismo della *Commedia*. Quelli, che si riferiscono a « particolari e

circostanze » del viaggio, gli paiono aver valore estetico perché ritraggono le impressioni del viaggiatore. Siamo d'accordo; ma egli giudica più importanti i dubbi dottrinali, « come quelli che servono a mettere maggiormente in rilievo l'arte con cui Dante sa travestire poeticamente e rendere interessante l'arido vero ». Qui c'è alquanta confusione; si attribuisce alla causa, o piuttosto all'occasione — il dubbio — quello, che spetta all'effetto, cioè alla soluzione. Ma è poi vero che nelle soluzioni, quella, per esempio del *manco di voto,* non manchi la poesia? Quando ci vorremo rassegnare a riconoscere che le « disquisizioni teologiche e dottrinali » furono introdotte nel *Paradiso* perché Dante doveva dare alla terza cantica trentatre canti, come alle due precedenti? E che la luce, gli splendori, le danze e i canti dei beati, comunque variati, non gli fornivano tanto ripieno da poter *trarre infino a co' la spola*? Le disquisizioni dei beati sostituirono i ricordi, gli affetti, le passioni dei dannati e degli spiriti, che si purgano. Non è improprio, non è inesatto affermare che la materia dottrinale sia *vissuta da lui poeticamente*? Egli mette lo stremo di sua possa a elaborarla, condensandola in concisi ed energici terzetti, abbellendola d'immagini, rischiarandola con paragoni e similitudini; ma non può fare il miracolo di trasformarla in poesia,

perché a risponder la materia è sorda.

* * *

La *bella e buona* Piccarda fu sorella di Forese Donati, che, nella sesta cornice del *Purgatorio,* sconta la pena della colpa della gola. Dante l'amò vivo, lo pianse morto, gli attestò il suo grande affetto nel poema; pure, una volta — e non sappiamo per quale ragione — ebbe con lui una rissa violenta. Si dissero un sacco di vituperi in sonetti a botta e risposta, tre e tre. Dante, chiamando Forese col soprannome di Bicci, gli rimproverò d'aver messa giù per la gola tanta roba, da essersi ridotto al verde: la povera moglie soffre il freddo e la fame; ben presto, per tirare innanzi, egli si dovrà ingegnare a *torre l'altrui.* Tirò in ballo la madre:

Bicci novel, figliuol di non so cui
s'i' non ne domandasse monna Tessa;

il padre,

che gli appartien quanto Giuseppe a Cristo,

i fratelli e le mogli loro. Meno chiare le allusioni di Forese al padre di Dante, Alighiero, alla sorella Tana, al fratello Francesco, alla vendetta di un'offesa recata al padre, che il figlio non eseguì, affrettandosi a conchiuder la pace con l'offensore:

Buon uso ci ha' recato, ben tel dico,
che qual ti carica ben di bastone,
colui ha' per fratello e per amico.

Certo, dispiace vedere il futuro poeta della rettitudine *in simigliante piato*; ma era giovine, e non gli era a lato nessun Virgilio, che ne lo facesse arrossire. Comunque, i sonetti mostrano già, disse bene il Carducci, l'unghia del leone.

Ora, il prof. Domenico Guerri, ingegnoso ed ardito, ha scritto un paio di centinaia di pagine per sostenere che la tenzone è fattura dei

primi anni del Quattrocento. L'Anonimo fiorentino, che commentò la *Commedia*, citò quattro versi del terzo sonetto? Non conta nulla, perché l'Anonimo visse e scrisse più tardi di quel che si crede, anzi pare che « dell'equivoco della tenzone si palesi partecipe piuttosto come attore che come vittima ». Un prezioso codice chigiano, della metà del Trecento, in un'amplissima antologia della nostra lirica antica, riproduce quattro sonetti della tenzone? Appartenne ad uno, che nacque del 1381; questi lo scrisse di suo pugno, o lo fece scrivere; questi fu vittima del tiro, che gli fu giuocato, dandogli per autentici quei sonettacci. Monna Tessa? Così usava denominare, nei primi anni del Quattrocento, le mogli cattive. La *Tana*? Non è *domina Tana quondam Allegherii* dei documenti, è una *tana*, una buca, una fossa. E *il Francesco* va scritto con la minuscola; si tratta di un nome di significato equivoco evidente. Autori dei sonetti dovettero essere, o piuttosto furono sicuramente un Bicci Castellani, del quale non si sa altro che il nome, e, meglio conosciuto, Giovanni di Gherardo da Prato, scrittore di prose e di versi, che lesse pubblicamente la *Commedia*, e, in un suo poemone, osò farsi chiamare *figlio* dal sommo poeta. Costui, che conosceva l'episodio del *Purgatorio*, dette al Castellani il soprannome di Forese, e il Castellani, di rimando, chiamò lui Alighiero e figlio di Alighiero. L'invenzione, la trama, il contenuto lubrico della tenzone, si trovano tali e quali, identici, nei poemetti composti non più tardi del 1407 da un rimatore popolare, il Za; vi si trovano anche i nomi di Bicci Castellani e dell'*Acquettino*, ossia di Giovanni da Prato.

Sarebbe troppo lungo e minuzioso seguire il Guerri ne' meandri delle sue argomentazioni; mi restringo a rilevare che la trama dei poemetti del Za non ha sottintesi, e non ha niente di comune con la tenzone, supposto e non concesso che questa abbia vera e propria *trama*. Nel primo, *La Buca di Monferrato*, una moltitudine di falliti, circa duecentoquaranta, si arrampicano su per un monte, per giungere ad una buca, dove han saputo che giace un tesoro, e dove sperano di rimpannucciarsi. Nel secondo, un'altra folla d'ignoranti e di sciocchi, va allo *Studio di Atene* per istruirsi. Nel terzo, una terza folla di poveri in canna, compreso il Za, va all'isola del mal Guadagno, o del *Gagno*, per « slacciarsi dalla sete di brutta povertà ». Tra parentesi, *mal guadagno* valeva *usura*. Dov'è l'identità della trama? Il Guerri tira al senso peggiore il monte, la buca, lo studio, il guadagno; ma il Za, credo io, non lo pensò affatto. Quando volle colpire un tristanzuolo, lo segnò a dito, apertamente, nome, cognome e peccato. La trama dei poemetti non è allegorica. Quanto ai versi del Za e di Giovanni da Prato, stentati, slombati, terra terra, mi maraviglio che il colto ed acuto professor Guerri abbia potuto agguagliarli a quelli di Dante e — perché no? — di Forese, pieni di bile, rapidi e gagliardi come tanti ceffoni.

* * *

Un solo codice, « e non di grande affidamento », attribuisce a Dante il sonetto, nel quale Amore, guardando la *personuzza* di Sennuccio del Bene, gli spiattella:

> Io mi pensava di darti copiuzza
> di quella donna che miri fisuzzo,
> credendo avessi alcuna bontaduzza;
> e t'ho trovato memoria scioccuzza
> sì ch'io non ti vo' più per fedeluzzo.

Il povero Sennuccio si conosceva *piccol, basso e nero*; ma nemmeno Dante era un gigante, e le donne di Verona lo vedevano di colore bruno *per lo caldo e per lo fummo* dell'Inferno. Piace pensare che i due compagni di sventura non si beccassero come i capponi di Renzo. Sennuccio, che amò ed ammirò Arrigo VII, e ne pianse la morte, anch'egli fu esiliato, e vagò lungamente per l'Italia e per la Francia, ma non ebbe la forza di tenersi per onore l'esilio; procurò e ottenne di essere ribandito alle condizioni umilianti, a cui Dante non si volle abbassare. Già vecchio, *col capo cano*, s'innamorò di una bella donna, e se ne confessò nella canzone, che comincia *Amor, tu sai*. Or come mai il prof. Silvestro ha potuto pensare che, col sonetto citato sopra, Dante avesse voluto ammonire il *giovine* poeta? Basta alla gloria di Sennuccio aver meritato l'affetto e le confidenze di Francesco Petrarca.

* * *

Rimatore di non alta levatura, ma di buon senso, grande ammiratore dell'*eccellentissimo poeta*, Antonio Pucci, campanaro e trombettiere del comune di Firenze, sin dal Trecento lamentava che a Dante si facesse dire ciò, che non pensò mai. Tra i molti componimenti del Pucci, ebbero maggior divulgazione *Le Noie*, in cui, seguendo l'esempio del Patecchio, enumerò atti, gesti, discorsi, maniere, capaci di dar fastidio a lui e ad ogni persona educata. È antica, ognuno vede, la preoccupazione d'insegnare *come comportarsi*. Il valoroso prof. Mc Kenzie ha diligentemente studiato ventiquattro manoscritti delle *Noie* per preparare l'edizione critica, alla quale ha premesso un'ampia e dotta introduzione, aggiunto la bibliografia e il glossario.

FRANCESCO TORRACA.

# SCRITTORI D'OGGI

Ada Negri (a proposito del Premio Mussolini).

Ogni nuovo libro di Ada Negri invitò la critica, più di quanto generalmente accada, ad una revisione dei libri precedenti: segno certo che nella scrittrice fu sempre vivo un processo di sviluppo. Così abbiamo visto, prima e dopo l'assegnazione del Premio Mussolini, i recensori di questo suo ultimo volume di liriche, *Vespertina*, rifarsi un po' da tutta l'opera, per constatare quasi all'unanimità: qui la Negri approfondisce vieppiù i propri motivi, qui in conseguenza la sua arte guadagna ancora in altezza. Donde il convinto e cordiale consenso al premio. Per ovvie ragioni si desiderava che un premio siffatto venisse preferibilmente dato a un lavoro, il quale appunto confermasse, a parte il merito intrinseco, tutta una « carriera » in ascesa.

Dobbiamo tuttavia aggiungere qualcosa; e le donne ci perdonino. Una sicura « carriera », come quella della Negri, in una donna è senza confronto più ammirevole che in un uomo. Fino al punto che, nei rari casi, la si accoglie con una certa meraviglia. Si direbbe che la soluzione del problema proprio dell'arte, — dominare il dono di natura, passare dal

contenuto-documento alla forma, — incontri nella donna ostacoli quasi confinanti con la fisiologia. Contiamo le donne artiste, nelle quali l'« istinto » abbia via via ceduto, con un reale progresso, alle esigenze dell'espressione; contiamo quelle il cui « istinto », a un serio contatto con la tradizione e la cultura, non si sia in qualche modo smarrito.

Ora il temperamento passionale della Negri non si lascia dimenticare. *Fatalità* fu come un'esplosione. Lungo tutta l'opera, le prose non escluse, corre quel fremito che sembra accusare, sì spesso, un « di più » di sofferta passione. In queste ultime liriche, che pur rappresentano la fase della rinunzia e « ascesi », l'« ardore antico » si palesa forte quanto più contenuto:

O sempre nuova, o non guarita mai
dell'inquieto mal di giovinezza...

Sicché un ricordo della vita piena anche prorompe, a volte, con una veemenza alquanto inopportuna (si veda il contesto: *La terra*):

Non altra gioia ormai chiedo a' miei occhi
(furono amati; e sì brucianti ancora
son della fiamma che l'amor vi pose)
se non la vastità di questo campo...

E frequenti sono in generale le espressioni, che attestano con lo spasimo presente l'impeto di vita non placato:

Versato non avresti sì gran pianti
che ne portan le cave orbite i solchi
e sei come un rottame alla deriva.
Stridettero aride cesoie
sulle mie membra, a lacerar lacerti
e vene; avulso dal suo nido il cuore
fu...

Questi efficaci tratti sono rivelatori nella misura in cui risultano « involontari », frammezzo al ripiegamento sulla dolce rassegnazione.

Ciò da una parte; e sta dall'altra, effetto della stessa esuberanza di temperamento, l'oscuro cammino (sebbene tutto alla superficie paresse chiaro) che la scrittrice dové seguire per « riconoscersi ». Ecco le sincerissime « illusioni », ormai dalla critica ben definite, per cui la piena dell'anima le si converte successivamente in rivolta contro le sociali ingiustizie, ideale di fraterna concordia, sentimento della maternità, anelito alla più alta libertà interiore. E in tutto questo un supposto interesse « obiettivo », e il connesso spirito di propaganda. Il che peraltro non significa che, da *Fatalità* a *Esilio*, già non si liberino momenti di poesia schietta, laddove appunto l'« illusione » è meno tenace. Significa bensì che alla Negri occorse tanto travaglio, per trovarsi, caduto ogni velo, finalmente di fronte a quella nuda avidità di vita totale: il suo fondamentale autentico motivo di poesia.

Contribuirono intanto all'autoriconoscimento l'amore con le sue rivelazioni, ed altre vissute vicende? Ma questo a noi non deve importare. È nell'ordine normale, del resto, che sugli sviluppi interiori di un artista operi anche, più o meno, il martellamento della vita. Ed ora, dopo quel che si è detto, la lunga e difficile formazione della scrittrice, — se di essa vogliam renderci conto sino in fondo, — sèguita invece a reclamare la

nostra attenzione, soltanto da un punto di vista più strettamente letterario.

Circa la prima produzione poetica, v'è chi ha scritto, giustamente, che non viene neppur fatto di chiedere quale fosse a quel tempo, in senso critico, la « letteratura » della Negri: invero la sommaria elaborazione artistica lì si accoppiava, come accade, a riecheggiamenti d'ogni specie, anche i più usuali, anche i più retorici. Segue dopo alcuni anni, con distinzione netta, quello che potrebbe chiamarsi il periodo del *Libro di Mara* e dei *Canti dell'Isola*; e qui depurandosi, affinandosi, la « letteratura » si è altresì elevata omogeneamente di tono: come conferma il medesimo influsso che, unico, in realtà resti a dominarla: quello del d'Annunzio. Aiuta frattanto il processo di assetto e inquadramento, il parallelo esercizio della prosa. Non ne dubiteremo, se è chiaro, le opere alla mano, che il freno della riflessione prosastica molto poté ai fini dell'arte sulla impetuosa passionalità della scrittrice; mentre neanche è detto che la Negri sia rimasta insensibile a talune suggestioni, intorno, della prosa « nuova ». Costituiscono infine ancora un periodo a sé, — con la ricerca di tanta essenzialità e purezza espressiva, in così alto clima, — queste liriche di *Vespertina*; e sappiamo che a proposito di esse è stato pronunziato a una voce, di necessità, quel temibilissimo nome: Leopardi.

Senonché queste constatazioni non ci dicono abbastanza. Come si spiega il fatto che le « crisi letterarie » della Negri, il rapporto in cui il suo prepotente « istinto » entrò via via con la « letteratura », — in una parola i susseguentisi problemi espressivi della scrittrice, — abbiano tanto richiamato l'attenzione della critica? Insistiamo nell'affermare che, sopratutto nei riguardi di una donna, fu un'attenzione insolitamente accentuata. E d'altra parte come si spiega che la critica meno benevola, cioè inclinata a considerare piuttosto estrinseco e infecondo, nella Negri, il rapporto « istinto » - « letteratura », non sia mai riuscita a mantenersi sicura su tale posizione? Dichiarare, come fecero alcuni, che l'originalità della Negri, attraverso le « crisi letterarie », comunque si salva, significa implicitamente riconoscere che quel rapporto ebbe nella scrittrice delle soluzioni positive. O come altrimenti l'originalità si salverebbe? Forse addirittura col rigetto puro e semplice, volta a volta, di quella determinata « letteratura »; sicché le « crisi » si ridurrebbero poi ad altrettanti equivoci o arbitrarie deviazioni?

E la verità più profonda sta dunque in ciò, che le « crisi letterarie » della Negri accusano un carattere di necessità, di cui è già segno la forza dell'oscurissima mossa iniziale, tutta « istintiva ». Cercare difatti in esse le traccie di un « proposito », è impresa quanto mai vana. Ma è altresì impresa vana cercarvi le traccie d'una qualsiasi passività che si traduca in indugi e compiacimento. Incalzata sempre dappresso da quel primo impulso, — che è come una volontà di dire, « vitale » e artistica insieme, — la Negri non vi si concede certo le estetiche tregue fantasticate da qualcuno. E veramente anzi accade che proprio allora la nostra ammirazione s'intensifichi; quando cioè di lei più ci è presente questo tenace tormento nella conquista della « parola ». Ella già rimpiangeva una volta: « Pensa quanto tempo è trascorso, da che sei nata:... quante pagine hai scritte, ma non *quella*...; e riprende ora in *Vespertina*, ad altra altezza, il motivo:

> Lasciar di te, dopo la lunga doglia
> del vivere, qui in terra, una parola...

...Ma saprai giungere al punto?
Saprai strappare a te quella parola
che sia quella e non altra, e in essa ognuno
ti riconosca e t'ami? E se la morte
t'avesse prima, che ti valse pianto
versato, amore amato, focolare
distrutto e ricostrutto, e l'inesausta
ricerca, entro di te, della tua parte
migliore, per levarla in alto, sgombra
d'ogni terrena impurità, qual cero
votivo offerto alla tremenda vita?

Ma che altro è qui, se non ancora, inappagata sempre, quella urgente volontà di dire? E la vita si tramuti tutta in opera:

Ama l'opera tua. Soffri per essa
la tua pena più bella e più segreta.
Donale il sole de' tuoi giorni, l'ombra
delle tue notti...
Ama l'opera tua, che unicamente
ti rassomiglia, per divine tracce
note a te sola. Unicamente puoi
far vero in essa il sogno, e sogno il vero...

Il *Libro di Mara*, i *Canti dell'Isola*, *Vespertina*: poiché il presente scritto non vuol essere un saggio completo (e molto specialmente ci duole di non potervi prendere in considerazione le prose), limitiamoci a dare uno sguardo a questi volumi di poesie. Sono ad ogni modo gli ultimi; la scrittrice vi perviene alla chiarezza del proprio motivo fondamentale; stanno tutti e tre in periodi di « crisi letteraria ».

Potremmo, nel *Libro di Mara*, documentare largamente gli ostacoli che la scrittrice incontra nel liberare il suo canto. Il desiderio insaziabile di vita, che ella in sé portava, le fu rivelato dall'amore di un uomo; l'amato le vien rapito dalla morte. E sarebbero dunque da vedere le composizioni in cui troppo ancora è cruda la realtà del ricordo: quelle, sopratutto, dove la figura dell'uomo vorrebbe imporsi per sé. La stessa acerbezza del ricordo dà luogo, d'altra parte, a toni d'immediato sfogo, eloquenti; sicché allora anche scopriamo l'influsso dannunziano, benefico sotto altri riguardi, in uno dei suoi cattivi effetti: l'enfasi. Ma ciò resti detto perché più si apprezzi la poesia raggiunta. Questa fluidità nell'assoluto abbandono:

Notte, divina notte,
dimmi ove è nascosto il mio amore:
ch'era mio e le mie braccia
non bastarono a custodirlo,
ch'era mio ed io ero sua
e adesso non ho più nulla
e non sono più di nessuno.

O l'elevazione all'amore dell'amore:

non scordare il tuo amore, umiliati e rendine grazie.
Ti sia presente in ogni minuto della vita che ti rimane,
donna che non vedesti il cielo se non per lo spiraglio di quell'amore.
Aggràppati alle sbarre, tendi il viso fra spranga e spranga,
sàziati gli occhi di quel lembo d'azzurro, o prigioniera dell'ombra.

E fin la morte sia benedetta:

E grazie sien rese in ogni ora del tempo
anche alla tua crudelissima morte,
che ti fece per me più alto e più fisso dei
monti, più chiaro e più fisso degli astri:
che t'inchiodò nell'immoto per me, per me
sola, disperatamente per me.

Così indichiamo anche nei *Canti dell'Isola* quel pericolo dello sfogo eloquente, da cui, come aggredita dal rigoglio di vita e bellezza troppo violento, spesso la scrittrice non riesce a salvarsi. E a contrasto sta l'orgasmo superato in poesia. Citiamo intera questa *Stanchezza*:

Or cercherai riposo, sotto i carrubi: ché gli occhi
t'ha resi folli il sole dell'Isola folle. Ora gli occhi
tu chiuderai sull'erba: fin che l'abbaglio sia spento.
Non sapevi che la bellezza fosse sì gran patimento.
Agli aromi che intridon la macchia, per dormire, chiederai grazia:
questa è terra senza pietà, di troppa delizia ti macera e strazia.
Voci che amavi, che t'eran sì dolci, sì necessarie, laggiù,
al paese: voci del sangue: non son più tue, non ti chiaman più.
Questa è terra senza pietà, ti ruba a te stessa, ti svuota della memoria,
poi, con una risata di sole, ti scaglia a mare, consunta scoria.
Se vuoi salvarti, vattene. — Domani sarà troppo tardi.
Ma forse non vuoi salvarti. — Taci, allora. Abbandonati. Ardi.

E quanto a *Vespertina*, — sorvolando su alcuni toni discorsivi in alto clima, assai dubbi; e le conseguenti cadute; il rigore dell'espressione a volte sforzato; quei passi nei quali il leopardismo dominante si riduce allo stato di mera reminiscenza, — cerchiamo di fermare senz'altro qualche tratto dove l'essenzialità cui ora la scrittrice aspira, sia realmente conseguita. Il motivo della rinunzia, pur nostalgica, ha le sue espressioni più belle, allorché si riversa sulla natura sempre rinascente e, come tale, consolatrice. Sempre rinascon le foglie:

E pure è bella, anima mia, la vita:
non fosse che pei giorni in cui le foglie
giocano a quale per la prima spunti
sui rami; e tu le vedi, così tenere
e trasparenti, che ti s'apron l'ali
nel rimirarle.

Tornano i fiori del pesco:

oh, lievi, oh, gracili, d'un rosa
che non è della terra: ch'è di tuniche
d'angeli, scesi a benedire i primi
germogli, e pronti, a un alito di brezza,
a rivolar da nube a nube in cielo.

Ai primi tenui presagi di queste rinascite, la nostalgia si fa anche più struggente:

Timido è il sole di febbraio, e nudo
come un povero...
in te già senti
gonfiare i bocci che saran domani
roseo di pèschi e bianco di ciliegi..

O fortunata, se goderti prima
puoi sì gran doni...
Gusta in tuo segreto
il sapore di latte delle gemmule
non vive ancora...

Così, sotto un paesaggio di neve:

Sei ben tu, passeretta, o non è il mio
cuore segreto, che di freddo muore,
e si lusinga che il suo canto chiami
da mezzo il verno la stagion dei nidi?

Ma con certe sue supreme dolcezze, può la natura anche persuader l'anima alla rinunzia sino all'estremo:

Fammi uguale, Signore, a quelle foglie
moribonde, che vedo oggi nel sole
tremar dell'olmo sul più alto ramo.
Tremano, sì, ma non di pena: è tanto
limpido il sole, e dolce il distaccarsi
dal ramo, per congiungersi alla terra.
S'accendono alla luce ultima, cuori
pronti all'offerta; e l'agonia, per esse,
ha la clemenza d'una mite aurora.
Fa ch'io mi stacchi dal più alto ramo
di mia vita, così, senza lamento,
penetrata di Te come del sole.

E non vogliamo terminare senza un accenno ad alcune visioni « trasfigurative » in senso religioso, nuove nella Negri. *La monaca di Assisi*, in fine:

Sorella, io prego
perché la morte ti trasformi in una
grande e pura magnolia, eternamente
fiorita nei sereni orti del cielo.

Si vedano *Donata prega, Ilda, A una stella.*

ALFREDO GARGIULO.

# TEATRO DRAMMATICO

La crisi: produzione o distribuzione? — *Pochades* e compagnie straniere. — Il teatro si trucca. — Parole di Fausto M. Martini.

La cosiddetta « stagione teatrale » già declina; si può cominciare ad abbozzare il suo bilancio. Che quest'anno non è, tutti lo sanno, un bilancio attivo; la « crisi » precipita, s'avvia a toccare il suo fondo. E noi del resto crediamo che questo sia un bene; a ricostruire, è necessario che prima il terreno venga definitivamente liberato dalle macerie che gli fanno ingombro.

Crisi di repertorio, ripetono in Italia e all'estero. Ma noi ci siam presi più volte la briga d'elencare, a dir poco, cinquanta nomi d'autori viventi, grandi o insigni o almeno decenti, che in Europa e ormai anche in America lavorano per il teatro drammatico del Novecento: regalandoci, alle

volte, opere tutt'altro che indegne di collocarsi accanto alle migliori dell'Ottocento. E se è vero che non sempre al pregio estetico delle nuove opere s'accompagnino, come in altri secoli, quelle virtù di larga « attualità » e comunione col gran pubblico, di cui il Teatro vive (troppi fra i drammaturghi d'oggi non scrivono più per le folle ma per le *élites*); è anche vero che sapendo scegliere, e all'occorrenza riportando con sensibilità moderna a coteste folle anche opere del passato, un repertorio si può mettere insieme. Come insegnano moltissimi interpreti e direttori stranieri, che agiscono in teatri spesso pieni; nonostante le lamentele, che hanno accompagnato *sempre e da per tutto* i periodi anche più gloriosi dell'arte drammatica.

I capolavori non sono all'ordine del giorno: bella scoperta: e quando mai sono stati? Dall'*Aulularia* alla *Mandragola* son trascorsi sedici secoli: ne' quali ci s'ingegnò con un po' di tutto, anche e specialmente esumando, o rifacendo, l'antico. Ma la crisi disperatissima, non ci stancheremo di ripeterlo, oggi in Italia è quella della distribuzione, ossia degl'interpreti: che ormai si riflette, con effetti disastrosi, anche sulla produzione.

In Italia non esiste, o almeno non è « in attività », neppure un direttore moderno: e se per dannata ipotesi un autore, noto o esordiente, abbia pronta un'opera da consegnare alle scene — un'opera che non sia stata scritta sulle misure di questo o quel « mattatore » superstite, ma che conti sull'interpretazione d'un intelligente, omogeneo, vibrante gruppo d'interpreti — il meglio che gli resta da fare è quasi sempre di rinunciare alla prova scenica, e di pubblicare il suo lavoro nel libro (che poi in Italia, dove l'opere di teatro si comprano meno dell'altre, quasi nessuno leggerà). Informi, a questo proposito, il *Belfagor* di Morselli; che, pubblicato da circa due anni fra molta cordialità di critica, non trova ancora chi s'attenti, nonostante la generale, tenera simpatia per il compianto autore, a metterlo in scena. E informino, fra gli stranieri, opere rappresentatissime sulle più varie parti del globo, da Claudel a Ciapek e a O' Neill: che nessuno dei nostri capocomici, pur professandosi ogni momento alla ricerca del capolavoro, nemmeno pensa a rappresentare.

* * *

E come potrebbe? Quest'anno, sulle scene di Roma, l'ultima compagnia italiana composta e diretta in modo da poter inscenare con intelligenza e con gusto un dramma, o una commedia vera e propria, è stata quella guidata da Tatiana Pàvlova. Ma all'antivigilia di Natale questa compagnia, secondo l'uso vagabondo ormai pressoché scomparso da tutt'i paesi civili, ha preso congedo dai buoni romani: e sui teatri della capitale, per i tre mesi abbondanti che vanno dal 24 dicembre ai primi d'aprile, ossia per il pieno della stagione, addio dramma e addio commedia; è cominciata la pioggia delle *pochades*.

La compagnia Niccodemi, durata per dieci anni grazie a una composizione, sotto le sue apparenze eleganti, abbastanza solida, s'è spezzata in due, in tre. Il Lupi, interprete di spalle quadrate, è andato a metter su compagnia con la scultorea Paola Borboni; e Luigi Cimara, attore d'esili inquietudini, s'è unito all'ingegnosissimo Tòfano, e alla comica e leggera Elsa Merlini; senza dire del Besozzi, altro comico giovine e promettente, che s'è legato con l'umorista Almirante e con la vezzosa Andreina Pagnani. Tutt'e tre le compagnie sono sfilate sui teatri romani: la prima permetten-

dosi, grazie alla presenza del Lupi, ancora qualche lavoro d'una certa complessità, come *Il battistrada* di G. Antona-Traversi, o *Vittoria* di Somerset Maugham, ma sperimentandosi soprattutto in dialoghi frivoli e brillanti; le altre rifugiandosi nel campo delle commediole comico-sentimentali e, l'abbiamo detto, delle *pochades* (il che a breve andare non ha impedito all'Almirante-Besozzi di sciogliersi per esaurimento). E *pochades* ci hanno regalato, a tutto spiano, i venerabili Dina Galli e Antonio Gandusio; e *pochades* hanno recitato, senza interruzione, la compagnia Baghetti e la compagnia Menichelli-Migliari. Mouézy-Eon, Lothar, Fodor, Weber, Vajda, Lenz, Gandera, Ferdinand, Arnold e Bach, Berr e Verneuil, Engel e Grunwald: questi gli autori delle « novità » offerte, nella grande stagione d'inverno, al pubblico di Roma, e a quei curiosi o studiosi stranieri che di tanto in tanto, ohimè, vengono a chiederci di vedere « un buono spettacolo italiano ».

D'energie individuali, chi non lo sa?, noi saremmo ancora ricchi: basta dare un'occhiata alle compagnie dialettali, che sebbene sprovviste ormai (quelle sì) di repertorio, empiono sovente le sale di gente sospesa alla virtù d'un Musco, d'un Viviani, d'un Govi; o di quel Petrolini a cui solo ragioni di salute hanno fatto interrompere un corso di recite che qui a Roma durava da sette mesi. Ma le capacità degli artisti chiamati a recitare in italiano si vanno miseramente disperdendo, per difetto soprattutto di disciplina intelligente: vedere il caso di Marta Abba, tempra bellissima, tradita dalla mancanza di metodo e di controllo. E qui son doverosi l'ossequio di rito all'attore di càlibro massimo, il vecchio e glorioso Zacconi, che anche quest'anno si è riaffacciato a tonare, per qualche settimana, dal palcoscenico dell'Argentina; e il solito rimpianto per l'inerzia del preziosissimo Ruggero Ruggeri, pigramente appiattato nel suo rifugio parigino.

È vero che, tra aprile e maggio, Roma ha veduto sulle sue scene anche qualche compagnia la quale ha inteso di svolgere un repertorio più o meno propriamente drammatico. Per esempio, la compagnia Gramatica-Carini, costituitasi più che altro per portare in giro *Stefano* di Jacques Deval; la compagnia Capodaglio-Palmarini, che ha fatto applaudire *Marsiglia* (*Marius*) di Marcel Pagnol; la compagnia Melato, che — passando dalla *Medea* di Lenormand all'austero *Miracolo* di Valentino Piccoli e alla rivelazione d'un nostro autore nuovo, il giovanissimo Mario Federici, premiato al Concorso Nazionale del Teatro Argentina — ha dato saggi piuttosto modesti delle sue possibilità. Ed è stato agevole istituire raffronti fin troppo malinconici tra il modo con cui, per esempio, quest'ultima compagnia ha lasciato cadere una commedia di Frank Vosper, ribattezzata in Italia col titolo *Gente come noi*, e la squisita interpretazione con cui Lugné-Poë la sta rappresentando già da quattro mesi all'*Œuvre* di Parigi, dove la chiamano *La folle du logis*.

Del resto per certi confronti non c'è bisogno di prendere il treno: spesso, o almeno più spesso d'una volta, arrivano tra noi compagnie straniere. E quando si tratti di *troupes* come quella di Jouvet il pubblico romano, senza muoversi dalla sua città, può farsi direttamente un'idea di ciò che significhino disciplina, stile, raffinatezza, e insomma arte; (e mentre scriviamo è già a Milano, e sta per giungere in Roma, Cécile Sorel). Senonché poi succede anche questo: che, sulle orme degli attori buoni, scendono dalle Alpi i men buoni; ed ecco troppi Italiani estasiarsi davanti a una mediocre compagnia giapponese o a una compagnia inglese di terz'ordine.

* * *

Quanto ai successi a base di gambe femminili, come quelli delle riviste Schwarz, o della sessagenaria Mistinguett, è chiaro che hanno pochi rapporti con la nostra rubrica. Ma sarebbe ipocrita non registrare, come sintomo, le beate accoglienze fatte dal pubblico a *Wunder-bar*: banale e sciocco *pastiche* all'americana, di canzonette, danze e *jazz*, mal tenuto insieme da un filo, che vorrebbe comunque dargli una consistenza drammatica. L'azienda teatrale che lo ha messo insieme e lo ha avviato per l'Italia, v'ha pigiato dentro attori giovani e attori bolsi, artiste d'operette e ballerine italiane e straniere: citeremo fra tutti, non senza qualche tristezza, quell'Armando Falconi, che ancora potrebb'essere il nostro più lieve e delicato attor comico. Marco Praga lo esortava, anni fa, a prender nientemeno che il posto lasciato vacante da Ermete Novelli; e s'è ridotto a fare l'imbonitore del *bar*!

Perché questo poi è il fatto nuovo: che il Teatro, vergognandosi di se stesso, cerca di farsi sopportare diventando *un'altra cosa*. Un paio d'anni addietro, per il poliziesco *Processo di Mary Dugan*, il nostro *Umberto* si trasformò in un'aula giudiziaria: sparite ribalta e bocca d'opera, ridotto il palcoscenico a un tribunale, travestiti perfino gl'inservienti che controllano i biglietti e dànno i posti in altrettanti *policemen*. Con *Wunder-bar*, il Quirino si è truccato da *tabarin*: via le scene; via il sipario; immessi gli attori fra il pubblico; collocati in mezzo agli spettatori veri i tavoli del ritrovo notturno frequentato dagli spettatori fittizi, ecc. ecc.

È il capocomico che, per vivere, si nasconde; che dice al pubblico: « vieni, non aver paura, non troverai un teatro; troverai una tribuna del palazzo di Giustizia; troverai un *bar* ». O almeno, un cinema: come d'altronde sta accadendo in molti paesi, dove essendosi in teoria predicato (e con eccellenti ragioni) il ritorno alla fantasiosa tecnica medievale, spagnolesca, scespiriana ecc., praticamente si cerca invece di fare puramente e semplicemente la concorrenza al Cinematografo, dissolvendo l'unità del Dramma in un'anarchica successione di quadri, col risultato di disperdere la parola nei frammenti della visione sopraffatrice.

« Ma così, almeno, la gente va a teatro ». A quale teatro? A un teatro che, drammaticamente, non c'interessa più; a un teatro che, per l'illusione di salvarsi, difatto si suicida. Quel che chiede la nostra sete, non è il passaporto a un fantoccio camuffato; è la comunione delle folle con la parola d'un poeta.

* * *

E si leggano le pagine postume del nostro Fausto Maria Martini, contro chi travisa il significato dei vocaboli « teatrale, teatralità » in senso tutto esteriore e meccanico:

Il teatro italiano è tutt'altro che morto. Né il cinematografo, il quale, se è un'arte, è un'arte del tutto diversa, è destinato a prendere il posto del teatro di prosa.

Il teatro moderno attraversa un periodo di elaborazione oscura e tormentosa e cerca ansiosamente nuove espressioni, come avete potuto intendere dalla rapida corsa fatta insieme. Ma da questo a parlare di morte del teatro di prosa corre un'enorme differenza.

Naturalmente la pretesa agonia ha fatto accorrere medici di ogni risma al letto del falso agonizzante; e i più scalmanati fra questi medici predicano la salvezza del

teatro di prosa in un ritorno alla più violenta teatralità. Errore: costoro confondono due forme d'arte diverse, la commedia e lo spettacolo. E ne trascurano le differenze essenziali: che cioè lo spettacolo è un insieme di elementi prevalentemente visivi, mentre la commedia è un complesso di elementi espressivi, dei quali il teatro moltiplica, sì, la risonanza e l'intensità, ma la cui essenza si avvicina più alla specie eterna della poesia che non alle combinazioni effimere della ribalta. Mi si perdoni questo tono quasi polemico; ma non mi pare inutile porre qui chiaro il mio pensiero, visto che di un ritorno alla più decisa teatralità, come sola salvezza per il teatro di prosa, si parla e si discute oggi in tutta Europa, specie da parte dei direttori di teatro, dai russi Evreinow e Tairof al tedesco Reinhardt e al nostro Bragaglia. E qualcuno arriva persino a pretendere che il poeta sia il servo del «régisseur» e drammi e commedie siano soltanto pretesti per una messa in scena che soddisfi quanto più possibile il gusto dello spettacoloso e del pittoresco innato nello spettatore.

In altre parole, io credo che non esista per il teatro un criterio di valutazione diverso da quello delle altre arti e che anche commedie, drammi e tragedie tanto valgono per quanto esse contengono di pensiero e di poesia, nell'alto senso di questa parola. Si chieda quindi all'autore drammatico la maggiore evidenza teatrale possibile, visto che egli scrive per il teatro; ma la teatralità sia sempre al servizio della poesia e ci si convinca che l'avvenire del teatro drammatico è tuttavia nelle mani di quegli scrittori, che si servono del teatro per approfondire la vita o, come molti segni lasciano supporre, per interpretare il mistero che gorgoglia, Stige oscuro e lontano, sotto la realtà che ci circonda.

E si vedano le frasi che lo stesso Martini pronunciò, in piena concordia con le nostre vecchie tesi, nella prima adunanza del Consiglio della neonata Corporazione dello Spettacolo: a cui in questa, che è massimamente crisi di disciplina, l'arte italiana guarda ormai come alla maggiore, se non alla sola, sua speranza superstite.

SILVIO D'AMICO.

# CINEMATOGRAFO

Vecchiezza del Cinema appena nato. — Cinema e teatro. — Muto e sonoro, dramma e melodramma. — Il cinema di domani. — La rinascita del Cinema nazionale.

Faccio una grande riverenza al pubblico della « Nuova Antologia »: a quello nuovo, e a quello antico, che le è rimasto fedele.

All'antico ricordo che già un'altra volta ho avuto l'onore di tenere una rubrica in questa nobilissima tra le riviste italiane. Fu un anno e due e tre prima della guerra. Allora ai lettori della « Nuova Antologia » rendevo conto dei romanzi e dei libri di novelle; oggi, passati circa diciotto anni, mi accingo a rendere conto degli spettacoli di cinematografia.

Questo è un segno, che tanto io quanto la « Nuova Antologia » siamo, in diciotto anni, diventati molto più giovani.

* * *

Anche la cinematografia allora era vecchia, e si è fatta giovane alquanto più tardi. Le vicende di accrescimento dell'arte cinematografica hanno sconvolto tutte le leggi della storia naturale, scornato tutte le idee e

le nozioni intorno alla cronologia delle creature vive. Hanno violato anche le leggi di sviluppo già seguite docilmente da tutte le altre arti.

In tutte le altre arti si è cominciato dalla ingenuità, dalla cosiddetta « inesperienza »; e per questo gli inizi di tutte le altre arti sono ricchi di poesia, anzi sono pienamente poesia. Perché in arte il concetto di « inesperienza » inteso come imperfezione e manchevolezza, è una eresia; e all'arte la ingenuità non ha nociuto mai.

Nella storia dell'arte cinematografica è accaduto esattamente il contrario.

Il cinema (come arte, intendo sempre) è nato vecchio. Il primo cinema è stato non altro che una imitazione del teatro, di quel teatro che era allora corrente, ed era una cosa decrepita. L'infanzia del cinema era la vecchiezza del teatro; il cinema era fatto dei detriti del vecchio dramma che non si reggeva più sulle gambe (e anche del vecchio romanzo).

Più tardi aveva cominciato a districarsi, era arrivato da quella decrepitudine a una specie di virilità fatua, col film italiano dei divi e delle dive; poi s'era fatto adolescente avventuroso e impetuoso e imprevedibile e pieno di vigore nel film d'America; poi maturo e doloroso di amare esperienze coi primi russi e coi tedeschi; e infine giovinotto d'avanguardia in Francia. Non si potevano sovvertire più insolentemente i caratteri delle età dell'uomo.

* * *

(Una parentesi, poiché m'è venuto di nominare il cinema d'avanguardia, e mi par bene sbarazzarmi al possibile delle idee generali per intenderci su queste una volta per sempre. In Francia hanno fatto dell'avanguardia al cinema, e per questo s'è parlato di cinematografo « puro ». Queste « purità » sono state caratteristiche di tutti i tentativi d'avanguardia che hanno segnato la fine del romanticismo senza riuscire ad aprire le porte a un'epoca nuova, pure scavando un abisso tra noi e l'altro secolo, e lasciandoci al tutto *tabula rasa* (gran fortuna per noi, ma tanti sconsigliati cercano a forza di farcela sciupare). Tali « purità » sono distruttive; la pittura pura finisce nell'arabesco, la poesia pura nel balbettamento sillabico. Una « architettura pura » ci darebbe città inabitabili. Il *cinema d'avanguardia* è incomprensibile. La potenza del cinema sta nel suo nascere come spettacolo, cioè nel dover soprattutto rispondere a una necessità: necessità popolare, in alto senso. Il teatro è decaduto quando s'è creduto di poter fare il teatro per gli eletti. Teatro greco, commedia italiana dell'arte, dramma spagnolo, Shakespeare, Molière, Goldoni, il melodramma italiano, il vaudeville parigino, il dramma postromantico, il balletto russo, *fine*. Ecco la storia dello spettacolo teatrale fino al chiudersi dell'epoca romantica, fino allo scoppio della guerra europea, fino all'avvento del cinema. Ed è tutta storia di folle. Lo spettacolo vive in quanto c'è un milione d'occhi a guardarlo. L'arte cinematografica si trova nelle migliori condizioni possibili per poter dominare il più grande e il più vario e compiuto pubblico: per imporre sé come arte centrale d'un'epoca, e rinnovare le altre; diventare il fuoco centrale della espressione d'un secolo, e la più efficace educazione d'una razza. Può darsi che il cinema debba diventare per l'Italia nel secolo XX quello che fu per lei l'arte figurativa nel Rinascimento, e il melodramma nel settecento e nel primo ottocento).

* * *

Oggi i frettolosi dicono che il film muto è morto, che il sonoro lo ha ucciso. Morto, il disgraziato, a soli trent'anni, se non sbaglio il conto.

Invece sbagliano i medici frettolosi che fanno la constatazione di morte. Come la storia del cinema (muto) ha sconvolto, come abbiamo visto, tutte le nozioni comuni di età, essendo vecchio prima che giovane e maturo prima che adolescente, così può anche darsi ch'esso ci faccia la sorpresa di farsi ritrovare vivo vivissimo qualche tempo dopo essere morto.

Non si capisce perché il muto e il parlato non potrebbero avere due sviluppi autonomi, come li ebbero il dramma e il melodramma.

Secondo i ragionatori grossolani, il melodramma è un dramma musicato; e questo è un errore di estetica. Simile è l'errore di coloro che credono il parlato sia un muto cui si sono aggiunte le parole: questa è la ragione per cui non si è, credo, ancora avuto un parlato sopportabile. Ma non dobbiamo negare le possibilità: in arte tutto è possibile. Forse anche del parlato avverrà come dell'altro: di essere nato vecchio e avere più tardi la propria giovinezza e virilità. Oggi come oggi il parlato non è che un muto costretto a parlare mediante una operazione chirurgica; oppure una specie di teatro di prosa frantumatissimo.

Può darsi che questa seconda sia la via per cui esso potrà raggiungere la propria efficacia. La possibilità, anzi necessità, d'una grandissima frantumazione di scene e quadri, sarà l'elemento che lo salverà dalla prepotenza della parola, e dal pericolo della letteratura. Nel teatro di prosa s'era operata una interferenza singolarissima tra parola e spettacolo; mediante la quale decadendo un'opera come spettacolo poteva rinascere come poesia. Ma non credo che la frazionata parola d'un parlato potrà avere tale sviluppo, acquistare tale consistenza, da entrare mai nella storia letteraria: che è il fenomeno onde sono nati tanti equivoci presso quanti si occupano del teatro.

Se ciò accadesse, vuol dire che il film parlato precipita, più che nel teatro di prosa, nel romanzo.

Perché il teatro era fatto in gran parte dei suoi scorci obbligati, delle limitazioni impostegli dalla difficoltà di cambiare scena troppo spesso. Il parlato, vinta questa limitazione, sembra ferire più aspramente e pericolosamente il teatro che non il cinema muto.

L'importante è mettersi in mente questo: che il parlato non è affatto un perfezionamento del muto. Esso è — o sarà, quando farà qualche cosa di buono — *tutt'un'altra cosa.* Nella stessa maniera, il muto è assurto a dignità d'arte quando ha smesso di credere d'essere un perfezionamento (mediante l'estrema mobilità dei quadri) del teatro di prosa: quando ha capito d'essere tutt'un'altra cosa.

Insomma: il parlato — o non saprà essere che una forma più frazionata del vecchio teatro di prosa oppure una specie di romanzo per analfabeti; e in questo caso è inutile occuparsene — o sarà tutt'un'altra cosa, quando nascerà un genio del parlato: il suo Chaplin, il suo Buster Keaton.

Qualcuno ha scritto che il parlato sarà la « fusione » del teatro di prosa col cinema muto. È uno sproposito grossolano. Una volta similmente i grossolani dicevano che il melodramma era la fusione della musica con la poesia teatrale, e anche quello era un grosso sproposito. Anche in una

semplice romanza non si ha nè fusione nè sovrapposizione di poesia e musica: è un terzo idioma, con sue leggi singolari e autonome.

Nel film muto la espressione del volto e il movimento della persona si sono perfettamente liberati da quelli del dramma in prosa, e svolti in modo autonomo, generando appunto un nuovo idioma in sé compiuto e perfetto.

* * *

L'avvento del cinema nella storia dell'arte, fa chiari un fenomeno e una legge, che sono di tutte le arti.

Mentre la meccanica si sforza di imitare con la maggior precisione possibile la realtà, sono spesso le sue imperfezioni che salvarono il fascino dell'arte. Così il colore e la stereoscopia non furono nella storia del muto altro che malinconici sforzi di gente negata all'arte. Il fascino e il mistero del muto erano in gran parte dovuti all'aspetto fantasmico delle figure a due sole dimensioni e prive dei colori « naturali ». Nello stesso modo ho osservato nei primi filmi sonori che la innaturalezza (dovuta a imperfezione meccanica) delle voci delle folle dava a queste un sapore, un fascino, ch'era pieno di poesia, e che si andò perdendo a mano a mano che lo strumento si perfezionava e meglio accostava quelle voci alla sembianza delle reali.

È necessario non dimenticare che la consistenza d'un'arte è sempre fatta delle limitazioni materiali ch'essa incontra (esempio chiaro: la durezza del marmo); e che ogni arte corre tanto maggiori pericoli quanto più le è possibile di riprodurre il reale.

Più il cinema imiterà meccanicamente la vita, più riuscirà idiota e contrario a ogni senso e godimento d'arte. Sento dire da tanti, che il pubblico ama soltanto il reale quotidiano, la riproduzione, esatta al possibile, della sua vita d'ogni minuto. Ma nemmeno per idea. Le cose più gradite al pubblico d'oggi (e davvero le più belle) sono i cartoni animati: antirealistici per eccellenza, poemi di immaginazione in piena libertà. Anche l'elemento sonoro soltanto in essi ha finora saputo raggiungere effetti sorprendenti e altamente artistici.

* * *

D'ora innanzi io mi accontenterò di passare in rassegna i più importanti dei filmi che si verranno rappresentando, e mi guarderò bene dal tornare a discorsi del genere di questo. E non m'interesserò, credo, mai della parte pratica, industriale. Il mio pensiero su questo argomento rimane ancora integralmente, parola per parola, quello che espressi esattamente due anni fa, inaugurando a Roma il primo tentativo di *cineclub* italiano. Le mie affermazioni allora fecero qualche scandalo tra i trafficanti e i loro aventi causa, i famigerati « competenti »; le mie gaffe furono soffocate e coperte di silenzio; tanto che quando, pochi mesi sono, altri inaugurarono, sempre a Roma, il secondo tentativo di *cineclub*, ebbero cura di dichiarare che era il primo il primissimo, che nessun altro ci aveva pensato mai. Non commetterò dunque la scortesia di ricordare quell'esperimento, e le mie ingenue tesi. Ma perché è bello citarsi, chiuderò ripetendo, a riassunto e sintesi del mio pensiero intorno alla parte pratica e industriale dell'arte cinematografica, altre parole troppo sincere scritte sei

mesi sono, come mia prima impressione intorno alla « rinascita del cinema italiano ». Le persone più inette a capir niente dell'arte del cinema, nemmeno come gusto, nemmeno come sensibilità ai gusti del pubblico, sono i grandi industriali del cinematografo. Povera rinascita! Il primo industriale che riuscirà, sarà colui che avrà l'istinto di *lasciar fare*. Ma lasciando fare gli accadrà di buttar via un milione. Benissimo; e a non lasciar fare se ne buttan via decine e centinaia, e senza scuse.

MASSIMO BONTEMPELLI.

# OPINIONI FEMMINILI

Uomini di genio e donne intellettuali. — Egoismo, crudeltà e amore. — Il punto di vista femminile.

*Liaisons dangereuses*. Ugo Ojetti nel « Corriere della Sera » del 12 maggio, commentando l'ultimo libro di Giorgette Leblanc, *Souvenirs*, ha implicitamente resuscitato dalle non mai spente ceneri un problema antichissimo, e l'ha brillantemente risolto.

Dunque, la compagna più disadatta all'uomo di genio è *l'intellettuale*, o, comunque, la donna che possedendo attitudini superiori al comune, è incapace di partecipare alla vita dell'uomo di genio senza turbarla e disturbarla.

In verità, il contenuto dei *Souvenirs* non è tale da infirmare quest'opinione, e del resto, al seguito di G. Leblanc e di M. Maeterlinck sta un corteo di coppie infelici, celebri per il nome e le vicende: Sand e Musset, Listz e D'Agôult (*ces deux galeriens*, diceva la Sand), d'Annunzio e la Duse, per non citarne che alcune fra le più vicine e le più note. Coppie di creature superiori, le cui qualità, messe a contatto, anziché completarsi, finiscono per disgregarsi, per respingersi, per sprigionare scintille d'insofferenza e d'antipatia. Attrito tanto più forte quanto più forti furono — o più complicate — le personalità in gioco; pericoloso avvicinamento, dove l'amore soltanto nel suo primo impetuoso fiorire — ahi, troppo breve stagione — sembrò annullare l'inevitabile latente incompatibilità.

Questi ed altri simili, si chiamano comunemente drammi d'amore. Ma in realtà l'amore tiene in essi una parte secondaria. L'amore, in questi drammi, mostra una faccia umiliata.

Non direi però che il conflitto che s'intravede nel libro di G. Leblanc sia proprio questo, e tanto meno che si debba ricercare in esso il perché dei perché.

Attraverso alle documentate confessioni della Leblanc, direi che, più che di conflitto, si tratti di caso patologico.

I due protagonisti infatti non vi appaiono quasi mai come un uomo e una donna, come due *amanti*, cogli attributi, le passioni e le aspirazioni, sia pure superiori, della loro umanità, sesso ecc. ecc., ma bensì quali due esseri inconcepibili, che, avendo eletto a loro dimora altezze intollerabili, siano stati costretti a ricorrere alla respirazione artificiale.

Atmosfera da spazî interplanetarî; bombole d'ossigeno a portata di mano. Siderei silenzî. Telescopio e megafono. Quintessenza di saggezza e di sublimità, ma non aria vera.

Di questa stranissima situazione, di questo straordinario *clima* fra amanti, la colpa non si può far risalire tutta all'intellettualità della donna. *Haec propter illos scripta est homines jabula...* Per cerebrale che una donna sia, è donna; ed anche la più cerebrale tra noi, quando ama, cerca di mettersi all'unisono coll'uomo che ha scelto.

*L'intonazione*, fu evidentemente data dal Maeterlinck. Egli, che è indubbiamente un grande e delicato poeta, ha avuto il torto, o l'ingenuità, o l'egoismo, di voler trasferire nei suoi rapporti amorosi la selva delle maiuscole, non solo, ma quel che di nebuloso e di fluttuante fra terra e cielo, fra umanità e sogno, tra irreale e reale, costituisce uno dei più sottili fascini della sua arte, ma non è forse altrettanto di buona lega e di buon augurio nella vita.

Per ristabilire l'equilibrio, egli aveva la pipa, la buona tavola, la bottiglia, lo sport. Di tanto in tanto la sua compagna si assentava, gli lasciava campo di respirare, di distender le gambe, di ingobbirsi e di sbadigliare, di discendere insomma dagli spazî interplanetarî per posar piede a terra. Ella invece, lasciando il suo « rôle » nella vita, passava senza discontinuità al suo « rôle » nella scena e, calzato il coturno, si trasformava da Egeria in Cleopatra, in Thais, infaticabilmente trascorrendo da un'atmosfera innaturale a una vita fittizia. Dura vita.

Ojetti si meraviglia che, « in quell'intellettuale ma agitata compagnia » Maeterlinck abbia resistito vent'anni.

Non meno meraviglioso è che per vent'anni — e quando incominciò il primo di questi vent'anni ella era giovane bella e innamorata — la compagna di Maeterlinck abbia resistito ad un'atmosfera disumanamente sterilizzata e glaciale quale appare dai *Souvenirs*, che abbia sacrificato, in una parola, ciò che è umano femminile ed eterno, per diventare una formula. Come, con tanta « irrequietudine », si sia acconciata a rimanere per anni immobilizzata, fissa, direi quasi stilizzata, in un unico atteggiamento; come, con tanta intelligenza, abbia barattato l'oro vero della sua femminilità col similoro del casco di Minerva, e con così acuto spirito d'osservazione e capacità d'ironia si sia lasciata abbacinare dalla insidiosa balenante aureola di ispiratrice e di collaboratrice. Ciò è veramente inesplicabile. Ambizione, infatuazione di sé? Ma quest'« ambiziosa », che innanzi tutto avrebbe potuto farsi sposare, quest'« irrequieta » che ha affrontato vivacemente i disagi e le fatiche della vita e dell'arte, non soltanto sua, ma anche della vita e dell'arte del compagno, non ha mosso un dito per farsi sposare, e la sua infatuazione le lascia campo di ridere e di sorridere argutamente anche di sé stessa. Ha accettato bensì senza ribellione, anzi gloriandosene, epistole dove l'amato la proclama « *un des plus grands écrivains né* » e dove giudica le di lei sentenze « *paragonabili a quelle di Marco Aurelio* »; enormità che, dette da un critico ad una donna, — ciò non avverrà mai —, lo condurrebbero dritto in manicomio; insulti gravi, se espressi da un innamorato alla *sua donna*. Tanta cecità e sopportazione, da parte di G. Leblanc, rivelano soltanto vanità e mancanza di gusto, o non piuttosto, e non anche, infinita indulgenza, sforzo incessante per conservarsi *all'altezza* dell'uomo amato?

Un giorno infatti, pare che di questo sforzo la donna si accorga, che ne senta il peso, ed allora scrive a Maeterlinck (gli *échanges* parlati sono esclusi dalla loro vita), la lettera riportata nei *Souvenirs*, di cui il senso

è questo: « *Noi non ci amiamo abbastanza o ci amiamo in un modo assurdo. Amatemi in un modo diverso!* ».

È un grido; e per la prima volta è un grido veramente umano e femminile.

Ma, proprio questa volta, ella, che ha fatto giungere montagne di epistole filosofico-trascendentali al suo compagno, ella che per anni ha moltiplicato gli *échanges* intellettuali, proprio questa volta ella non osa fargli giungere le semplici toccanti parole. Forse era già troppo tardi. Forse è stata trattenuta da un oscuro presentimento, da quell'istinto per cui la donna sente quanto sia pericoloso, in certe ore della vita, chiedere le grandi verità. E tutto continuò come prima e peggio di prima.

* * *

Fin qui il caso patologico. Poi una giovinetta nizzarda entra nel nido spennacchiato e malinconico, col compito di distrarre e rallegrare il poeta...

Io mi domando timidamente questo: Se la compagna dell'uomo di genio di cui sopra, fosse stata — anziché un'intellettuale, — cantante ed attrice — una semplice e mediocre donna, di carattere flemmatico, ispiratrice, invece che d'opere d'arte, di prelibati pranzetti, *afona*, ed immune dalla grossa *gaffe* di ritenersi collaboratrice delle opere di lui, le cose sarebbero andate diversamente?

Se, dopo quattro lustri di convivenza colla sullodata ipotetica buona donna, fosse sopraggiunta fra i due una filosofessa, una poetessa, una cantante, una suonatrice di flauto o un'astronoma — una cerebrale ed una « agitata » qualsiasi, insomma — ma armata della forza imponderabile della giovinezza, della novità, e dell'ignoto, — l'epilogo sarebbe stato diverso?

Non avrebbe in tal caso l'uomo di genio digrignato i denti contro la semplicità, contro la mediocrità, contro i pranzetti e contro la monotonia delle vesti e delle parole, della sua ventennale compagna, come li ha digrignati contro la di lei turbolenza, l'irrequietudine e la cerebralità?

Ahimè, grave delitto quello di essere « la ventennale compagna ».

Leggi e regole generali non vi sono, dice Ojetti, ed è vero; ma fino a un certo punto, dirò con lui, una legge si può ad ogni modo fissare. E mi par la seguente: che gli uomini in genere non sono difesi da bronzea corazza, e che gli uomini di genio in particolare, appunto per la più inquieta e complessa facoltà d'immaginazione e la capacità d'insoddisfazione che li distingue, hanno maggiore attitudine, e forse maggior bisogno e maggior diritto, di mutamento e di rinnovamento.

E come all'affetto che di volta in volta li tiene, son tratti per la loro stessa superiore natura a dare generosamente e sinceramente la parvenza dell'assoluto e dell'eterno, con altrettanta sincerità ed in tutto candore possono cancellare e rinnegare il sentimento o l'illusione antica, quando sopraggiunge il sentimento nuovo o la nuova illusione.

Non credo che vi siano compagne « adatte o disadatte » all'uomo di genio. È l'uomo di genio che non può star fermo in un cerchio chiuso. Nella sua esistenza, l'apparizione della donna, di una donna, non è che la *causa occasionale* attraverso a cui il suo essere morale e materiale si esalta, vibra, si completa; la causa occasionale di cui le forze multiformi che egli ha in sé (o meglio quelle, sensuali o spirituali, che in un dato

momento in lui prevalgono) hanno inconsapevolmente *bisogno* per raggiungere pienezza di vita.

Ojetti è proprio convinto che la qualità o « il modo di essere » della donna, che rappresenta *il mezzo* per raggiungere quest'esaltazione e pienezza di vita, abbiano grande importanza? Io credo invece che non costituiscano affatto una determinante di maggiore o minore intensità e durata di attaccamento.

Finché l'esaltazione dura, o finché esiste l'aspirazione ad essa, l'uomo di genio riconosce nella donna che passa nel suo destino assai più di ciò che ella realmente *è*; le presta le colorate illusioni della *sua* fantasia, le speranze del *suo* animo; i desiderî dei *suoi* sensi, tutta la nobiltà e la bellezza di cui *egli* è capace: in una parola, con un tocco di magica bacchetta, crea una fittizia immagine. Salvo a cancellarla completamente, come il bimbo cancella dalla lavagna l'immagine del gatto con due code che l'ha tanto interessato e divertito, non appena i suoi contorni son divenuti così precisi da non concedere più ali al sogno e alla fantasia, o quando al bisogno di esaltazione succede il bisogno di raccoglimento e di letargo, si riaccende impetuosa la necessità di creare nuovamente e diversamente.

È allora che l'egoismo e la crudeltà, che costituiscono purtroppo il substrato di *ogni* amore, si trasformano in armi di difesa e di offesa, ma, — quali germi in vivaio a temperatura adatta — essi prorompono più spietatamente nelle nature più ricche e più avide, capaci di maggior bene e di maggior male, insofferenti del limite, create per vivere ad ogni costo compiutamente il loro destino.

* * *

Qualcuno osserverà: ma queste considerazioni riguardano in parte anche l'uomo comune, non soltanto l'uomo di genio.

In parte sì. Ma colla variante che l'uomo comune ha minor bisogno e minor attitudine di creare e ricreare continuamente... il gatto con due code.

L'uomo comune, del *suo* gatto con una coda sola, e della sua modesta realtà, spesso è lieto lungamente, o si contenta.

E qualche altro di rincalzo: e l'amore di R. Browning per Elisabetta Barett?

Invero, questa fu un'unione perfetta, un sentimento unico. E, vedi stranezza, Elisabeth, non bella, non giovane, quasi inferma, era proprio un'intellettuale, una poetessa e, Ojetti glielo perdoni, « una cara collega ».

« *In cuore di donna*, — scrisse di lei Tommaseo — *conciliava scienza di dotto e spirito di poeta...* ». Quale orrore! E tuttavia, così squisitamente femminile ella fu, da riuscir perfino a morire nell'ora giusta... quando la certezza dell'amore di Robert splendeva ancora intatta nel suo limpido cielo.

Accanto a quest'eccezione, e a poche altre che vi saranno, — dell'uomo di genio capace di fissarsi in un unico sentimento, dell'uomo di genio che « *d'una cella s'è fatto uno cielo* », si è visto France dopo anni di cordiale comunione con Mme De Caillavet sposare la cameriera di lei, e il savio fiammingo lasciare Georgette per la giovane nizzarda, che non sarà certo un'attrice o una scrittrice, e Listz passare da un'intellettuale a un'altra intellettuale e Wagner, dopo Minna, cercare Matilde Wesendonck e Cosima Bulow, e Carducci squassare dispettosamente la criniera dinnanzi alla buona

signora Elvira, e portare versi a Lidia e fiori ad Annie. Si è veduto il Foscolo compensare di acerbo silenzio la devozione di Quirina Mocenni, e Tolstoi rendere tormentosa la vita di sua moglie, e Byron costringere la sua a fuggire, da tanto che non ne poteva più.

Ho citato a fascio donne cerebrali, e modeste, e normali, appartenenti alle più varie classi, ed uomini di genio, fra loro diversissimi. Nessuno di questi ultimi — e la lista potrebbe farsi interminabile — è rimasto fedele ad un solo sentimento, a una sola donna: comunque questa donna fosse, e di qualsiasi grado le sue fisiche attrattive ed il suo valore morale. Nessuno di essi, sopratutto, ha saputo rendere stabilmente e serenamente felice la vita di una donna, né forse *essere* mai completamente felice.

E poiché, per quanto si cerchi di estrinsecarsi dal proprio io e di abbracciare vasto orizzonte per fissare un giudizio il più possibile largo ed universale, si è sempre indotti a giudicare un poco dal proprio punto di vista e secondo la portata dei propri occhi, così, come Ojetti dal suo punto di vista maschile ha giudicato — non ingiustamente — essere « l'intellettuale » la compagna meno adatta all'uomo di genio, io, dal mio modesto osservatorio giudico, che, *per qualsiasi donna, il compagno più pericoloso è l'uomo di genio.*

PAOLA DRIGO.

# LETTERATURA FRANCESE

« Commerce » e il clima internazionale. — I piaceri dell'intelligenza. — Sommario per buongustai. — Il « sistema » di Valéry. — Un narratore: Jouhandeau. — L'Italia di Suarès.

Rassegna di letteratura francese. Parliamo dunque di Proust, di Gide e di Valéry. C'è sempre a portata di mano un loro scritto nuovo o finora inedito, oppure uno scritto sui loro scritti che offre l'occasione di parlar di loro. E, se non c'è, non fa niente: anche uno scritto vecchio è buono.

Qualunque critico italiano « francesizzante » che si rispetti si sente impegnato a rivolgere all'opera di codesti scrittori di Francia un'attenzione ammirata e scrupolosa, che nessuno scrittore nato di qua dalle Alpi si sognerebbe mai di avere. L'opera maggiore, minore e minima del trinomio Proust-Gide-Valéry è da noi esaminata da tutte le parti, ci si scrivono su tanti di quei saggi e commenti, che si può dire esista ormai sul conto loro tutta una letteratura. E non si tratta di sottili e eleganti esercitazioni su *A la recherche du temps perdu*, o su *Les faux monnayeurs*, o su la *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, con quel tanto di distacco che sarebbe di ragione. Si tratta di analisi condotte con spirito quasi religioso, come su testi sacri. Tempo fa un nostro giovane critico affermò che non Dante o Leopardi, e tanto meno Carducci o d'Annunzio, ma Proust, Gide e Valéry sono i veri maestri della nuova generazione letteraria italiana.

Dio ci guardi dall'andare contro corrente. Vorremmo solo sapere quanto in questo giudizio, in questa supina ammirazione, in questo far risalire a siffatti capisaldi ogni atteggiamento del pensiero letterario con-

temporaneo non soltanto francese ma europeo, ci sia d'intima e ragionata convinzione, e quanto di omaggio a un certo « clima » dell'internazionale letteraria e intellettuale d'oggigiorno, nel quale certa parte della nostra giovane letteratura, così beatamente immersa, rischia di guastarcisi i polmoni.

* * *

Su codesto « clima » si è tanto discusso da noi negli ultimi tempi tra europeisti e antieuropeisti che non vale la pena di tornarci su, anche per non fare maggiore confusione. E s'è voluto notare l'eccesso di attenzione che qualche nostro cenacolo presta all'opera del trinomio Proust-Gide-Valéry, non per negare il valore in un certo senso fondamentale di codest'opera, ma appunto e semplicemente per rilevare un eccesso, un'esagerazione. A mantenere il valore di Proust artista nei suoi giusti limiti, per noi italiani può bastare quel nostro senso innato della limpidezza e della misura nell'arte, doti che mancano all'opera interessantissima ma grigia e faticosa di questo scrittore. Gide non pare che possa dire più di quello che ha detto, chiuso ormai nella nube brillante e frigida d'un intellettualismo distaccato dalle passioni del suo tempo, come una divinità contraddicente che non domanda fedeli. Paul Valéry invece, nel giro solo apparentemente ristretto di una di quelle opere che non possono valutarsi a peso, tanto è la loro grazia, profondità e risonanza, è realmente un maestro del gusto letterario, della penetrazione e chiarificazione delle idee, della scelta di quell'arte bella che non conosce confini di tempo e di spazio: maestro di *élites* intellettuali.

Piuttosto dunque che discutere sul « clima » cui si è accennato, vale la pena di considerarlo nelle pagine ormai copiosissime d'una rivista francese d'eccezione, « Commerce », che parve fin dagli inizi farsi programma d'un tale internazionalismo intellettuale e artistico, sotto la guida spirituale di Paul Valéry e quella pratica di Valery Larbaud, conoscitore profondo e finissimo delle letterature dei vari paesi, compresa l'italiana.

* * *

Di « Commerce », quaderni trimestrali pubblicati per cura di Paul Valéry, Léon Paul Fargue e Valery Larbaud, apparsi in Francia nel 1924, il primo a parlare in Italia — se non sbagliamo — fu G. B. Angioletti, che presentò la rivista ai lettori della « Fiera letteraria » (7 marzo 1926) in un articolo il quale già nel titolo stesso, *Commerce o i piaceri dell'intelligenza*, definiva acutamente il carattere di questo aristocratico simposio di arte pura offerto, senza preconcetti di nazionalità e di scuole, agli intellettuali di tutti i paesi.

Scriveva l'Angioletti: « Non il gruppetto o l'accademia, che pure hanno avuto sempre la loro ragione d'essere, ma l'intesa spirituale degli iniziati al buon gusto e alla curiosità letteraria ».

La rivista di fatto non aveva un programma. Ma un programma fu facile ricavarlo, fin dai primi fascicoli, dal tono e dal genere della collaborazione, nella quale avevano larga parte i surrealisti, da Léon-Paul Fargue a Louis Aragon, e la preziosità letteraria di altri scrittori, francesi e d'altri paesi, che il pubblico grosso considera « di eccezione »in quanto fatica a intenderli o a seguirli sulle vie difficili dell'arte pura, ma che

viceversa sono perfettamente nella regola di quella letteratura corrente nei vari cenacoli di sottile e spregiudicata *élite* internazionale che più chiari reca i segni del gusto e dello spirito del tempo: assenza di ogni preoccupazione contenutistica e morale, il sogno della realtà in luogo della rappresentazione di una realtà che più non soddisfa le esigenze della sensibilità moderna, la ricerca dell'assoluto sostituita al libero e ingenuo sviluppo dell'ispirazione, l'ansia di un contenuto universale per quanto più il lavoro letterario si isola nelle profondità dell'io, l'esasperazione della sensibilità in tutte le direzioni per arricchirsi di nuovi mezzi espressivi, la purezza dell'arte cercata in cieli metafisici dove le umane possibilità di creare ripiegano in un disperato disgusto dell'inadeguatezza dell'atto creativo. Tutti quei caratteri, insomma, che sono tipici della più fine letteratura contemporanea di ogni paese e che, a seconda dei diversi punti di vista, ne costituiscono la nobiltà o la malattia.

Per quanto fosse tutt'altro che agevole conservare una linea a un tal genere di collaborazione, solo accomunata da un aristocratico disdegno delle forme facili dell'ispirazione e dell'espressione artistica, e dal considerare il lavoro letterario come un riservato ozio (nel senso latino) intellettuale e meditativo, « Commerce » ha saputo mantenere il suo carattere di palestra per ingegni sottili e disinteressati, meglio d'ogni altra rivista francese. E va ascritta a suo merito la presentazione e la intelligente traduzione di eccellenti scrittori stranieri, tra i quali Rainer Maria Rylke, Hölderlin e il nostro Ungaretti.

* * *

Ho sott'occhio i sei fascicoli più recenti della rivista, dall'autunno 1929 all'inverno 1930. Non vi mancano i pezzi forti, di grande attrazione per i palati dei buongustai della moderna letteratura di Francia. Due *pièces* drammatiche: un *Oedipe*, tre atti nei quali il mito di Edipo è riconsiderato modernamente dallo spirito spregiudicato di André Gide, e un *Livre de Christophe Colombe*, vasto poema dialogato di Paul Claudel, alla maniera dei misteri medievali. Due saggi di critica storica della letteratura di Valery Larbaud: uno, *Troi belles mendiantes*, in cui su tre poesie di egual soggetto del secolo decimosettimo (*La belle Gueuse* di Tristan L'Hermite, *On a Fair Beggar* di Philip Ayres e *La Mendicante* di Claudio Achillini) si ricerca l'origine di certi temi comuni alla lirica di vari tempi e di vari paesi; l'altro su S. Girolamo, *Le Patron des traducteurs*. Di Paul Valéry una *Allocution* sulla musica, una *Petite préface aux poésies de T'au Yuan Ming*, e alcune *Moralités*. Due lunghi racconti, o brevi romanzi di Marcel Jouhandeau; poemi di Léon-Paul Forgue, Jean Follain, George Chehadé, Henry Bosco, ecc.; un ampio saggio su Firenze di André Suarès. Traduzioni di scrittori stranieri: Georges Meredith, Franz Kafka, Richard Aldington, Ossipe Mandelstam, Sir Thomas Browne, Rudolf Kassner; non ci manca l'adattazione francese di certi commentari a *Les dix étapes dans l'art de garder la vache*, della Scuola Buddista Zen.

* * *

Particolarmente interessante è la prefazione alle poesie di T'au Yuan Ming (fasc. XXII, inverno 1929) nella quale Paul Valéry espone certe sue convinzioni in materia di poesia, che valgono anche a illuminare i cri-

teri da cui è regolata la scelta della collaborazione a « Commerce ». *J'ai adopté le système de considérer sur toute chose, dans les textes qu'il faut bien que je juge, leur langage même, et son harmonie.* Non che egli si preoccupi gran che della pura correttezza grammaticale: dell'ortografia che è affidata al caso, e degli accordi che non hanno nulla di essenziale. *Mais il existe un sentiment du poids et des puissances des mots, il existe une possession profonde, et comme organique, des fonctions de la syntaxe, un goût de l'enchaînement des formes, de la manœvre des unités du discours et de la subordination des figures qui le composent: les percevoir dans un texte, c'est y lire un avenir d'écrivain.* Quando si tratta di poesia, la condizione musicale è assoluta. Se l'orecchio del poeta è restato passivo, e i ritmi, gli accenti, i timbri non hanno preso nella composizione del poema un'importanza sostanziale, equivalente a quella del senso, bisogna disperare di un uomo che vuol cantare senza sentirne l'intima necessità, e le cui parole suggeriscono delle altre parole. Non occorre rilevare l'interesse che codeste osservazioni hanno nei riguardi della poesia dello stesso Valéry, e di quella scuola, anche italiana, che guarda a lui come a un maestro. Arte poetica sottilissima, dalla quale però sarebbe errato trarre auspici per gli estremi della raffinatezza e della sensibilità. *L'extrême du raffinement* — avverte il Valéry — *en tous pays, à toute époque, en arrive toujours à une sorte de suicide: il expire dans le désir d'une suprême simplicité.* Seguono alcune osservazioni sulla vera e sulla falsa semplicità, che vorremmo riferire se non ci mancasse lo spazio.

* * *

Dobbiamo dire che quanto si legge di poesia e di prosa in questi fascicoli di « Commerce » (ci riferiamo alla sola collaborazione originale francese, non essendo qui il luogo di esaminare le traduzioni da letterature straniere) mostra di essere ben lontano da quel suicidio di cui parla il Valéry? Non pare che sia così. Gli estremi della raffinatezza stanno molto vicini a quel riservatissimo buon gusto, a quella intelligenza sottilissima del bello artistico, che sono nella tendenza d'una rivista destinata all'*hortus conclusus* dei letterati puri, qual'è « Commerce ».

Se se ne tolgono gli scrittori più grossi: Claudel, Valéry, Gide, Larbaud, già ben definiti dalla loro opera, la collaborazione di « Commerce » raramente supera il valore di quell'inquieto giuoco intellettuale in cui si esaurisce la giovane letteratura d'eccezione di Francia e d'altri paesi. Però, tra gli scrittori meno conosciuti, ce n'è uno veramente notevole, Marcel Jouhandeau, d'una modernità sostanziosa, che dalla sua opera precedente questo racconto di « Commerce » (*La jeunesse de Théophile, les Pincengrain, Monsieur Godeau intime*) era già apparso riccamente dotato d'autentiche qualità di scrittore di razza, e incamminato fin da principio sulle vie della buona tradizione letteraria francese: d'una scrittura, cioè, ben basata sul mondo sensibile e portata dalla agilità dello spirito alla elevazione della materia verso le vette di un misticismo tormentoso e illuminato. Naturalismo, nel suo punto di partenza, sulle orme di Jules Rénard e di Charles Louis Philippe, aderente alle dirette esperienze del vero; ma in continua evasione verso la poesia, attraverso l'ironia e la sintesi più squisita delle reazioni dello spirito alla realtà. L'ironia del Jouhandeau è prodotta da cause profondamente serie, e nasce tutta dal con-

trasto tra la realtà e un suo elevatissimo ideale mistico. Vedere nel racconto *Le cadavre enlevé* (« Commerce », fasc. XXIII, primavera 1930) la figura dell'abate Divernesse, scolpita nell'antico legno d'un misticismo ingenuo, che nella purezza della propria coscienza trova un'angelica superiorità sulla cattiveria degli uomini e l'impaccio delle convenzioni umane: il vecchio prete che muore in treno mentre si reca al *redde rationem* intimatogli dal vescovo, e la folla religiosa del suo paese ne porta il cadavere in processione nello stesso momento che il vescovo pronuncia pubblicamente contro di lui la scomunica maggiore per essersi egli rifiutato di venire al suo richiamo.

Nell'altro racconto, *Tite-Le-Long* (« Commerce », fasc. XXVI, inverno 1930), si ritrovano le migliori qualità del Jouhandeau de *Les Pincenguain*, il quale, su strani sfondi d'ambiente della vecchia provincia francese, disegna figure rilevate da una pittura mirabilmente lucida, sviluppando in scorci intensi il dramma delle loro aspirazioni e credenze religiose, complicate d'egoismi e del senso più carnale della vita. Attento osservatore degli uomini e delle cose, l'introspezione del Jouhandeau prende sempre il sopravvento sull'osservazione in superficie, e giuoca in torbide profondità che talora danno il capogiro.

* * *

Nel vasto saggio *Ave, Fiorenza* di André Suarès (« Commerce », fascicolo XXII, inverno 1929), Firenze, il Campanile di Giotto, Donatello al Bargello, la Badia, Fra Angelico, Dante, e numerosi altri argomenti del paesaggio, della storia, dell'arte della Toscana sono trattati talora con la chiaroveggenza critica, ma più spesso con la rettorica di questo magniloquente scrittore francese. Niente di male. Si vorrebbe solo domandare al Suarès qualche pezza d'appoggio per certe sue affermazioni di questo genere: *Elle* (Firenze) *est la pensée de l'Italie, laquelle pense peu*, oppure: *La grandeur de l'Italie moderne est florentine. L'esprit romain est du passée, le plus dangereux mirage.* E poi tutto questo amore per l'Italia del Suarès sente un po' di vecchia maniera. Vorremmo sapere che cosa pensa di questo scritto del Suarès uno dei direttori di « Commerce », il Valery Larbaud, il quale nel suo *Barnabooth* ha descritto un'Italia così viva e così vera, affermando di essere solito ascoltare con un sorriso ironico quello che altri stranieri, come svolgendo il disco di un fonografo, dicono *sur les paysages trop savants pour eux et trop simples, de l'Italie.* Ed egli, il Larbaud, appare nelle pagine di quel suo bellissimo libro lieto di essere illuminato in un modo così particolare dalla luce italiana: *la douce, l'indulgente, l'intelligente lumière toscane, legère, et un peu attristée.*

ARNALDO FRATEILI.

*Direttore:* LUIGI FEDERZONI — *Redattore responsabile:* ANTONIO BALDINI

ROMA — Tip. del Senato del Dott. G. BARDI

# LIBRI E RECENTI PUBBLICAZIONI

CARLO GATTI, *Verdi*. Vol. I. « Alpes » ed., Milano.

ENRICO COCCHIA, *Varietà letterarie* (pubblicazione postuma con introduzione e bibliografia di Mario Martino). Eugenio De Simone, editore, Napoli. — L. 20.

CARLO ALBERTO BIGCINI, *Il pensiero giuridico e politico di Pellegrino Rossi di fronte ai problemi del Risorgimento Italiano*. Tipografia Moderna, La Spezia.

MARIO ZANCHETTI, *Il sensualismo panteistico di Gabriele D'Annunzio*. Editrice « Poesia d'Italia » R. Boiardi, Reggio Emilia. — L. 5.

ARTURO MARPICATI, *La coda di Minosse*, romanzo di guerra. Licinio Cappelli ed., Bologna. — L. 10.

REZIO BUSCAROLI, *La pittura romagnola nel quattrocento*. Ed. Fratelli Lega, Faenza. — L. 80.

A. DRAGONETTI DE TORRES, *La lega di Lepanto nel carteggio diplomatico inedito di Don Luys De Torres Nunzio straordinario di S. Pio V a Filippo II*. Fratelli Bocca, ed., Torino.

ALFONSO ERRICHELLI, *Michelangelo* (interpretazione mistica). « Il Solco », Casa Editrice, Città di Castello. — L. 10.

EMILIO BELLAVITA, *Adua. - I precedenti. - La battaglia. - Le conseguenze* (1881-1931). « Rivista di Roma », editrice, Genova. — L. 40.

LEOPOLDO TRAVERSI, *Let-Marefià - Prima stazione geografica italiana nello Scioa e le nostre relazioni con l'Etiopia (1876-1896)*. Con pagine introduttive di Nicola Vacchelli e di Raimondo Franchetti. Edizioni « Alpes », Milano. — L. 35.

GIOVANNI SIMONATO, *Dove passò il nemico*. Edizioni Cristofari, Vicenza. — L. 8.

SANDRO CONTINI, *L'intimo decreto*. Edizioni Solaria, Firenze. — L. 8.

CATELLO LONGOBARDI, *Il Castello Medioevale e le antiche fortificazioni di Castellamare di Stabia*. Tipi Florindo Lanzaro, Stabia.

ANTONIO PAGANO, *Scuola e poesia* (pagine raccolte). Casa Editrice Federico e Ardia, Napoli. — L. 10.

PASQUALE GRILLO, *La piccola fonte* (poesie per i Balilla). Tipografia « La Romangrafica », Roma. — L. 10.

FRANCESCO FATTORELLO, *Pacifico Valussi*. R. Scuola Complementare e Secondaria di Avviamento al Lavoro, Udine. — L. 20.

GIOVANNI LANZALONE, *La laude dei visi dipinti*. Poemetto in 43 epigrammi dedicato alle donne italiane. Tipografia editrice Guidetti, Reggio Emilia. — L. 1.

MINISTERO DELLE CORPORAZIONI, *Atti del Primo Convegno di Studi Sindacali e Corporativi*. - Vol. I: *Relazioni*. - Vol. II: *Comunicazioni e Verbali*. Edizioni del Diritto del Lavoro, Roma.

*Relazione statistica sull'attività economica della Provincia nell'anno 1929-VII-VIII a cura del Consiglio e Ufficio provinciale dell'Economia di Brescia*. Tipo-Litografia Fratelli Geroldi, Brescia.

ALFREDO DOEBLIN, *Berlin - Alexanderplatz*. Romanzo. « Modernissima » ed., Milano. — L. 30.

ANTONIO FERRAÙ, *L'avvenire nella politica di Saint-Simon*. Soc. an. Tipografia Luzzatti, Roma. — L. 5.

RINALDO CADDEO, *La Tipografia Elvetica di Capolago (1830-1853). Uomini, vicende, tempi*. Casa editrice « Alpes », Milano.

GIUSEPPE RENSI, *Cicute*. (Dal diario d'un filosofo). Casa editrice « Atanor », Todi. — L. 8.

LUIGI FALLACARA, *I giorni incantati*. Libreria editrice Grazzini, Pistoia. — L. 7.

## CASA EDITRICE GIUSEPPE LATERZA - BARI

GIULIO MARCHETTI FERRANTE, *Antonio da Lisbona. Il santo di Padova* (1195-1231). — L. 20.

GIOVANNI MODUGNO, *F. W. Forster e la crisi dell'anima contemporanea*. — L. 20.

GIUSEPPE TAROZZI, *L'esistenza e l'anima*. — L. 15.

BENEDETTO CROCE, *Punti di orientamento della filosofia moderna. Antistoricismo*. — L. 3,50.

PIETRO EGIDI, *Mezzogiorno medievale e Piemonte moderno*. — L. 18.

EUGENIO DELLA VALLE, *Il dono di Prometeo*. — L. 5.

CIRO LIPARTITI, *L'articolo Dieci del Patto della Società delle Nazioni e la garanzia dello Statuto Politico territoriale*.

PAOLO GIOVIO, *Le vite del Gran Capitano e del Marchese di Pescara* volgarizzate da LUDOVICO DOMENICHI a cura di COSTANTINO PANIGADA. — L. 40.

H. DUBREUIL, *Standards. - Il lavoro americano veduto da un operaio francese*. A cura di ALESSANDRO SCHIAVI. — L. 20.

PLATONE, *Dialoghi*. Vol. II. (Trad. MANLIO FAGGELLA). — L. 30.

G. PERROTTA, *I tragici greci - Eschilo - Sofocle - Euripide*. — L. 16.

FRANCESCO GUICCIARDINI, *Storie fiorentine*, a cura di ROBERTO PALMAROCCHI. Collez. Scrittori d'Italia. — L. 35.